

Préparation à la Consécration
à la très sainte Vierge

Selon la méthode de saint Louis-Marie Grignion de Montfort

Par le Père J.-M. Texier, s.m.m.

NIHIL OBSTAT

Lutetię Parisiorum
die 15 aprilis 1954

L. PRIVE, S. M. M
Sup. Prov.

Imprimatur Rhedonis,

die 28^a aprilis 1954

A. Martin,

v. g.

PREFACE

C'EST pour répondre à un désir souvent exprimé qu'a été composé cet opuscule. Comme préparation à la parfaite consécration du Saint Esclavage, saint Louis-Marie de Montfort demande une période de trente jours, pendant lesquels on doit se débarrasser de l'esprit du monde, se vider de soi-même, pour étudier Jésus et Marie et prendre leur esprit. Il propose quelques prières vocales à réciter et se contente de conseiller d'une manière générale les lectures qu'on peut faire pour alimenter sa piété.

Mais pour beaucoup cette simple indication semblait insuffisante. On souhaitait des considérations spéciales pour chaque jour de la préparation. On voulait un guide, qui conduisit l'âme des brouillards du monde jusqu'à la lumière du Christ, en passant par le doux chemin de Marie. Le petit livre qui paraît remplira-t-il ce rôle ? Nous le désirons. Au moins sera-t-il utile, nous l'espérons, aux âmes simples qui recherchent avec ardeur Jésus par Marie.

Comme il est divisé en trente jours, il peut très bien servir de lecture pendant le mois de mai. Le trente et unième jour serait consacré au commentaire et à la récitation de la formule de consécration, qui se trouvent en dernier lieu.

Aux méditations ont été ajoutés des traits tirés de la vie de saint Louis-Marie de Montfort. Ils aideront à mieux comprendre sa doctrine, qu'il a, comme on dit, illustrée par ses exemples. Au commencement de chaque partie de ce mois marial, comme aussi à la fin de la méditation quotidienne, on trouvera indiquées quelques lectures à faire. Bien entendu, elles ne sont point exigées. C'est une direction qu'on suivra ou qu'on ne suivra pas, selon l'attrait du moment.

L'importance, durant ces trente jours, est de vivre dans le recueillement, de prier avec ferveur, et surtout de se tenir tout près de la très sainte Vierge. On oublie trop que la Vraie Dévotion à Marie est une grâce, une grande grâce, qu'on ne peut pas se donner à soi-même, mais qu'il faut solliciter par la prière, et dont on doit se rendre moins indigne par l'humilité et la contrition : *cor contritum et humilium non despicias*. Mais en priant comme il faut, ayons confiance de l'obtenir.

Jésus s'est engagé par serment à exaucer nos oraisons faites en son nom, et il est si heureux de nous donner la grâce d'aimer sa Mère ! Il veut, nous dit le saint Louis-Marie de Montfort, « que Marie soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée, qu'elle ne l'a jamais été. » (Vraie Dévotion. n° 55.) Soyons donc assurés que Jésus nous regardera avec une tendresse de prédilection, pendant ces jours bénis, et qu'il s'apprêtera à combler nos vœux et à réaliser tous nos désirs. Demandons-lui de répéter en notre faveur la parole qui fit de Jean le fils de Marie : « *Mulier, ecce filius tuus* : Femme, voilà votre enfant. »

DOUZE JOURS PRELIMINAIRES

PENDANT ces douze jours, on s'applique « à se vider de l'esprit du monde contraire à celui de Jésus-Christ ». Il faut donc voir et étudier le monde sous son véritable aspect, avec ses vanités, ses folies, ses dangers, afin de le haïr et de s'en séparer.

Pour cela l'on réfléchira et l'on priera. En plus de la considération appropriée à chacun de ces jours, on pourra lire quelques bons livres, par exemple l'*Amour de la Divine Sagesse*, de saint Louis-Marie de Montfort, ou la *Lettre Circulaire aux Amis de la Croix*. Ces deux écrits seront d'un grand secours pour détacher l'âme d'un monde trompeur et pour lui faire mépriser la fausse sagesse qu'on y professe.

En outre, on indiquera à la suite de chaque méditation le passage de l'Écriture Sainte que l'on conseille de lire. Mais, répétons-le, ces lectures sont facultatives ; chacun peut choisir ce qui lui va mieux.

Saint Louis-Marie de Montfort n'indique pas de prières spéciales pour ces douze jours. On pourra prendre celles qu'il donne pour les trois semaines qui suivent : les litanies du Saint-Esprit et l'*Ave maris Stella*. On les trouvera à la fin de cet ouvrage. Il serait bon aussi d'y ajouter le *Miserere*.

Il est clair qu'on ne doit point perdre de vue la très sainte Vierge durant ces douze jours. C'est surtout en la regardant, en voyant le contraste de sa vie avec celle des pécheurs, qu'on comprendra la vanité du monde et de ses faux biens. On apprend vite et facilement à l'école de Marie ! Aucun maître, excepté Jésus, n'est capable de nous former comme elle. Supplions-la donc de faire notre éducation spirituelle et de donner à ses leçons toute leur efficacité. Demeurons auprès de ce siège de la Divine Sagesse ; soyons dociles à ses instructions, et abandonnons-nous entièrement à sa conduite.

PREMIER JOUR

I. - Qu'est-ce que le monde ?

« Il y a deux mondes, dit saint Augustin, l'un créé par le Verbe et dans lequel il a paru revêtu de notre mortalité, l'autre régi par le prince des ténèbres, et de qui Jésus n'a pas été connu. *Et mundus eum non cognovit.* (Joan., I.) Le premier ouvrage de Dieu, ne peut être mauvais. La Genèse nous apprend que le Seigneur, considérant les œuvres de ses mains, vit qu'elles étaient excellentes : *et vidit quod essent valde bona.* Le deuxième, dont Satan est le maître, ne peut être bon, car le chef, méchant dès le commencement, doit inspirer sa malice à tout ce qu'il domine. »

C'est ce dernier que nous voulons étudier pour le haïr. Il se compose des hommes qui renoncent au Ciel pour placer ici-bas leur Paradis, qui préfèrent aux richesses et aux félicités éternelles les biens et les plaisirs de la terre, et, dédaignant la gloire promise aux serviteurs de Jésus-Christ, n'aspirent qu'aux vains honneurs de la vie présente. Ainsi pour ces misérables, la fin dernière n'est plus le Créateur, mais la créature. Jouir, s'amuser, se donner le plus de satisfactions possible, voilà leur idéal et leur programme. Chose triste à constater, leur nombre est fort grand. A gauche, dit saint Louis-Marie de Montfort, est le parti du monde ou du démon, lequel est le plus nombreux, le plus magnifique et le plus brillant, du moins en apparence. Tout le plus beau monde y court ; on y fait presse, quoique les chemins soient larges et plus élargis que jamais par la multitude qui y passe comme des torrents ; ils sont jonchés de fleurs, bordés de plaisirs et de jeux, couverts d'or et d'argent. » (*Lettre aux Amis de la Croix*).

En somme, le monde nous apparaît comme le parti de Satan, comme l'armée du mal. Il est donc essentiellement mauvais. Aussi ne soyons pas surpris que Jésus l'ait maudit. C'est l'ennemi de sa doctrine et de ses commandements ; il entrave partout son influence, et, par ses brillantes séductions, il travaille à perdre

les âmes pour lesquelles le Fils de Dieu s'est livré au supplice de la croix.

Nous comprenons que nous, chrétiens, nous ne pouvons l'aimer. « L'amitié de ce monde est ennemie de Dieu. Quiconque voudra donc être l'ami de ce siècle se constitue l'ennemi de Dieu. » (Jac., IV, 4.) Nous devons, comme Jésus lui-même, le détester et lui dire anathème. Le baptême a mis entre nous et lui un mur de séparation. Le Sauveur nous dit ce qu'il disait à ses apôtres : « *Vous n'êtes pas de ce monde* » ; et cette parole, l'Eglise se plaît à nous la répéter dans ses mystères. La première obligation qu'elle imposait aux païens qui voulaient se convertir au christianisme, était celle de renoncer au monde et à ses maximes. Sur ce point, sa règle est et demeure invariable : Pour appartenir au Christ, il faut se séparer de Satan et du monde. Nul ne peut servir en même temps le maître du bien et le maître du mal.

Ainsi tout chrétien doit déclarer la guerre au monde ; les armes à la main, il doit se disposer à entrer en lutte ouverte avec cet ennemi irréconciliable. Point de paix possible. « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde, dit saint Jean. Si quelqu'un aime le monde, il n'a pas en lui la charité du Père. Car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » (I Joan., II, 15.)

« *Separamini, popule meus*. Séparez-vous, mon peuple choisi, chers amis de la croix de mon Fils (ainsi saint Louis-Marie de Montfort commente une parole de Dieu), séparez-vous des mondains, maudits de ma Majesté, excommuniés de mon Fils et condamnés de son Saint-Esprit. Prenez garde de vous asseoir dans leur chaire tout empestée, n'allez point dans leurs conseils, et ne vous arrêtez pas même dans leur chemin. Fuyez du milieu de la grande et infâme Babylone, n'écoutez que la voix et ne suivez que les traces de mon Fils bien-aimé que je vous ai donné pour être votre voie, votre vérité et votre vie. *Ipsium audite*. Écoutez cet aimable Jésus qui vous crie chargé de sa croix : *Venite post me*, venez après moi, celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. *Confidite, ego vici mundum* : confiance, j'ai vaincu le monde. » (*Lettre aux Amis de la Croix*, 6, 7.)

Si donc je veux simplement rester chrétien, disciple du Christ, je dois renoncer de tout mon cœur au monde et à ses maximes corrompues. Mais si je veux perfectionner la grâce de mon baptême, si je veux grandir dans toutes les vertus d'un enfant de Dieu, la répudiation doit être plus tranchée, la rupture plus énergique. Or j'ai résolu d'être plus fidèle que par le passé aux promesses et obligations de mon baptême, j'ai résolu de suivre de plus près Jésus, mon Docteur et mon Roi.

Je veux commencer une vie nouvelle, une vie en rapport avec ma haute dignité de disciple de Jésus et la noble destinée qu'il me réserve. Je veux vraiment être chrétien dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actes.

Ce beau projet, je le mets dans le cœur de Marie. C'est par la protection et le secours de cette Reine toute-puissante que j'espère le réaliser. Afin d'être fidèle en tout à mon Dieu, je me suis proposé de me consacrer à Marie en qualité d'esclave. Je dépendrai d'elle en toutes choses, et je ferai profession de n'agir que par elle et pour elle. Or je ne puis l'oublier, Marie est l'ennemie du démon et du monde, car c'est tout un. Il y a entre elle et cet adversaire une haine voulue et créée par Dieu, et entretenue par le souffle de l'Esprit-Saint. Si donc je veux réellement appartenir à la divine Mère, je dois de toutes mes forces renoncer à son antagoniste.

O Vierge, je le fais de bon cœur. Dès maintenant, au commencement de ces pieux exercices, je déteste le monde et ses vanités, je le réprouve et je proclame que je n'ai plus rien de commun avec lui. Eclairez-moi de votre vive lumière, pour me faire comprendre combien il est hideux et digne de réprobation. Inspirez-moi pour lui la plus vive horreur, ou plutôt, Vierge très pure, prêtez-moi votre cœur pour le mépriser et le haïr. Je me mets à votre école et sous votre tutelle. Guidez mes pas dans la voie immaculée, où je veux marcher ; montrez-moi les pièges de l'ennemi, détruisez les mirages trompeurs du monde, dissipez ses illusions. Je m'attache à vous et par vous à Jésus, afin d'accomplir parfaitement la volonté de Dieu, et réaliser ses desseins sur mon âme.

Horreur de saint Louis-Marie de Montfort pour le monde

De bonne heure, saint Louis-Marie de Montfort sentit une vive horreur pour le monde et ses vanités. C'est qu'il avait pris au sérieux les engagements de son baptême. Esclave de Jésus, il savait qu'il n'avait rien de commun avec Satan et avec ses maximes. Dès son enfance, il ne vivait que pour Dieu. La belle devise. *Dieu seul*, qu'il adopta plus tard, fut toujours la règle de sa conduite. Aussi on ne le vit jamais se mêler, durant les jours de sa jeunesse, à ces étudiants folâtres, qui perdaient leur temps dans les plaisirs. Il ne pouvait pas même supporter la vue des mascarades. « Un soir de mardi gras, un camarade de collègue invita Louis à souper. Vers la fin du repas, un jeune homme masqué pénétra dans la salle ; et sans doute se livra-t-il à quelques bouffonneries de circonstance. Le jeune Grignion ne put supporter pareille scène : il se leva de table, et se retira, écrit Grandet, pour pleurer sur « un spectacle si scandaleux. » (LE CROM, p. 22.)

Dans des cas pareils, comme dans toutes les difficultés de sa vie, c'est auprès de Marie, sa bonne Mère, qu'il allait chercher consolation et secours. S'il a tant haï le monde et renoncé à son esprit, c'est qu'il fut l'élève assidu et docile de la Vierge immaculée, dont la mission est d'écraser la tête du serpent infernal et de ruiner son empire.

Notre saint eut la grâce inappréciable d'être mis en garde contre le monde par ceux que Marie chargea de faire son éducation. Outre sa mère de la terre, qui s'efforça de le détourner de tout mal pour l'attacher à Dieu, il eut le bonheur de rencontrer sur sa route de saints prêtres, qui, autant par leurs exemples que par leurs paroles, contribuèrent à le maintenir dans la bonne voie. Citons entre autres M. l'abbé Bellier, de Rennes, ami des écoliers, dont il employait les loisirs à soulager les pauvres. Les Pères Jésuites, ses maîtres, exercèrent sur lui une heureuse influence.

Il est surtout question du Père Gilbert, homme d'une éminente piété. Ses élèves en général étaient loin de répondre aux efforts de son zèle. Une classe est en petit l'image du monde. On y trouve souvent l'esprit mauvais en lutte ouverte avec l'esprit de Dieu. La classe du Père Gilbert, sous ce rapport, offrait un objet intéressant d'études à l'esprit de notre saint. D'un côté, il y voyait un professeur, champion de la bonne cause, défenseur des droits de Jésus-Christ. « Il aimait, dit M. Blain, compagnon de saint Louis-Marie de Montfort, à sanctifier ses élèves plus encore qu'à les instruire dans la rhétorique ; il n'omettait aucune occasion de

leur parler de Dieu et de leur faire sentir la nécessité de le servir et de l'aimer. Il était attentif à sanctifier les études les plus profanes par des réflexions pleines de piété. Nul jour où le saint régent ne présentât des exemples de vertu à ses élèves. »

Mais, hélas ! l'apostolat du Père Gilbert n'avait pas des effets heureux sur la gent écolière. Beaucoup d'élèves n'étaient que des libertins, plus disposés à s'amuser et à faire le mal qu'à s'instruire et s'édifier. Ils s'appliquaient à faire souffrir leur maître, l'accablaient d'injures, et s'étudiaient à inventer tout ce qui serait de nature à le blesser et à l'humilier. Ils voulaient venir à bout de cette douceur qui semblait les défier, mais ils n'y purent réussir. Le Père Gilbert paraissait devenir plus humble et plus patient à mesure qu'on l'insultait davantage.

Saint Louis-Marie de Montfort ne se mit jamais du côté des méchants. Il aimait et admira son saint professeur et apprit de lui à travailler pour Dieu, sans attendre ici-bas un salaire du côté des hommes. Il vécut séparé du monde pendant les années de sa jeunesse, comme pendant tout le reste de sa vie. Sans doute, il fallait bien qu'il demeurât dans le monde, pour travailler à le convertir. Mais s'il semblait être sur terre, son âme planait au-dessus de toutes les choses visibles et vivait en Dieu. Souvent, le plus souvent possible, il se retirait dans la solitude. Même au cours de ses missions les plus laborieuses, il savait se réserver des moments, où il ne vaquait qu'à l'oraison ; les nuits étaient pour lui comme des oasis, où son âme se rafraîchissait et se refaisait dans la compagnie de Jésus et de Marie. Oh ! comme le monde lui semblait petit et méprisable, quand il contemplait les grandeurs de Dieu et les merveilles de la grâce ! Nous aussi, séparons-nous, au moins d'esprit et de cœur, de ce monde fragile et trompeur : cherchons et aimons Jésus par Marie.

Autres lectures

Évangile selon saint Jean, chap. XIV.
Imitation, livre Ier, chap. Ier.

DEUXIEME JOUR

II. - Le chef du monde

Pour nous aider à renoncer au monde et à nous dépouiller entièrement de son esprit pervers, rappelons-nous quel en est le véritable chef. Jésus nous le fait connaître dans son Évangile et saint Paul dans ses épîtres. Le prince de ce monde, c'est le démon. C'est lui qui gouverne ces multitudes avides de jouissances grossières et dédaigneuses des célestes voluptés. Tout homme qui abandonne ou repousse le joug suave de Jésus, entre dans l'esclavage de Satan. Les orgueilleux, jaloux de leur indépendance et fiers de leur libre arbitre, se rangent sous la bannière du plus odieux des tyrans.

Le monde est l'empire du mal et le démon y règne. C'est son église à lui, ou plutôt, comme dit saint Jean avec mépris, c'est la Synagogue de Satan. Singe de Dieu, selon le mot de Tertullien, il a voulu avoir une institution terrestre pour l'opposer à la sainte Eglise. « Le monde, dit Mgr Gay, est la grande ressource du démon, son arsenal, son armée, et le maître-moyen de ses victoires. Elle lui prête des yeux pour regarder, des lèvres pour parler et aussi pour sourire, des mains pour travailler, écrire et caresser ; elle le met dans nos chemins, l'assied à nos foyers, et lui livre tout ce qui nous touche et peut influencer sur notre vie. Un mot dit tout : *elle l'humanise*. De même que l'Eglise est comme l'Incarnation continuée de Jésus, son corps mystique étendu au temps et au lieu ; de même le monde est comme l'incarnation de Satan et véritablement l'Eglise du diable. Tout ce que la sainte Eglise du Christ est et fait sur la terre dans l'ordre de la sanctification et du salut, le monde l'est et le fait dans l'ordre de la séduction et de la perte éternelle. »
(Vie et vertus chrétiennes... Tentation...)

*Va, Satan est ton roi
Oui, c'est Satan qui t'anime.
Te rend aveugle et sourd et t'endort dans le crime.*

*C'est Satan qui t'apprend
 Ta ruse et ta malice.
 Contre le Tout-Puissant
 Tu te mets au service
 De ce hideux serpent.
 Dieu veut guérir. Dieu veut sauver nos âmes,
 Et toi tu les séduis, tu les conduis aux flammes.
 Le monde est Satan travesti
 Afin de se rendre agréable.
 Oui, c'est l'armée et le parti
 Qui rend le prince formidable.
 Qui veut soumettre l'univers
 A le suivre dans les enfers.*

(S. L.-M. de MONTFORT)

Voilà donc le roi hideux que l'on préfère au Roi immortel des siècles, à l'aimable Fils de Marie, quand on se laisse pénétrer et conduire par l'esprit du monde ! On comprend par là même à quelles tristes conséquences on risque de voir aboutir sa vie ! Satan, tout en flattant nos passions, ne se propose nullement de nous rendre heureux. S'il nous jette dédaigneusement quelques fausses joies, quelques jouissances passagères, son but est de nous conduire au royaume ténébreux, où nos âmes ne connaîtront ni la lumière, ni l'amour, ni le bonheur. Tout homme raisonnable doit donc haïr ce tyran, et se soustraire à son influence et à celle du monde. Mais le chrétien, lui, y est tenu par des obligations plus étroites. L'Eglise, au jour du baptême, lui a demandé de renoncer formellement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Cet engagement, pris en face des saints autels, n'a pas perdu de sa valeur avec les années. Il demeure perpétuellement comme un contrat d'alliance entre Dieu et nous.

Malheureusement beaucoup de chrétiens l'oublent, ou du moins n'en tiennent pas compte dans la pratique. « Le Concile de Sens, nous dit saint Louis-Marie de Montfort, convoqué pour remédier aux grands désordres des chrétiens, jugea que la principale cause de la corruption des mœurs venait de l'oubli et de l'ignorance où l'on vivait des engagements du saint baptême, et il ne trouva point de meilleur moyen de remédier à un si grand mal que de porter les fidèles à renouveler les vœux et promesses du saint baptême. » (*V. Dévotion*, n° 128.) Ce qui était vrai au IX^e siècle l'est encore de nos jours. Par conséquent le même remède doit être employé. Mais, comme ajoute saint Louis-Marie de Montfort, utilisons-le d'une manière excellente, par une parfaite dévotion et consécration à Notre-Seigneur par sa sainte Mère.

Ainsi pour nous qui voulons appartenir plus complètement à Jésus par Marie, il y a une plus étroite obligation de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres. C'est bien à nous que s'adressent les paroles de saint Paul : « Quelle part peut avoir la justice avec l'iniquité ? Quelle union peut exister entre le Christ et Bélial ? »

Renonçons au démon, parce qu'il est le prince de ce monde. Or nous ne sommes plus de ce monde méchant et corrupteur. Nous avons été transplantés dans un séjour incomparablement plus beau, dans le vrai paradis terrestre, qui est

la sainte Eglise de Jésus. Notre habitation est dans le Ciel, d'où nous attendons Notre Seigneur Jésus-Christ.

Satan est le père du mensonge. Il est fixé dans l'état du mensonge, et lorsqu'il parle c'est pour tromper et séduire. Renonçons à lui, car nous sommes les fils de la vérité, les affranchis de la vérité. Le baptême nous a mis sous les ordres de celui qui a pris ce beau nom : *Ego sum Veritas*, je suis la Vérité.

Satan est le prince des ténèbres ; nous, nous sommes des enfants de lumière, saint Paul nous dit même que nous sommes lumière dans le Seigneur : *Vos estis lux in Domino*. Nous ne voulons donc avoir rien de commun avec celui qui voudrait nous plonger de nouveau dans la nuit du péché.

Satan est homicide dès le commencement, il est un révolté, il est l'ennemi de Dieu. Nous le repoussons de toutes nos forces, parce que nous désirons la vie surnaturelle pour nous et pour nos frères, parce que nous sommes les humbles serviteurs de notre grand Dieu, et que nous l'aimons de tout notre cœur.

O Marie, nous ne pouvons oublier que le démon est votre mortel ennemi. C'est cet horrible dragon qui cherchait à dévorer le fruit de votre sein, et dont vous avez écrasé la tête. Il ne nous est donc pas permis à nous, qui vous avons voué un culte spécial et qui souhaitons de vivre sous votre sceptre si gracieux, de conserver la plus petite relation avec votre adversaire. Entre nous et lui doit régner cette inimitié prédite dès le berceau de l'humanité après la chute d'Adam. Entretenez-la vous-même dans nos cœurs, ou plutôt communiquez-nous vos propres sentiments.

Saint Louis-Marie de Montfort, dans ses luttes continuelles contre Satan, recourait sans cesse à votre maternelle bonté. Il confessait qu'il vous devait la victoire et le salut :

*Après Jésus, Sainte Vierge Marie,
Je trouve en vous le secours et l'abri.
O vérité que partout je publie.
Sans vous cent fois j'aurais déjà péri.*

Nous mettons toute notre confiance en vous. Aidez-nous, ô Femme forte comme une armée rangée en bataille, à combattre et à vaincre. Donnez-nous le courage de ne point écouter votre ennemi et de ne jamais transiger avec le devoir. *Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

Saint Louis-Marie de Montfort en lutte avec le démon

Saint Louis-Marie de Montfort savait qu'il avait reçu sa mission de combattre le démon, ses pompes et ses œuvres, pour établir et étendre le règne de Jésus et de Marie. Il fut fidèle à exécuter ce rôle glorieux et s'en acquitta merveilleusement. Partout où il passa, il apparut aux yeux du peuple comme l'envoyé de Dieu, comme l'ennemi de Satan.

Mais si Montfort était armé pour lutter contre l'enfer, l'enfer à son tour lui fit une guerre terrible. Au fond, toute l'histoire de notre saint nous montre l'action des démons acharnés contre lui. Persécuté partout et toujours calomnié par les jansénistes et les libertins, expulsé de nombreux diocèses, abandonné de ses meilleurs amis, le missionnaire de la Vierge ne goûte jamais de repos. Satan le

poursuit de sa haine et suscite sans cesse de nouveaux ennemis sous ses pas. « Quand il était question de donner une mission en quelque lieu, disait saint Louis-Marie, il semblait que les démons prissent les devants pour la traverser ou la faire manquer ; mais dès qu'il avait mis le pied sur la paroisse, Jésus, Marie et saint Michel venaient à son secours, et obligeaient les esprits mauvais à lui céder le champ de bataille, à se taire, ou du moins à ne l'attaquer que de loin. »

Ces paroles nous montrent l'empire que le grand missionnaire exerçait sur l'esprit des ténèbres. Il le chassait de toutes les contrées où il annonçait la parole de Dieu. Mais il n'était pas parvenu à cette maîtrise, sans avoir terriblement souffert de la part de son ennemi. Un clerc d'une quinzaine d'années, qui l'accompagnait un jour dans une solitude où il s'était retiré près de Poitiers, entendit plusieurs fois un grand bruit dans sa chambre. On eût dit trois ou quatre personnes se ruant l'une sur l'autre avec la dernière violence. Parmi le tumulte, on distinguait les exclamations du saint : « Je me moque de toi ! Je serai toujours assez fort avec Jésus et Marie ! Je me moque de toi ! »

Satan, tout en n'attaquant que de loin son adversaire, selon le mot de Montfort, ne cessa pourtant de le poursuivre. Jusque dans sa dernière maladie, il s'acharna à le faire souffrir. Le saint était tombé dans un abattement profond. Tout à coup, on le vit se soulever livide, la face contractée, et s'adresser à un être invisible : « C'est en vain que tu m'attaques. Je suis entre Jésus et Marie : *Deo gratias et Mariæ*. Je suis au bout de ma carrière, c'en est fait. Je ne pécherai plus.

Je suis entre Jésus et Marie ! Voilà le secret de la victoire. Apprenons-le et gardons-le soigneusement pour nous en servir dans la pratique. En cette douce compagnie, qu'avons-nous à craindre ? Nous ne sommes pas seulement entourés d'armées nombreuses et puissantes ; mais nous sommes placés sous la sauvegarde du général et de la générale de la milice céleste. Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?

L'Auguste Reine du Ciel mettra à notre disposition les Anges de sa cour pour nous protéger et nous conduire. Ils sont heureux d'être envoyés au secours de ses humbles serviteurs. Saint Michel reçoit toujours d'elle avec bonheur la mission d'entraver les efforts du démon et de le mettre en fuite. Vivons donc en haut, cherchons dans le ciel nos armes et nos alliés. A son serviteur effrayé à la vue de nombreux ennemis, Elisée montra la multitude d'anges qui s'apprêtaient à le défendre. Courage et confiance dans la lutte. Entre Jésus et Marie, nous triompherons.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. IV.

Imitation, livre Ier, chap. XIII.

TROISIEME JOUR

III. - L'esprit du monde

L'esprit d'une société est ce qui l'anime, l'inspire et la dirige. Il importe de connaître l'esprit d'une œuvre, avant de s'y attacher. S'il est mauvais, il ne peut que produire de mauvais fruits.

Quel est l'esprit du monde ? La réponse doit nous exciter à le haïr et à le repousser : l'esprit du monde c'est la révolte, le mensonge, le mal. *Mundus totus in maligno positus est.* (I Joan., V, 19.) Le monde est tout entier placé dans le mal, nous dit saint Jean, et il ajoute : n'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de l'esprit. (Joan., II, 15-16.) On comprend pourquoi Jésus n'a pas prié pour le monde, et pourquoi il l'a maudit ; il ne pouvait souhaiter la prospérité à ce qui est mauvais par essence et ne vise qu'à détruire le bien et la vérité.

L'esprit du démon est un esprit de révolte et par là il est le mensonge et le mal. Car la vérité consiste à nous mettre à notre place vis-à-vis de Dieu. Il est l'Etre infini, le Créateur, le Seigneur tout-puissant, de qui nous tenons nos personnes, comme nos biens, et à qui nous devons tout rapporter, comme à notre dernière fin. Nous n'existons que pour faire en tout sa volonté. Penser et faire le contraire, c'est le mensonge. Or, voilà précisément l'œuvre qu'a entreprise Satan dans le ciel et qu'il continue sur la terre au moyen du monde.

Il prêche partout la résistance à Dieu et à ses lois. Jadis plein d'une vaine complaisance pour sa propre beauté, il voulut se passer de Dieu et proclamer son indépendance. Il jeta, comme un mot de ralliement, son cri de bataille : *Non serviam.* Je ne servirai pas, je n'obéirai pas, mais saint Michel le chassa du Ciel, en même temps que les mauvais anges entraînés dans sa rébellion.

Outré de rage, le dragon déclara la guerre à la race de la Femme. Si sa tactique varie, son but est toujours le même. Ce qu'il veut, c'est arracher à Dieu ses créatures, c'est semer partout le mensonge et l'indépendance : indépendance dans les idées, indépendance dans la morale, indépendance dans les actes.

Tout cela, il le fait avec l'aide du monde, qui est son Eglise, et auquel il a infusé son esprit. Hélas ! il ne réussit que trop bien. Les victimes de sa perfidie ne se comptent plus. « Le monde, dit Monseigneur Gay, répandant partout ici-bas le mensonge, l'illusion, la fascination, y sème l'apostasie et exploite ainsi le bien au profit du mal, la vie au profit de la mort, l'univers tout entier au profit de l'enfer. En somme l'Eglise n'est qu'un système immense et universel de divine édification ; le monde un système immense et universel de scandale. C'est là sa malice propre et son caractère spécifique, et c'est pourquoi Jésus a dit : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! »

Il est clair que nous devons avoir une souveraine horreur pour l'esprit du monde. Nous avons à nous tenir en garde contre lui, car il est subtil, il se glisse partout, il s'insinue, comme à la dérobée, dans les meilleures âmes. Bien peu échappent à son influence délétère ; il gâte souvent de son poison des œuvres qui paraissaient excellentes et des entreprises pleines de zèle. Si nous ne prenons pas nos précautions il inspirera beaucoup de nos déterminations et de nos actes, et nous lancera dans une voie périlleuse.

Saint Louis-Marie de Montfort a donc grandement raison de nous engager au mépris du monde. On ne saurait trop détester cet esprit pervers, dont les effets sont si désastreux. Examinons devant Dieu si notre esprit n'est pas influencé par ses maximes, et si notre volonté n'obéit pas, même inconsciemment, à ses funestes lois. Travaillons à nous en dépouiller, à nous en vider, pour employer l'expression énergique et si vraie du saint.

Nous le devons d'une façon plus spéciale, si nous voulons nous engager entièrement au service de la Sainte Vierge. Car l'esprit de Marie est complètement contraire à l'esprit de Satan. Au *non serviam* de Lucifer, elle oppose cette parole profonde : *Ecce ancilla Domini*. Voilà l'esclave du Seigneur. D'un mot, comme autrefois saint Michel, elle remet tout en ordre et donne à chacun sa place.

A Dieu la première, la seule qui lui convienne. Marie, si haut qu'il veuille la faire monter, n'est qu'une pauvre créature et par là l'humble esclave du Seigneur. Donc *fiat mihi*. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, je n'ai à répondre qu'un mot : *fiat*. Ces paroles tracent tout un programme : celui de l'humilité, de la dépendance, de l'obéissance, et par conséquent elles expriment la vérité et mettent dans la vérité.

Écoutez la voix de notre Mère et montrons-nous dociles à ses sages leçons. Sachons nous soustraire à l'esprit du monde, et embrassons de grand cœur l'esprit de Marie. Comme elle, plaçons-nous en face de la réalité. Voyons ce qu'est notre grand Dieu, ce que nous sommes par rapport à lui, et mettons-nous au rang que nous méritons. Croyons fermement que toute notre gloire, comme tout notre bonheur, ne peut venir que de notre union avec lui et de son infinie bonté à notre égard. Habitons-nous à écarter impitoyablement toute pensée qui pourrait diminuer Dieu à nos regards et exagérer notre personnalité.

« O Vierge Marie, dirai-je avec saint Louis-Marie de Montfort, que la lumière de votre foi dissipe les ténèbres de mon esprit, que votre humilité profonde prenne la place de mon orgueil, enfin faites, s'il se peut, que je n'aie point d'autre

esprit que le vôtre, pour connaître Jésus-Christ et ses divines volontés, que je n'aie point d'autre âme que la vôtre pour louer et glorifier le Seigneur... Si vous voyez encore en moi quelque chose qui ne vous appartienne pas, je vous supplie de le prendre en ce moment et de vous rendre la maîtresse absolue de mon âme, d'y détruire, d'y déraciner, d'y anéantir tout ce qui déplaît à Dieu, d'y planter, d'y élever et d'y opérer tout ce qui vous plaira. »

Détruisez en moi l'esprit du monde. Allez à toutes les racines, même les plus petites, qu'il a jetées en mon être, arrachez-les sans pitié et mettez à la place votre esprit d'humilité et d'absolue dépendance. Avec vous je voudrais pouvoir dire en tout temps et en toute circonstance : « Je suis l'esclave du Seigneur. Je me soumets entièrement à lui. Je n'ai qu'une ambition, qu'un désir : faire sa volonté sur la terre, comme les anges et les saints la font au Ciel. »

Saint Louis-Marie de Montfort combat l'esprit du monde

Toute sa vie, saint Louis-Marie de Montfort prit le contre-pied de l'esprit du monde. Ses exemples étaient une prédication vivante, qui condamnait le mensonge et l'orgueil. Jamais, sous ce rapport, il ne changea ni ne capitula.

En même temps qu'il conformait sa conduite aux maximes de l'Evangile, il portait partout la guerre aux maximes de Satan. Il y déployait parfois un courage qui touchait à l'héroïsme. Entendait-il, sur une place publique de Paris, des baladins débiter des choses obscènes ou impies, il ne craignait pas de les contredire. Voyait-il deux hommes se battre, il se jetait entre eux pour les séparer, sans se soucier du danger qu'il courait lui-même.

Laissons un de ses compagnons de mission, M. des Bastières, raconter un incident étrange, dont il fut le principal héros : « Un jour, dit-il, comme je passais sur la place Saint-Pierre de Nantes, vers les quatre heures du soir, je rencontrai M. de Montfort, que des soldats conduisaient au château, suivi d'une nombreuse populace qui faisait un bruit épouvantable. Il avait la tête nue et son chapelet à la main, qu'il disait à haute voix, le visage rayonnant et vermeil, et marchant à si grands pas, que les soldats avaient peine à le suivre. On ne le conduisit pas cependant jusqu'au château, parce qu'un de ses amis, l'ayant rencontré par hasard, le retira d'entre leurs mains. Il en fut très mécontent, disant qu'on le privait d'un bonheur auquel il aspirait depuis longtemps, qui était d'être prisonnier pour l'amour de Jésus-Christ.

Quelques jours après, je lui demandai pour quelle raison on le traitait de la sorte, et ce qu'il avait fait pour être conduit si ignominieusement ; il me répondit simplement en me racontant la chose en ces termes :

« Je revenais de la Communauté de Saint-Clément, et, en passant « par la Motte-Saint-Pierre, je vis des soldats qui se battaient avec « des artisans et qui faisaient des jurements exécrables, capables de faire trembler le ciel et la terre. Grand nombre de personnes de tout âge et de tout sexe couraient à eux pour être témoins de ce tragique spectacle. J'y fus aussi, mais avec un esprit bien différent de la curiosité qui attirait cette populace. M'étant avancé au milieu de cette multitude en furie, je me mis à genoux, et plusieurs personnes imitèrent mon exemple. Ayant dit un *Ave Maria* et baisé la terre, je me relevai et je me jetai à corps perdu au milieu de ces furieux qui s'assommaient à coups de bâtons et de

pierres. Les artisans se retirèrent bientôt, quoiqu'ils fussent les plus forts, et les soldats demeurèrent sur le champ de bataille.

En m'en retournant, je vis une table où il y avait des marques blanches et noires. Je demandai ce que cela signifiait ; on me répondit que c'était un jeu qu'on appelait *blanc et noir*, et qui causait tous les jours des querelles et des batteries semblables. Je le renversai par terre et le brisai à coups de pied. Les soldats à qui il appartenait, l'ayant vu en pièces et ayant appris qui l'avait rompu, entrèrent contre moi dans une fureur diabolique, et, s'étant jetés sur ma personne comme des lions acharnés, les uns me prirent par les cheveux, déchirèrent mon manteau, et tous me menacèrent de me passer leur épée au travers du corps, si je ne leur payais pas la table de jeu que je venais de briser. Je leur demandai combien elle leur avait coûté. Ils me répondirent qu'ils l'avaient achetée cinquante livres. Je leur dis que je leur donnerais volontiers cinquante millions de livres d'or, si je les avais, et tout le sang de mes veines, pour faire brûler tous les jeux de hasard semblables à celui que je venais de détruire. Ces paroles les irritèrent si terriblement contre moi que je croyais qu'ils allaient m'accabler et me charger de coups. Mais un des soldats dit aux autres : « Ne le frappons pas, il nous en arriverait malheur. Menons-le plutôt au château : M. de Miane, gouverneur, qui nous a permis ce jeu, nous rendra bonne justice. » Ils me conduisaient donc jusqu'au lieu où vous m'avez rencontré, et où, malheureusement pour moi, on m'arracha de leurs mains. »

Il faut admirer l'intrépidité du saint, exposant sa vie pour réconcilier les foules et pour détruire la cause du péché. On aura remarqué qu'avant de se lancer au milieu de la bagarre, il se met à genoux et dit un *Ave Maria*. C'est en s'humiliant et en implorant le secours de la Vierge puissante que le saint prêtre remporte des triomphes sur le mal. Nous aussi, en face de l'esprit orgueilleux du monde, faisons-nous petits, abandonnons-nous à Marie notre Mère. Par elle, et avec elle, nous ferons de grandes choses.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. V.
Imitation, livre Ier, chap. VI.

QUATRIEME JOUR

IV. - La concupiscence des yeux

Le monde matériel est magnifique et digne de notre admiration. C'est un chef-d'œuvre de la divine puissance. Quand Dieu l'eut créé, il le considéra avec complaisance. « Il vit tout ce qu'il avait fait, dit l'Écriture, et tout lui parut excellent, *et eiant valde bona*. (Gen., I, 30.) Nous pouvons donc et nous devons même le contempler à notre tour, car c'est par les choses visibles que nous arriverons à la connaissance des réalités invisibles. La Sagesse nous dit que la grandeur et la beauté du monde doivent nous révéler la puissance du Créateur, et saint Paul reproche aux philosophes de n'avoir pas glorifié Dieu, malgré la connaissance que leur avaient donnée de lui les créatures sorties de ses mains.

Ce monde a été fait pour nous. Dans la pensée de Dieu, il était destiné à devenir notre domaine. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à la terre entière. » (Gen., I, 26.) Remarquons l'expression qu'emploie ici le Seigneur : *Piaesit, qu'il* commande. L'homme est le maître, le roi de l'univers. Les autres créatures sont autant d'esclaves soumis à son empire. Elles n'ont d'autre but que de lui procurer les différents services qu'elles sont à même de lui rendre, et principalement de l'aider à arriver à Dieu ; elles sont pour lui comme les échelons pour s'élever dans la voie de la sainteté.

Le péché d'origine est venu changer ce bel ordre ; il a tout bouleversé. L'homme ayant, malgré la défense de Dieu, voulu manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et par là s'étant abaissé vers la créature, s'est senti attiré vers elle d'une manière désordonnée. Les choses extérieures le charment, le fascinent, mais sans le conduire toujours au bien. Au contraire elles tendent à le séduire et à le faire descendre à leur niveau.

Les yeux de ce roi admirent encore ces biens qui furent son empire, mais au lieu de se servir d'eux pour mieux comprendre les attributs de Dieu, la plupart du temps, il s'attache à ces choses périssables, il les convoite avec passion et y met sa fin dernière. Le ciel est oublié, la terre devient tout. *C'est la concupiscence des yeux*. On ne voit plus que l'extérieur, le sensible, le temps ; l'on méconnaît ou l'on méprise le surnaturel et l'éternité.

Le démon travaille à augmenter cette tendance funeste, à activer cette convoitise. Il sait, avec une habileté infernale, faire miroiter aux regards des mortels tout ce qu'il y a de séduisant dans les créatures. Il montre, en les grossissant sans mesure, toutes les voluptés qu'elles peuvent donner, et après avoir ébloui ses malheureuses victimes, il leur jette ce cri trop souvent écouté avec complaisance : « Je te donnerai tout cela, si, tombant devant moi, tu consens à m'adorer. » Des multitudes, hélas ! sont séduites et se laissent prendre au piège. Pour elles le vrai bonheur consiste dans la possession des richesses ; la vie présente offre un paradis suffisant, et l'on se refuse à regarder l'au-delà.

C'est le désordre, c'est le renversement des plans de Dieu, c'est aussi la source des plus funestes conséquences ; car, comme nous l'enseigne saint Paul, « la cupidité est la racine de tous les maux » ; et son influence est telle « qu'elle a fait perdre la foi à des chrétiens et les a plongés dans de multiples douleurs ». (I Tim., VI, 10.) L'Évangile est là pour nous dire à quels excès peut conduire l'amour de l'argent. Un Apôtre, sous l'empire de cette passion, en vint à trahir son divin Maître et à le livrer à ses ennemis pour trente deniers. On comprend que Jésus ait maudit la richesse, qui abaisse et gâte le cœur de l'homme. Il a montré la difficulté qu'auraient les heureux de la terre à demander leur entrée dans le royaume des Cieux.

Les pauvres, au contraire, sont chez eux dans ce divin empire. « Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux leur appartient. » C'est à nous détacher des choses visibles et passagères que Jésus s'applique par ses paroles comme par ses exemples. Il n'est pas de vérité qu'il cherche à inculquer avec plus de soin à ses Apôtres et à ses disciples. L'Évangile est un éloge constant du détachement, et un anathème continué lancé à la passion de la richesse.

Plus encore que ses paroles, la vie de Jésus est à cet égard une éloquente prédication. « Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière, et le Fils de l'homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête. » Né dans une étable, il meurt sur une croix, dépouillé de tout, et trouve sa dernière demeure dans un sépulcre d'emprunt.

Être chrétien, c'est se faire disciple et imitateur de Jésus-Christ, et par conséquent c'est embrasser l'esprit de pauvreté. Il est impossible en effet d'aimer en même temps les biens temporels et les biens spirituels. La première condition que Jésus pose à ceux qui veulent le suivre, c'est le renoncement. Dieu veut être tout seul la richesse de l'âme. Tout chrétien doit être dans la disposition de dire avec David : « Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel et qu'est-ce que je désire sur la terre, si ce n'est vous ? Ma chair et mon cœur ont défailli d'amour pour vous, Dieu de mon cœur et ma part pour l'éternité. »

Tout le monde n'est pas appelé à la pauvreté de fait, qui se pratique en l'état religieux, mais c'est à tous les hommes que s'adresse la parole de Jésus : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » Si nous n'avons ni le courage ni l'attrait de nous débarrasser des choses de la terre, au moins soyons-leur supérieurs ;

dominons-les de toute la hauteur de notre dignité d'enfants de Dieu et d'héritiers du Ciel. Servons-nous-en pour nos besoins et pour les bonnes œuvres, mais gardons-nous d'en devenir les esclaves. Le temps est court, dit saint Paul, et par là même ne nous attardons pas à admirer les choses de ce monde et surtout n'y attachons pas notre cœur.

Prenons garde aux soucis exagérés. Si notre Père céleste fournit la nourriture aux oiseaux et l'habillement au lys de la vallée, à plus forte raison prend-il soin de ses enfants. Cherchons avant tout le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire faisons la volonté de Dieu et travaillons pour le Ciel, et le reste nous sera donné par surcroît. Aux grâces nécessaires pour le bien de notre âme, Dieu ajoutera des secours pour les besoins du corps.

L'esclavage de Marie est une école de perfection, parce qu'il nous enseigne et nous fait pratiquer le détachement. Par sa parfaite consécration, l'âme se dépouille, au profit de sa Reine, de tous ses biens intérieurs et extérieurs, et de la valeur même de ses bonnes actions présentes, passées et futures. Si elle est fidèle à sa parole donnée, elle ne se regardera plus comme propriétaire de quoi que ce soit, et partout agira dans la dépendance de Marie. Ce sera donc bien le dénuement complet, et l'on a raison de dire que l'esclavage bien compris et poussé à ses dernières conséquences est l'expression, la réalisation très éloquente de l'esprit de pauvreté. Persévérons à tout donner à Marie, ne gardons rien en propre, et nous ferons de rapides progrès dans la sainteté.

O Vierge bénie, guérissez-nous de cette funeste maladie dont nous a infectés le péché d'Adam. « Détournez nos yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité. » Aidez-nous à mépriser toutes les choses caduques, et faites que nous foulions du pied avec dédain cette terre indigne de nous porter et incapable de satisfaire les aspirations de notre âme. Puisse-nous, comme Ezéchias, fatiguer nos yeux à regarder en haut ! *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum !* Que notre vue se consume à étudier la parole de Dieu et à y chercher la vraie consolation ! *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum dicentes : quando consolaberis me.* Nos yeux auront un jour le bonheur de vous contempler ; ils goûteront dans cette vision une joie immense ; ils se délecteront de votre beauté et de vos charmes divins. Oh ! faites qu'ici-bas ils ne se souillent pas au contact des choses périssables. Pour ceux qui ont le bonheur de vous voir, pour Bernadette entre autres, toutes les beautés de la terre étaient devenues ternes. Faites que tout pâlisse à nos yeux, et que notre seule ambition soit de vous contempler au ciel et, en votre douce compagnie, ce Jésus notre frère, que vous avez rendu visible, en lui donnant notre chair, et dont les splendeurs nous raviront éternellement.

Saint Louis-Marie de Montfort et la pauvreté

Dans sa méthode pour bien réciter le Rosaire, saint Louis-Marie de Montfort a introduit une formule, où il nous fait demander, par la naissance de Jésus, le détachement des biens de ce monde, le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté. Avant de nous enseigner par ses paroles cette belle vertu, il l'avait, comme Jésus son modèle, pratiquée constamment. Dès sa petite enfance, il se dépouillait volontiers de tout ce qu'il possédait pour faire du bien à ses compagnons de jeu. Toujours il aime les pauvres et les malades. Au lieu de perdre son temps en divertissements frivoles, il allait les visiter et les consoler dans les

hôpitaux.

Lui-même fut toujours pauvre. Il estimait tellement cet état que Jésus a béatifié, qu'il voulut vivre sans aucune richesse, et qu'il fit vœu de ne jamais rien posséder en propre. C'est en partant de Rennes pour Paris qu'il accomplit cet acte si important. Son père veut lui donner un cheval, il le refuse. Il fait son voyage à pied. Il avait reçu dix écus de sa famille, il les cède au premier pauvre qui se présente, il échange avec un autre son habit neuf pour un vêtement déchiré et malpropre. Le voilà maintenant couvert des livrées de la sainte pauvreté, mendiant sa nourriture sur sa route, souvent rebuté à la porte des fermes et traité comme un suspect. Mais qu'importe ! le pieux jeune homme, après s'être débarrassé de tout, ne voulait plus désormais dépendre que de la Providence.

C'est par le moyen de Marie, sa douce protectrice, qu'il obtiendra tous les secours dont il aura besoin. « Il allait à Marie, dit M. Blain, avec une simplicité enfantine, lui exposant tous ses besoins temporels aussi bien que spirituels, et il se tenait si assuré d'obtenir l'effet de ses demandes que jamais ni doute, ni inquiétude, ni perplexité, ne l'embarrassaient sur rien. Tout, à son avis, était fait, quand il avait prié sa bonne Mère, et il n'hésitait plus... Qu'est-ce qu'il lui a jamais manqué avec le secours de la Reine du Ciel ? Ceux qui, comme moi, ont connu M. Grignon, savent que les miracles de la Providence maternelle sur lui se multipliaient tous les jours. La divine Marie paraissait parfois oublier le plus zélé et le plus tendre de ses enfants ; mais, après avoir éprouvé sa vertu, elle ne tardait plus guère à faire éclater sa tendresse pour lui par quelque nouvelle preuve de sa bonté. »

Non seulement la Sainte Vierge pourvoyait à tous ses besoins, mais elle lui donnait de quoi venir au secours d'une multitude d'indigents. Dans toutes les paroisses où il donnait la mission, il nourrissait des pauvres très nombreux, en prenait soin comme une mère de ses enfants, et les traitait avec un respect et une charité extraordinaires. Comme il le disait, le pauvre est un mystère que peu d'hommes comprennent. Lui, grâce à son union à Jésus et Marie, avait reçu cette intelligence du pauvre que l'Esprit-Saint regarde comme une béatitude : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. Sa foi lui montrait Jésus dans le malheureux indigent. C'est à Jésus qu'il adressait ses salutations si humbles, qu'il donnait tant de marques de vénération.

Un jour, à Dinan, il rentrait à la maison des missionnaires avec un lourd fardeau, qu'il semblait porter avec d'infinies précautions. Il frappe à la porte et s'écrie : *Ouvrez la porte à Jésus-Christ*. Entre ses bras, on vit avec étonnement un pauvre couvert d'ulcères. Il le coucha dans son propre lit et demeura auprès de lui, passant la nuit en prières.

Parce que saint Louis-Marie de Montfort aima éperdument la pauvreté, Dieu lui fit la grâce d'enfanter deux familles religieuses qui, après lui, pratiqueraient cette vertu et continueraient ainsi sa vie de dépouillement. La vanité produit la vanité ; mais la sainteté est une école et une source de toutes les vertus.

Autres lectures

Saint Luc, chap. XII.

Imitation, livre Ier, chap. XXIII.

CINQUIEME JOUR

V. - La concupiscence de la chair

Dieu, en créant l'homme, avait mis en lui la plus parfaite harmonie. Tout était à sa place dans cet être si beau. L'esprit, d'une nature supérieure à la chair, la dominait et la dirigeait dans les moindres détails. Lui-même était soumis à Dieu. L'ordre régnait partout et avec lui la paix et le bonheur.

Mais cette ère de félicité fut d'une durée éphémère. Satan vint la troubler en portant au mal nos premiers parents. Au jour de la chute, la chair remporta une première victoire sur l'esprit et depuis ce jour elle n'a cessé de le tyranniser. Elle tend à être tout, à faire converger tout vers elle, comme un centre. Il semble que l'âme n'ait été créée que pour rechercher les plaisirs sensuels et satisfaire ainsi les instincts grossiers du corps. Dieu a placé des joies dans l'accomplissement de certains devoirs, comme le boire, le manger, etc. L'homme charnel ne voit plus que cela. Il oublie qu'il a une âme faite à l'image de Dieu, qu'il faut nourrir, élever, cultiver, perfectionner, il ne regarde plus que la partie inférieure de son être. Le devoir méconnu, on ne voit plus que le plaisir. « L'homme si honoré, dit le Saint-Esprit, ne l'a pas compris ; il s'est mis au rang des brutes et est devenu semblable à elles. » Ce triomphe de la matière sur l'esprit s'appelle la concupiscence de *la chair*.

Quels ravages a produits dans la race humaine ce funeste héritage ! Qu'elle est triste à lire, l'histoire des fils d'Adam, livrés à leurs mauvais instincts ! Le Saint-Esprit, en disant que la chair avait corrompu toutes ses voies, a, d'un coup de pinceau, fait le désolant tableau de l'homme déchu, qui, par ses désordres, gâte et ruine l'œuvre du Créateur. Au lieu de suivre les aspirations de son âme, au lieu de chercher à connaître et aimer Dieu, et, dans cette union, à savourer la joie la plus haute et la plus délicieuse, le misérable dévoyé, esclave de la sensualité, concentre toutes ses énergies à se procurer des sensations brutales. Saint Louis-Marie de Montfort nous montre ces esclaves de la volupté, sur le théâtre de leurs exploits. « Ces mondains, dit-il, pour s'animer à persévérer dans leur malice sans scrupule, crient tous les jours : La vie, la vie, la paix, la paix, la joie ! Mangeons, buvons, chantons, dansons, jouons. Dieu est bon. Dieu ne nous a pas faits pour nous damner ; Dieu ne nous défend pas de nous divertir ; nous ne serons pas damnés pour cela ; point de scrupule : *non moriemini*. » Bien avant lui, le Sage nous faisait entendre l'écho de leurs paroles dissolues : « Venez, profitons des biens

présents, et jouissons des créatures pendant la courte jeunesse. Usons de vins et de parfums précieux, et ne laissons pas s'écouler la saison des fleurs. Couronnons nos fronts de roses avant qu'elles se flétrissent ; qu'il n'y ait aucune prairie où ne s'étalent nos fêtes, ni aucun homme qui ne prenne part à nos plaisirs. Laissons partout des traces de nos joies, car c'est là notre part et notre sort. » (Sap., II. 6.)

Un jour, saint Anselme fut ravi en extase. Il vit un grand fleuve, au cours rapide, où coulaient les immondices de l'univers entier. Rien de plus hideux que ces eaux fétides et fangeuses. Mais ce qui étonna le saint, ce fut de voir que des multitudes d'hommes, de femmes, d'enfants s'y jetaient continuellement et semblaient s'y délecter. Mais de quoi se nourrissent ces malheureux, et comment peuvent-ils vivre un instant dans un tel séjour ? s'écrie Anselme au comble de la surprise. Une voix lui répondit : « Ils se nourrissent de cette boue et ils en font leurs délices. Ce fleuve que tu vois, ô Anselme, c'est le monde, et l'entraîne, dans ses eaux nauséabondes, les mortels avec leurs richesses, leurs honneurs et toutes leurs passions. Hélas ! si grande que te paraisse leur infortune, eux s'estiment bienheureux. »

Enfants de Dieu, nous devons, avec le secours de la grâce, rendre à notre âme la maîtrise sur notre corps. La lutte est de tous les instants et nous ne pouvons jamais mettre bas les armes. Car bien que le baptême nous ait délivrés du péché originel, il n'a pas détruit complètement la concupiscence ; sans cesse nous sommes exposés à ses coups, eussions-nous par ailleurs été favorisés des grâces les plus insignes. Saint Paul, descendu du troisième Ciel, où il avait entendu des paroles secrètes, qu'il ne lui était pas permis de redire, écrivait ces lignes significatives, qu'on ne saurait trop méditer : « De peur que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillisse, il m'a été donné de sentir l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, qui me soufflette. Tourmenté par cette tentation, j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité. »

Le même Apôtre se plaint ailleurs de cette loi de la chair, qu'il sent dans ses membres, et qui est l'adversaire acharné de la loi de l'esprit. Il recommande aux chrétiens de combattre sans cesse, s'ils veulent un jour être couronnés. Écoutons sa voix et profitons de ses enseignements. S'il faut souffrir, en réprimant les convoitises de la nature et en marchant sur ses répugnances, nous savons que, pour un léger moment de tribulation, un poids immense de gloire nous attend dans le ciel. Jésus a crié : *Malheur aux jouisseurs*. Mais aux âmes mortifiées il a jeté cette parole si consolante : *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu*. Contempler Dieu face à face, le connaître comme il nous connaît, sera la récompense des âmes qui se sont dégagées de plus en plus de la matière, afin de vivre d'une vie vraiment spirituelle : mais déjà ici-bas ce privilège de voir Dieu partout et toujours est le propre de la pureté. L'univers est pour ainsi dire translucide, et lui montre à chaque instant son Créateur. Elle aperçoit ses traces en tout lieu, et entend constamment chanter ses louanges par les êtres sortis de ses mains.

Aimons la pureté. Préférons la vie de l'esprit à la vie de la chair. *Sursum corda* ! Ayons vraiment le cœur en haut. S'il nous faut donner à notre corps les soins nécessaires, ne permettons jamais que les sens absorbent l'attention de l'intelligence et confisquent à leur profit les énergies de la volonté. Le corps est un esclave, et l'Esprit-Saint nous indique comment nous devons le traiter, quand il

nous dit : « A l'âne la pitance, le bâton et la charge ; à l'esclave le pain, la discipline et le travail ; au mauvais esclave, la torture et les entraves ; envoie-le travailler et ne le laisse pas oisif ; car l'oisiveté enseigne beaucoup de malice. » (Eccli., XXXIII, 25.) Sous ces images nous voyons que la chair rebelle a besoin d'être domptée. En tout cas, elle doit obéir et non commander.

Cherchons la pureté. Nous savons où diriger nos investigations pour trouver ce trésor. Nous qui avons l'intention de nous consacrer entièrement au service de Marie, souvenons-nous du beau nom que l'Eglise lui a décerné dans ses offices : *Sancta et immaculata Virginitas*. Elle ne l'appelle pas seulement la Vierge, mais la *Virginité*. Marie est la Virginité personnifiée, la Virginité vivante et vivifiante. Aux regards de notre foi, elle apparaît, en face de la corruption universelle, comme la source et le réservoir de toute pureté. C'est là qu'il faut puiser cette divine vertu, et en fait, c'est là que l'ont trouvée les enfants de Dieu à travers les siècles. Jusqu'à l'apparition de Marie, la terre était vraiment désolée ; la pourriture s'étalait insolemment dans tous les rangs de la société. La virginité paraît en la personne de Marie, et l'on voit le spectacle nouveau et stupéfiant de multitudes qui consacrent leur vie à l'exercice de la chasteté parfaite. Le monde est renouvelé.

Allons boire à cette source et y chercher un remède contre la concupiscence. Saint Louis-Marie de Montfort chantait :

*Marie est ma claire fontaine
Où je découvre mes laideurs.
Où je me délecte sans gêne.
Où je tempère mes ardeurs.*

Saint Louis-Marie de Montfort et la pureté

Saint Louis-Marie de Montfort, parce qu'il était le fils privilégié de Marie, eut toujours pour la pureté un amour très vif. Il fuyait la compagnie des écoliers vicieux, évitait les divertissements dangereux, et prenait toutes les précautions pour garder intact le trésor de cette belle vertu. Il demandait sans cesse à sa bonne Mère du Ciel de préserver son innocence, et ses prières furent admirablement exaucées, car il ne connut pas même le danger du vice contraire. « Il connaissait si peu ce qui peut altérer la pureté dans une âme, dit M. Blain, qu'un jour, comme je lui parlais des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savait pas ce que c'était. »

Ce même condisciple rapporte combien souffrit l'âme du chaste jeune homme, parce qu'il y avait dans la maison paternelle un livre mauvais, rempli de figures obscènes. Louis-Marie n'osait pas jeter au feu cet ouvrage, par crainte de son père au caractère violent. « Enfin, continue M. Blain, son zèle, accru avec l'âge, sut prendre son moment pour ôter au démon d'impureté ses armes. Se trouvant seul dans la maison, il consuma dans les flammes le livre infâme, résolu à souffrir tous les mauvais traitements dont il était menacé, si son père venait à le savoir. Le saint jeune homme venait de faire le coup, quand je le trouvai à la maison, timide et presque tremblant, dans l'appréhension de la venue de son père,

mais d'ailleurs fort content d'avoir fait son sacrifice. »

Ce zèle contre le vice impur, il le montra bien souvent dans le cours de sa vie. Il fit la guerre aux mauvais livres, aux chansons obscènes, aux danses si dangereuses. Parfois il poursuivait le monstre de l'impureté jusque dans ces officines du démon, où le mal se commet dans toute son horreur. Accompagné d'un vertueux prêtre, qu'il avait soin de ne point avertir à l'avance, il pénétrait dans ces maisons infâmes, avec les armes de la Croix et du Rosaire. Après avoir baisé la terre et dit un *Ave Maria*, le saint missionnaire parlait avec une éloquence ardente, qui consternait les coupables. On eût dit l'Ange de la Justice, venant demander les comptes de la part de Dieu. Les hommes sortaient en silence, pendant que les malheureuses créatures de la maison pleuraient à genoux, ou demeuraient frappées de stupeur. Un bon nombre d'entre elles rentrèrent au bercail du divin Pasteur.

Cette grande charité faillit un jour coûter la vie à l'homme de Dieu. Un débauché, rendu furieux par une de ces visites importunes, se précipita sur lui, l'épée à la main, avec l'intention de le tuer, Montfort pencha la tête pour recevoir le coup, disait d'un ton très calme : « Je consens que vous m'ôtiez la *vie*, et je vous pardonne ma mort, pourvu que vous me promettiez de vous convertir; car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme, que dix mille vies comme la mienne. ». Ces mots furent un coup de foudre pour le criminel. Tremblant comme la feuille, il put à peine remettre son arme au fourreau et trouver la porte pour sortir.

Plus d'une fois, saint Louis-Marie de Montfort s'élança au milieu des danses, et, par sa fermeté, en même temps que par sa confiance en Marie, fit cesser ces amusements funestes. « En se rendant à "la Providence", la maison des Missionnaires, il passa par la Motte Saint-Nicolas. Un groupe de plus de cent jeunes gens et jeunes filles y dansaient au son du fifre. Saintement indigné, il n'hésite pas à mettre fin au scandale. « Sept à huit fois », il brise le cercle qui se refermait toujours sur lui. Grisés par le succès, les jeunes gens entonnent un cantique de mission, et la ronde continue de plus belle. Le Père de Montfort prend alors son chapelet et, dans un transport, en levant les bras, il s'écrie « de toutes ses forces » pour dominer le tumulte : « Que ceux qui sont les amis de Dieu se mettent à genoux avec moi ! » Et le prodige de Moncontour se renouvelle : les spectateurs subjugués ne peuvent qu'obéir et répondre à la dizaine de chapelet. Sûr alors de la victoire, le saint prêtre prêcha contre la danse et les occasions de péché avec une telle flamme que l'auditoire fondit en larmes. A sa voix, à son geste, une fois de plus, la grâce divine avait triomphé. » (Le CROM, pp. 223-224.)

C'est toujours Marie, on le voit, et l'arme du Saint Rosaire qui soutiennent Montfort dans ses luttes contre Satan. La Vierge Immaculée doit aussi être notre perpétuel recours. Invoquons-la dans nos tentations. Aimons à redire les prières de notre rosaire. Malgré notre faiblesse, nous pouvons tout avec l'aide de notre Mère.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XIX.

Saint Luc, chap. VIII.

Imitation, livre Ier , chap. VIII et XI.

SIXIEME JOUR

VI. - Orgueil de la vie

Le troisième caractère que saint Jean attribue à l'esprit du monde, c'est ce qu'il appelle : *superbia vitae, l'orgueil de la vie*. Pour nous préparer à une consécration entière et parfaite à Marie Reine des Cœurs, nous devons étudier de près ce vice, dans le secret de nos oraisons ; nous devons surtout le haïr et le combattre. Rien n'est plus subtil et plus dangereux, et quand une âme a remporté d'éclatantes victoires sur ses autres passions, il lui reste encore à lutter contre celle-ci. Ses triomphes passés peuvent servir à alimenter ce funeste orgueil. C'est bien à propos de cet ennemi intime qu'on peut répéter le mot de l'Apôtre : *que celui qui est debout prenne garde de tomber*.

Quoi de plus commun en effet que l'orgueil de la vie ! Le monde, inspiré par Satan, le favorise et le cultive de toutes ses forces. C'est vraiment son esprit propre. Regardons en effet les hommes que n'arrête point la religion dans leurs désirs insensés, que veulent-ils, que cherchent-ils habituellement et par de constants efforts ? Se *hausser*, monter le plus haut possible. Ils veulent monter au-dessus de leur condition, s'élever dans les affaires et dans les honneurs, dominer les autres. Se considérant avec tendresse, ils s'admirent, se jugent bien supérieurs à leurs amis, à leurs connaissances, en un mot ils se *sur-font*. Se surfaire ! comme ce mot peint bien la situation ! On se fait plus grand que l'on n'est, plus intelligent, plus vertueux, on s'attribue plus de qualités ; on repousse tous les défauts, au moins ceux qui humilient, et l'on en transforme d'autres en vertus. Plein de bienveillance et d'indulgence pour soi, l'orgueilleux est dur et sévère pour les autres.

Comme ce vice prouve bien son origine diabolique ! Satan est avant tout un orgueilleux. C'est la révolte, c'est l'orgueil, qui d'un ange, d'un Séraphin qu'il était, l'a fait un démon. Pourquoi est-il tombé si bas ? Isaïe nous le dit, en parlant d'une ville coupable qui l'imitait dans sa superbe : « Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer, toi qui disais dans ton cœur : Je monterai dans le Ciel, je placerai mon trône au-dessus des astres, je m'assoierai sur la montagne du testament ; je m'élèverai au-dessus des nuées et je serai semblable au Très-Haut. Mais tu seras précipité dans les enfers, au fond de l'abîme. Ceux qui voudront te voir devront se baisser, et te regarderont avec mépris. Quel orgueil que celui de ce Lucifer, qui a voulu s'élever au-dessus de cet état sublime, où Dieu l'avait placé, et s'égalé à son

Créateur ! Le misérable ne s'est pas contenté de s'enfler de ce funeste esprit. Il l'a propagé dans les anges rebelles qui se sont laissé séduire. Il est venu l'inoculer dans les veines de nos premiers parents. Pour les faire tomber, il n'a fallu rien moins que cette fallacieuse promesse : « Vous monterez au-dessus de votre condition. Vous êtes grands, sages, puissants à l'heure actuelle ; vous le serez davantage, si vous prenez de ce fruit. Car Dieu sait qu'à partir du jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez *comme des dieux, sachant le bien et le mal.* » Se hausser, se surfaire, voilà ce qui a perdu Adam et Eve.

Ce désir mauvais, Satan osa essayer de le faire naître dans le Cœur de Jésus. Considérons les trois tentations dont nous parle l'Evangile, et nous verrons qu'elles ont pour but de nourrir l'orgueil, tout en nourrissant les autres concupiscences. Que Jésus change les pierres en pain, qu'il se laisse tomber du pinacle du temple, en comptant sur le secours des Anges, qu'il ambitionne tous les royaumes de la terre, qui lui sont montrés du sommet d'une montagne, ce que Satan souhaite de voir se produire en son âme, c'est la présomption, la vaine gloire, l'orgueil.

S'il a porté la hardiesse jusqu'à tenter le Sauveur, à quoi ne devons-nous pas nous attendre nous-mêmes ! Craignons d'autant plus ses suggestions qu'il trouve des intelligences dans la place. Si nous n'y prenons garde, nous nous surprendrons à cultiver en nous la passion de l'orgueil. Notre esprit travaille sans cesse à découvrir dans notre être quelque chose à estimer, il le contemple, il s'y complaît, il s'en nourrit. Nous aimons à nous faire centres et à attirer tout à nous, usurpant, sans le savoir, le rôle de Dieu même. Combien il est à craindre que nous ne succombions sous les coups d'un ennemi perfide et puissant, tel qu'est le démon !

C'est donc une lutte à commencer et à poursuivre sans relâche contre l'orgueil. Notre intérêt personnel, aussi bien que la gloire de Dieu, y est en jeu. Celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé. Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. C'est à ceux-ci qu'il se révèle, qu'il communique ses secrets et qu'il se donne lui-même.

Une raison spéciale nous engage à réagir énergiquement contre l'orgueil. Nous avons résolu de nous mettre dans l'armée de Marie ; même notre ambition est de vivre dans son intimité, en nous consacrant entièrement à elle. Mais comment nous associer à la Vierge de Nazareth, si nous n'embrassons pas cette humilité, qui fut le signe le plus caractéristique de sa sainteté ? Si Lucifer est le Père du mensonge et l'orgueil personnifié, Marie est la Mère de la vérité et l'humilité vivante. Elle ne règne aujourd'hui au-dessus de tous les êtres, que parce qu'elle s'est mise pendant sa vie au dernier rang. Jamais créature ne s'est tant abaissée, et par là même n'a attiré avec autant de puissance les complaisances du Tout-Puissant ! *Respexit humilitatem ancillae suae.*

Le véritable esprit du christianisme, regardons-le en Marie, cherchons-le en Marie, demandons-le à Marie. « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » Voilà ce que nous crie toute la vie de Marie, de celle à qui l'Eglise fait dire dans son office : « *Cum essem parvula, placui Altissimo.* Parce que j'étais petite, toute petite, j'ai plu au Très-Haut. »

Mettons-nous courageusement à l'œuvre. Ce n'est pas une entreprise d'un jour que nous poursuivons ; elle doit durer toute notre vie. Jusqu'à la mort, il nous faudra lutter contre l'amour-propre et l'orgueil. Mais regardons la fin ; voyons quel brillant diadème couronnera notre front vainqueur. Il est une ambition qui non seulement nous est permise, mais encore nous est commandée, c'est celle de régner dans les splendeurs des Cieux. Nous pouvons et nous devons même désirer nous élever, monter bien haut et devenir des dieux éternellement. Cette gloire, ce triomphe, ces honneurs, c'est l'humilité qui nous les assurera.

Aux pieds de notre Sauveur crucifié, devant la statue de Marie, disons avec componction les paroles de David repentant : *Peccavi, Miserere mei Deus... Cor contritum et humiliatum non despicies*. Aimons à répéter : Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. S'il est une prière que Dieu aime à entendre et qu'il exauce volontiers, c'est celle qui lui demande l'humilité, quand elle part d'un cœur sincère et plein de bonne volonté. Souhaitons ardemment cette vertu ; soyons résolus à employer tous les moyens pour l'acquérir : cherchons-la résolument, constamment. Nous la trouverons, et promptement, si nous la cherchons par Marie. *Quaerite et invenietis. Quaeramus gratiam et per Mariam quaeramus*.

Saint Louis-Marie de Montfort et l'humilité

La vertu qui résume les maximes de Jésus contraires à celles du monde, c'est l'humilité. Il est clair que celui qui est vraiment humble possède toutes les autres vertus, tandis que l'orgueil est le père de tous les vices. Saint Louis-Marie de Montfort aime et pratique l'humilité d'une façon héroïque. On en trouve des preuves nombreuses dans son histoire. Contentons-nous de citer quelques traits.

M. Blain, son condisciple, nous dit que M. Leschassier son directeur, fatigué d'exercer saint Louis-Marie de Montfort, le confia aux soins d'un autre directeur, M. Brenier. C'était un homme très habile à conduire les clercs et surtout à démasquer l'amour-propre. S'il y en avait eu des traces dans l'âme de Louis-Marie, M. Brenier les aurait bientôt découvertes.

« M. Grignion, continue M. Blain, ne pouvait être en meilleures mains pour être bien humilié ; aussi le fut-il, pleinement, longuement et pratiquement. Il recevait de M. Brenier, en toute occasion, les plus vertes réprimandes ; il ne trouvait sur son visage qu'un air sévère et dédaigneux, n'entendait sortir de sa bouche que des paroles sèches et dures, ne recevait que des regards amers et menaçants. Le supérieur étudiait à fond son séminariste, ses inclinations, son humeur, son caractère, son tempérament ; il épiait en lui tous les retours de la nature, et, sur les moindres indices de l'amour-propre, il poursuivait ce vice pour le crucifier. Les assauts les plus rudes qu'il lui livrait étaient publics et avaient autant de témoins que de jeunes gens composant la communauté ; car c'était à l'entrée de la récréation que M. Brenier, qui savait quand il voulait faire trembler les plus assurés et déconcerter les plus fermes, par un seul regard ou une seule parole, attaquait M. Grignion par tous les endroits où il le croyait plus sensible, et lui disait tout ce qu'il pouvait imaginer de plus piquant et de plus propre à le mortifier et à l'humilier.

« Tout autre que M. de Montfort n'aurait pas soutenu, même une fois, les coups meurtriers à la nature de cet exterminateur de l'amour-propre. Cependant, il les essuya, non pas quelques jours seulement, mais six mois entiers, sans marquer le moindre trouble et sans rien perdre de sa douceur, se rapprochant, après l'humiliation, de celui qui en était l'auteur avec autant de simplicité et de joie que si rien ne se fut passé, si bien que celui-ci, à la fin, fut obligé de se démettre de sa commission et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il était à bout et ne savait plus par où prendre M. de Montfort pour l'humilier. »

Ce noviciat d'humiliations était nécessaire à notre saint, car il devait être prêt aux longs opprobres, aux insultes de toute sorte, dont sa carrière sacerdotale serait remplie. Il est rare de voir un saint aussi éprouvé sous ce rapport que le fut notre grand missionnaire. Un jour, un vicaire général mal informé lui fait une verte réprimande, en pleine église, à la vue de tout le peuple venu pour entendre la parole de Dieu. Une autre fois, M. Brenier, devenu supérieur d'Angers, reçoit la visite de son ancien disciple. Devant tout le séminaire réuni, il le rebute et refuse de lui donner l'hospitalité. Des maquignons le traitent de fou. Une dame, dont la fille avait reçu de lui des reproches trop mérités, vient avec une canne et frappe l'homme de Dieu sur la place publique, sans respect pour son caractère sacré.

Mais il faudrait citer toute sa vie pour montrer ce qu'il a souffert dans son honneur. Tous ces coups de l'impiété et de la malice des nommes le maintenaient dans les bas sentiments de lui-même, dans l'état d'humilité où il s'était placé et où il vivait. Sachant que l'humiliation est nécessaire pour entretenir l'humilité, il l'acceptait avec reconnaissance comme un don du Ciel. C'était pour lui, ainsi qu'il le disait, un morceau de la vraie croix. Il en remerciait sa bonne mère, et Marie lui rendait douces ces souffrances. Là où tant d'autres auraient succombé, il demeurait debout et marchait allègrement, parce que la Vierge forte était avec lui.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XVIII.

Imitation, livre Ier, chap. II, XXII ; livre IIIe, chap. VIII.

SEPTIEME JOUR

VII. - Les maximes du monde

On a dit avec raison que les idées mènent le monde. Qu'une révolution éclate et bouleverse tout un pays, il faut chercher à l'origine du mouvement des idées subversives qu'on a semées et qui ont porté leurs fruits. C'est que la volonté est une faculté aveugle. Elle a besoin d'être éclairée par l'esprit et se détermine à agir suivant les données qu'il lui présente. Créée pour aimer le bien, elle l'aime et s'attache à lui ; si au contraire il ne lui offre que de faux biens, des biens apparents, elle s'égaré dans leur jouissance.

Il importe donc de donner à notre âme de saines idées. Aussi, le Verbe de Dieu, venu sur la terre pour sauver les hommes, a-t-il commencé sa mission par faire l'éducation des intelligences. Il s'est appliqué à détruire les préjugés, à réformer les pensées de ses disciples, et à leur enseigner toute vérité. Il s'appelle le Maître, la lumière éclairant tout homme venant en ce monde, il est la Vérité, le Verbe ! Divin Semeur, il a jeté dans le monde de saintes idées, des idées fécondes, qui sous sa bénédiction ont germé et ont renouvelé la face de la terre. Il a dit : Bienheureux les pauvres, et les multitudes se sont passionnées pour la pauvreté volontaire. Il a dit : Bienheureux les cœurs purs, et les hommes ont dit adieu aux voluptés charnelles, pour imiter la virginité du Christ. Il a dit : Bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, et les chrétiens ont regardé la souffrance comme un bien. La croix leur est apparue non plus comme une ennemie qu'il faut haïr et éviter, mais comme une bienfaitrice qui apporte avec elle les grâces les plus précieuses. La terre a été pour eux ce qu'elle est réellement, un lieu de passage, un exil, une vallée de larmes, un champ de bataille où l'on gagne la couronne et où l'on prépare le triomphe éternel.

L'enseignement de Jésus demeure contenu dans le livre sublime des Evangiles. Voilà la source où les âmes altérées de vérité peuvent puiser sans cesse ; voilà le foyer divin où elles s'éclairent et s'embrasent. L'Eglise, gardienne attitrée de ce beau livre, a pour mission de l'expliquer, de le commenter et de le répandre. Elle enseigne aux âmes les maximes de Jésus son Epoux, et par elles ne cesse de produire les plus magnifiques dévouements.

Le démon lui aussi connaît la force des idées. En instituant son église

maudite, qui est le monde, il a mis dans son sein des maximes qui doivent pervertir les esprits et gâter les cœurs. menteur et trompeur, il ne peut donner à ses enfants que des mensonges. Mais il les colore sous une apparence de vérité. Pour séduire les volontés, il fait miroiter aux yeux de l'esprit des faux biens. Les âmes se lancent à la poursuite de ces fantômes, elles y épuisent leur activité et y dépensent leurs forces. Dieu est oublié, le ciel est laissé de côté, la terre est devenue le Paradis, au-dessus duquel il n'y a plus rien.

Qu'il importe donc de se débarrasser de l'esprit du monde ! Les maximes que Satan y a jetées sont répandues partout. On les respire comme on respire l'air, presque sans s'en apercevoir. Beaucoup de chrétiens les adoptent, à leur insu, en tout, ou en partie. Ils parlent, pensent et agissent, non pas suivant la vérité du Saint Evangile, mais suivant les idées reçues dans le monde. C'est une réforme radicale à accomplir, pour ceux qui veulent vivre de la vie du Christ. L'Eglise au jour du baptême nous le demande : Renoncez-vous aux pompes du démon, à ses maximes dangereuses et perfides, à ses idées fausses et vaines qui séduisent et perdent les insensés ?

A cette question, nous avons répondu : oui, de bon cœur. Il importe de préciser et d'affirmer davantage notre réprobation à la veille de nous livrer complètement à Marie, afin de nous attacher plus étroitement à Jésus. Si nous voulons vivre en vrais chrétiens, il nous faut résolument adopter les idées de Jésus et les suivre jusque dans leurs dernières conséquences. Mais par là même nous devons renoncer avec horreur aux mensonges du démon, sous quelques brillants mirages qu'ils se présentent à notre regard.

Faisons dans le silence de l'oraison un examen sérieux sur notre vie. Voyons quelles sont habituellement les pensées qui la dominent et qui en provoquent les actes. Est-ce que nous ne nous surprenons pas à songer et à dire que la richesse est tout, que le suprême bonheur ici-bas consiste dans la possession des biens terrestres, dans la jouissance des plaisirs, dans la satisfaction des sens ? Le monde crie à ses sectateurs : Il faut que jeunesse se passe ; il faut suivre la mode ; un honnête homme ne peut souffrir qu'on l'insulte ou qu'on le méprise, sans se venger ; heureux ceux qui commandent, qui sont à la tête des affaires ; amusons-nous, divertissons-nous, recherchons les fêtes, les voyages, les distractions, etc., etc. N'avons-nous pas fait chorus avec le monde ? N'avons-nous pas surtout adhéré plus ou moins à cette maxime, qui est la clef de voûte de tout cet édifice mensonger : *Il ne faut pas se gêner* ? Le système du moins possible, le laisser-aller et le laisser-faire sont si commodes pour la nature ! Cette idée de tout se permettre mène loin : on ne réagit plus contre les instincts de la chair, on n'oppose plus de barrières aux désordres de l'imagination, l'esprit prend toute licence de penser, et la volonté, avec la bride sur le cou, se livre à toutes les extravagances.

A l'école de Marie, où nous voulons entrer, nous trouverons une doctrine tout opposée. Allons à ses pieds, faisons-nous enfants. Supplions-la avec simplicité et confiance de refaire notre éducation, de nous donner sur toutes choses des idées justes, de nous faire voir les créatures à leur vrai point de vue, de nous communiquer les lumières dont son âme était inondée. L'Eglise l'a honorée d'un titre qui nous invite à lui livrer docilement notre esprit et à nous abandonner à sa direction ; elle l'appelle Mère du *Bon Conseil*. Marie donne donc de bons conseils

à ses enfants, elle répand d'excellentes idées dans leurs âmes, et ces semences, si on les reçoit avec foi, ne demeurent point stériles. L'Eglise énumère les heureux effets qu'elles produisent, en déclinant d'autres titres de Marie : elle est la mère du bel amour, de la crainte, de la science et de la sainte espérance. Voilà les résultats de cet enseignement maternel : Marie, en formant ses disciples à la science des saints, leur fait monter les degrés de la crainte, de l'espérance, pour les établir sur la cime de la divine charité, fin de toutes les vertus et de toutes les œuvres.

« Bienheureux, dit-elle, l'homme qui m'écoute, et qui veille à ma porte chaque jour. Celui qui me trouve trouvera la vie et puisera le salut près du Seigneur. » Aux noces de Cana, les serviteurs de la maison suivirent le conseil que leur donnait la prudente Vierge ; ils furent témoins du premier miracle de Jésus. O Marie, parlez-nous souvent, parlez-nous toujours, pour nous montrer la route du Ciel, pour nous faire éviter les pièges de Satan, pour nous soustraire aux séductions du monde. Purifiez notre esprit des erreurs qui l'enténébrent. Obtenez-nous une grande docilité aux aspirations du Saint-Esprit et à vos propres conseils, afin que nous puissions dire : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*. Votre parole est un flambeau pour mes pieds et une lumière qui éclaire mes sentiers.

Saint Louis-Marie de Montfort et l'obéissance

Les maximes du monde, inspirées par Satan, poussent l'homme à la révolte et lui font ambitionner l'indépendance de toute autorité, comme le bien le plus désirable. L'obéissance, au contraire, est la pierre de touche de la sainteté, car elle est la marque de l'humilité. A l'encontre du fils de Bélial qui veut suivre, ses idées propres, l'enfant de Dieu, disciple de Jésus, devenu obéissant jusqu'à la mort de la croix, n'aspire qu'au renoncement et à la soumission.

Saint Louis-Marie de Montfort pratiqua toute sa vie cette belle et rare vertu. Son père était parfois dur jusqu'à la violence contre lui. Non seulement Louis ne se révolta jamais et ne donna pas même un signe de mécontentement, dans ces circonstances pénibles, mais au contraire il manifesta toujours à l'égard de l'autorité paternelle le respect le plus profond et la plus parfaite dépendance.

Au Séminaire de Saint-Sulpice, on n'eut jamais à lui reprocher la moindre infraction au règlement. Un jour, des séminaristes, étonnés et peut-être un peu vexés de ses grandes mortifications, qu'ils ne pouvaient reproduire, doutaient d'une vertu si haute. Ils exprimaient la crainte que ces excès d'austérités ne fussent suivis d'excès de relâchement, comme cela avait eu lieu récemment pour un jeune clerc. Un directeur qui les entendit prit la défense de Montfort. Il montra qu'il n'y avait pas de parité dans les deux cas. « S'ils sont semblables, dit-il, dans la pratique de la pénitence, ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance. Le clerc en question était un opiniâtre ; Louis de Montfort est un obéissant. »

Il était si scrupuleux observateur de la règle, qu'il ne demanda jamais à être dispensé du plus petit article. Le Supérieur de Saint-Sulpice, M. Leschassier, voulant éprouver une âme qui s'élevait si haut au-dessus du niveau ordinaire, l'étudia spécialement au point de vue de l'obéissance. « Il retirait souvent au pieux jeune homme, dit M. Blain, ce qu'il lui avait accordé, retranchait, diminuait de ses

oraisons, de ses pénitences, de ses exercices de piété... » Les ordres contradictoires se suivaient, sans ébranler la vertu de Montfort. Il obéissait promptement, joyeusement, au moindre commandement, retournait calme et souriant vers son directeur qui l'avait repoussé bien des fois et qui continuait à se montrer froid et réservé à son endroit. Malgré l'attention soutenue avec laquelle M. Leschassier examina cette âme qui s'ouvrait à lui, il n'y aperçut jamais le plus petit nuage d'orgueil et le plus léger signe d'insubordination.

Quand le moment de recevoir les ordres fut arrivé, Louis-Marie se garda bien de s'introduire de lui-même dans le sanctuaire, quoique la Reine du Ciel, dans ses colloques intimes, lui eût révélé sa vocation. Il lui fallut un commandement spécial de son directeur pour gravir les degrés de l'autel sacré. Jésus allait maintenant obéir à la voix de ce pieux serviteur, qui avait si bien obéi.

Une fois prêtre, il ne proclama pas son indépendance ; bien au contraire, il crut que son devoir était de donner au peuple l'exemple d'une obéissance parfaite. Il était soumis aux évêques dans les diocèses desquels il travaillait, aux curés dont il évangélisait les paroisses. Parfois un prélat, abusé par des intrigants, lui ordonnait de quitter son diocèse. Montfort prenait son bâton et ses livres, et partait pour un pays plus hospitalier. Il aurait pu plaider sa cause et employer en sa faveur des médiateurs puissants, il préférerait exécuter sans réplique les injonctions reçues. Dieu d'ailleurs bénissait sa soumission héroïque. Jamais, disait notre saint, les missions n'étaient plus fructueuses qu'après les plus sanglants interdits.

Montfort était l'enfant de celle qui s'est proclamée esclave du Seigneur, et qui a préféré à tout la sainte volonté de Dieu. Avec Marie, il aimait à redire : *fiat*. Les yeux sur sa Mère, il lui en coûtait peu d'obéir. La grâce tombait des yeux et du cœur de Marie et le poussait à agir pour Dieu seul. Faisons de l'obéissance notre vertu favorite. Le vrai obéissant chantera victoire.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XII.

1^{ère} Épître de saint Jean, chap. II.

Imitation, livre Ier, chap. IX.

HUITIEME JOUR

VIII. - Œuvres du monde

Pour être vraiment chrétien, pour vivre sous la dépendance complète de Jésus par Marie, il ne suffit pas d'avoir renoncé aux maximes du démon et du monde, il faut encore renoncer à leurs œuvres. Il est vrai que retrancher de son esprit les idées perverses, c'est travailler efficacement à la pureté de sa vie, car les pensées mènent à l'action. Mais nous devons poursuivre l'empire du démon jusqu'en ses derniers retranchements ; nous devons haïr ses principes jusqu'en ses plus lointaines conséquences. Voyons donc où aboutissent les maximes infernales qui régissent le monde, et quels fruits maudits elles produisent.

Les œuvres du démon portent un nom spécial dans le langage chrétien : elles s'appellent *le péché*. Voilà où tendent tous les efforts de l'enfer ! Hélas ! qui niera qu'ils ne sont que trop couronnés de succès ? La multitude des adhérents du monde commettent le péché avec une déplorable facilité, les uns, parce qu'ils détestent Dieu et méprisent ses commandements, les autres, plus nombreux, parce qu'ils veulent suivre leurs passions et qu'ils ne s'inquiètent en rien des divines lois. L'Écriture dit de ces hommes vains, qu'ils avalent l'iniquité comme l'eau. La terre est vraiment inondée d'injustices, de blasphèmes, d'impuretés ! Quel spectacle pour l'œil du Créateur ! C'est donc cette moisson d'horreur que devait récolter sa charité infinie !

Mais si le Ciel s'attriste, l'enfer se réjouit. Satan n'a qu'un but, en tentant les hommes, en corrompant les esprits, en pervertissant les cœurs, en semant les pièges et en multipliant les artifices : Avant tout il veut le péché.

Il le veut, parce qu'il déteste Dieu et que le péché est une révolte contre son autorité, et une ingratitude contre sa bonté.

Il le veut, parce que ne pouvant se venger sur Dieu des châtiments qu'il est condamné à subir, il s'en venge sur l'homme, sa créature privilégiée. Il éprouve une joie sauvage à dégrader, par le péché, l'âme, cette image de Dieu, à la plonger dans la boue, à en faire un démon.

Il veut le péché mortel, car c'est une séparation. Dieu, par sa grâce, s'unit intimement à l'homme. Il se donne à lui, demeure en lui comme dans un temple, et par ses vertus l'aide à produire des actes surnaturels qui lui vaudront une gloire

éternelle. Le démon intervient : par le péché il brise cette union, détruit ce plan plein de miséricorde, et entraîne à sa suite ses malheureuses victimes pour leur faire partager sa ruine.

S'il ne réussit pas toujours à faire commettre le péché mortel, il pousse au péché véniel, qui en est la préparation. Ce mal n'est pas assez redouté, car on ne réfléchit pas assez à son importance. Le péché véniel n'est pas la séparation, mais c'est un refroidissement ; ce n'est pas la mort, mais c'est la maladie. Le péché véniel affaiblit l'âme : s'il est commis fréquemment, il l'habitue à agir contre les données de la raison et les maximes de la foi, et à désobéir à la volonté divine. Aussi le démon se complaît-il à voir les chrétiens s'engager sur cette pente et y cheminer. Prenons garde. L'Enfant prodigue, en quittant son père, s'en alla bien loin, et si loin qu'il perdit dans la débauche tout son héritage.

Fils de Dieu, frères de Jésus, héritiers du royaume céleste, ayons horreur du péché et banissons-le de notre vie. « Quelle part la justice peut-elle avoir avec l'iniquité ? Quelle société peut se former entre la lumière et les ténèbres ? Quelle union de Jésus-Christ avec Bélial ? » (II Cor., VI, 14.) Vous êtes de noble origine, ne vous abaissez pas. Vous êtes libres de la liberté des enfants de Dieu, ne vous laissez pas entraver par les chaînes de Satan. Vous êtes les membres du Christ, ne devenez pas, selon l'expression de saint Augustin, membres du démon.

Donc, haine au péché mortel, le grand mal dont nous demandons à notre Père céleste de nous délivrer à jamais. Haine au péché véniel, grand mal aussi, car il est une désobéissance, un désordre. Fuyons le péché comme la peste. Evitons-en les occasions, où succomberait notre faiblesse, les livres, journaux, brochures, qui gêneraient notre esprit et notre cœur.

Esclaves de Marie, c'est à nous que s'adressent, d'une façon plus pressante, ces obsécrationes. La dévotion à la Sainte Vierge, où nous voulons entrer, est un « chemin immaculé, sans aucune tache ou souillure, sans péché originel ni actuel, sans ombres ni ténèbres », comme nous dit saint Louis-Marie de Montfort. C'est un chemin parfait, où circule librement l'air du Paradis, où les Anges assistent leurs serviteurs, où Jésus a ses entrées et où il peut donner libre essor à son amour bienfaisant. Ne souillons pas cette voie virginale par nos péchés, n'y introduisons pas la boue de nos misères. A la suite de Marie, commençons une nouvelle vie, dont la haine du péché sera la base.

O Marie, je me tourne vers vous, car je connais la puissance du démon et je crains les pièges qu'il me cache pour me perdre. Je redoute aussi ma faiblesse, dont j'ai fait tant de fois l'expérience. Malgré les bonnes résolutions que j'ai prises, je puis tomber dans le péché, comme je l'ai fait dans le passé. O Marie, par votre Immaculée Conception, par cette pureté sans tache qui a illustré votre vie entière, par cette union parfaite de votre cœur avec Dieu, qu'aucun nuage, si léger qu'il fût, n'a jamais ternie, guérissez mon âme. Mettez votre main délicate sur les blessures qu'a faites le péché, arrachez les germes morbides que le démon y a jetés. Purifiez mon esprit, redressez et fortifiez ma volonté. Assistez-moi dans les luttes avec l'ennemi. Mettez en mon cœur quelque chose de cette inimitié que vous avez contre le démon et contre le mal. Obtenez-moi, comme à votre protégé, saint Louis-Marie de Montfort, de passer à travers ce monde corrompu, sans me souiller à son contact, sans en prendre les maximes, sans en faire les œuvres. « Si

vous me gardez, je ne perdrai rien ; si vous me protégez, je serai à couvert de mes ennemis ; si je vis en vous, je ne pécherai point ; *qui operantur in me non peccabunt...* » Par votre secours, j'espère arriver sans tache au tribunal de votre cher Fils, et l'entendre me dire ces douces paroles : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui*. Courage, bon et fidèle esclave de ma Mère, entre dans la joie de ton Seigneur.

Saint Louis-Marie de Montfort et le péché

Saint Louis-Marie de Montfort fut élevé et grandit dans la crainte et l'horreur du péché. Il passa sa vie sans jamais commettre de faute grave, et garda sans tache la robe blanche de son baptême. Quant aux péchés véniels, même ceux qui échappent à la fragilité humaine, ils furent si rares dans cette existence tout angélique, que le Père La Tour, Jésuite de Poitiers, confesseur du saint lors de sa résidence en cette ville, avait beaucoup de difficulté pour trouver matière à absolution dans les peccadilles que lui présentait son pénitent, et même dans tous les manquements de ses années écoulées.

Pourtant, la douleur que celui-ci montrait de ces légères offenses était extrêmement vive. Il les pleurait et s'en accusait avec horreur de lui-même. comme s'il eût été le plus grand pécheur de la terre. Il les expiait non seulement par les larmes de ses yeux, mais encore par le sang de ses veines. On l'entendait le soir frapper à coups redoublés sa chair innocente, et crier à Dieu miséricorde. C'est qu'il voyait dans le péché, non pas seulement son plus ou moins de gravité. mais la désobéissance et l'ingratitude pratiquées envers le meilleur des pères. Pour lui, la faute la plus légère était un mal au-dessus de tous les maux terrestres. Certes, si on l'eût mis à même de choisir entre toutes les souffrances du temps et de l'éternité et un seul péché véniel, il eût préféré endurer toutes les douleurs possibles, et se serait jeté dans les feux de l'enfer.

Cette grande pureté de conscience était entretenue chez lui par une pénitence extrêmement rigoureuse. Tous les instruments de torture, inventés par les saints pour faire la guerre à leur corps, lui servaient pour exercer sur le sien une véritable barbarie. Haire, ceinture et bracelets garnis de pointes de fer, lourdes chaînes, cœurs couverts de clous piquants, disciplines, etc., étaient employés ensemble ou à tour de rôle. Avec cela, des jeûnes continuels, une nourriture insuffisante au repas principal, des veilles sans cesse renouvelées, il y avait bien de quoi immoler la nature.

Ce n'était pas encore assez pour notre saint. Il forçait un Frère qui le suivait dans ses courses à devenir le complice de ses cruautés. Il avait mis, comme condition de le garder dans sa compagnie, que ce Frère lui donnerait tous les jours de rudes disciplines. Le pauvre jeune homme s'était attaché à son maître qu'il aimait comme un père et vénérât comme un saint. Ne pouvant se décider à l'abandonner, il lui rendait ses cruels services, qui déchiraient son propre cœur. Des personnes qui assistèrent à ce spectacle ont témoigné que le Frère frappait avec une grande force et qu'à chaque coup le saint poussait un soupir. Combien ce courage confond notre lâcheté ! Cette flagellation d'un prêtre si pur et si vertueux nous prêche éloquemment la grandeur du péché. Si nous n'avons pas l'énergie d'imiter Montfort dans ses austérités imitons-le au moins dans la haine du mal et dans la fuite des occasions dangereuses.

Demandons aussi, par son intercession, la grâce d'être délivrés des tentations

ou d'y résister victorieusement. Car c'est pour les pécheurs qu'il a tant souffert, qu'il s'est imposé tant de mortifications. Pour les convertir, comme pour purifier les lieux où les vices régnaient, il s'imposait de nouvelles et plus pénibles pénitences. Ainsi fit-il dans toutes les paroisses soumises à Satan et particulièrement dans le *Jardin des Quatre Figures*, à Poitiers, lieu de plaisirs mauvais pour la jeunesse, qu'il lava dans ses larmes et dans son sang et changea en un lieu de prières. Tant de souffrances ne sont pas perdues. Elles demeurent, par la Communion des Saints, utiles aux membres de l'Eglise, et surtout à nous qui nous sommes faits disciples de Montfort.

Saint Louis-Marie, priez Marie, dont vous êtes le favori, de nous délivrer du mal. Que par son Immaculée Conception et sa perpétuelle Virginité, elle daigne purifier nos cœurs et nos sens et les préserver de toute souillure ! Appliquez-nous, ô Montfort, les mérites de votre vie mortifiée, afin que gardant, comme vous, nos âmes pures, nous parvenions au royaume de la lumière et de la beauté !

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XV.
Imitation, livre I^{er}, chap. XXV.

NEUVIEME JOUR

IX. - Le monde et la mort

En toutes choses, il faut considérer la fin. Pour juger de la vanité du monde et de ses fêtes, voyons où aboutit cet état trompeur. Au bout de ce chemin parsemé de fleurs, où s'agite une multitude assoiffée d'or, affamée de voluptés et ivre de gloire, nous voyons entr'ouvert un horrible tombeau. Tous les hommes y tombent l'un après l'autre, frappés par le coup de la mort. Rien de plus éloquent que ce spectacle, rien qui détache mieux de la terre. Salomon, arrivé à la vieillesse, après avoir épuisé la coupe de toutes les joies humaines, disait tristement en regardant sa tombe : « Vanité des vanités. Tout est vanité et affliction d'esprit. » Puis énumérant tout ce qu'ambitionnent et recherchent passionnément les mortels, il répétait son refrain mélancolique : « Vanité des vanités ; tout est vanité et affliction d'esprit. »

A quoi bon donner son cœur à tous ces objets que nous serons forcés d'abandonner ? Les vrais sages sont ceux qui ont entendu et mis en pratique la parole de Jésus : « Bienheureux les pauvres d'esprit ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Les uns réalisent pleinement cet idéal que Jésus leur propose, en entrant dans la vie religieuse. Les autres, tout en vivant dans le monde, s'efforcent de s'en approcher le plus possible, et détachent leur esprit et leur cœur des faux biens d'ici-bas. Ce renoncement est nécessaire pour entrer dans le royaume des Cieux.

Mais les insensés, qui s'accrochent éperdument aux vanités terrestres, ne se verront pas moins ravir leurs trésors. La mort est là, qui les attend, spoliatrice farouche, pour leur dérober sans pitié tout ce qu'ils possèdent. Elle préside à une profession in extremis, où le mondain se voit forcé de pousser le détachement plus loin que le religieux de l'ordre le plus austère.

Adieu aux richesses. Rien ne reste où la mort passe. C'est un pillage complet, une spoliation absolue. Terres, palais, meubles, vêtements, or entassé depuis des années, pierres précieuses gardées avec un soin jaloux, la mort prend tout à sa malheureuse victime. Elle ne lui laisse qu'un pauvre vêtement qui ne tardera pas à être réduit en poussière. La dernière demeure de ce riche au luxe insolent est un trou en terre. De quelque nom superbe qu'on veuille l'appeler, en réalité ce n'est qu'un tombeau, le lieu de la suprême indigence. Et l'on se fatigue tant pour acquérir et conserver des biens qu'on ne peut emporter avec soi ! Heureux celui

qui profite de cette leçon de la mort et qui, selon le conseil de saint Paul, possède les choses de ce monde et en use, sans y attacher son cœur !

Adieu aux voluptés ! Pauvre corps tant choyé, tant adulé à quel état te voilà réduit ! La dernière maladie, qu'a terminée une agonie douloureuse, t'a enlevé toute beauté et toute force. Tu portes un nom qui inspire horreur à tout le monde, même à ceux qui te flattaient jadis : pour tous, tu es le *cadavre* ; tu n'a pas eu le temps de te refroidir et déjà on parle de se débarrasser de toi.

Regardons ce pauvre corps jeté en terre. Pour lui plus de fêtes, de jouissances et de plaisirs. Le voilà livré à la corruption, dévoré par des bêtes immondes. En peu de temps, ce ne sera plus qu'un squelette hideux à voir ; puis, les années s'écoulant, c'est à peine s'il restera de lui une poignée de poussière qu'un petit enfant tiendrait dans sa main. Vraiment c'est folie de si bien traiter ce corps au préjudice de l'âme ! Combien est plus avisé celui qui, docile, à la voix du divin Maître, se renonce et porte sa croix tous les jours de sa vie. Donnons au corps le nécessaire, mais surtout prenons soin de l'âme. Procurons-lui, par la pratique du renoncement, une gloire immense qui rejaillira un jour sur la chair renouvelée.

Adieu aux honneurs. Devant la mort disparaissaient toutes les différences sociales. On a pu l'appeler la grande niveleuse, qui met tous les hommes sur le même rang. Cette égalité dont il est si souvent question sur la terre, et qu'on se vante vainement de pouvoir établir, seule la mort a le secret de la faire. Toutes les castes, depuis les plus illustres jusqu'aux plus misérables, sont soumises à ses lois. Elle frappe le roi sur son trône, le paysan en sa chaumière, le riche au milieu de ses trésors et le pauvre dans son indigence. Personne ne se soustrait à ses coups. A tous elle rappelle, en l'appliquant, la sentence du Souverain Juge : « Tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière. » Si, dans le cimetière, il semble exister une diversité entre le grand et le petit, elle n'est qu'apparente et purement extérieure. Le monument somptueux ne sert qu'à faire ressortir l'horreur de ce qu'il recouvre. Sous les marbres précieux, comme sous l'humble gazon, la mort fait son œuvre de pourriture et de destruction. « Dieu seul est grand », disait un orateur devant le cercueil de Louis XIV. En présence de la mort et de ses ravages, on doit s'écrier : « Que l'homme est petit ! » *Omnis caro fœnum*. La chair est semblable à l'herbe des champs qu'on foule aux pieds.

Faibles honneurs, que tout le monde donne à ses sectateurs, que vous êtes dignes de pitié quand on vous contemple à la lueur d'une tombe ouverte ! Cherchons les vrais honneurs, la vraie gloire, que réserve à ses fidèles dans le Ciel la bonté de notre Dieu.

O Reine des Cœurs, aidez-moi à mépriser tous ces biens apparents, ces joies vaines, ces fausses grandeurs, qui s'évanouissent comme un rêve, au dernier jour de la vie. Pour me vider de l'esprit du monde, rappelez-moi sans cesse la salutaire pensée de la mort. Faites qu'elle me soit présente continuellement, afin de me faire voir toutes choses à leur vrai point de vue. Sous votre direction, ô Marie, je veux faire de ma vie entière une préparation à la mort. J'éviterai les actions dont le souvenir me pèserait dans mon agonie ; je me séparerai, au moins en esprit, de tout ce qui serait pour moi un embarras et une gêne en ce moment suprême. Je veux accomplir avec vous toutes mes œuvres : prier, travailler, souffrir avec vous. A mon dernier jour, il me sera doux et réconfortant de me rappeler que j'ai vécu et agi dans votre compagnie. Après m'avoir soutenu et encouragé durant les années

de mon existence, vous viendrez encore me porter secours dans la lutte définitive. En union avec vous, je remporterai une dernière victoire sur le monde et le démon. C'est à vous après Dieu que j'en rendrai gloire. Éternellement je chanterai vos miséricordes, et j'exalterai votre maternelle bonté.

Saint Louis-Marie de Montfort et la mort

Saint Louis-Marie de Montfort n'écartait pas de son esprit le souvenir de la mort, comme les mondains que cette pensée importune. Il l'entretenait volontiers dans son âme. parce qu'il savait que la mort est une sage conseillère et quelle donne de fortes et utiles leçons.

Pendant qu'il faisait ses études théologiques à Paris, chez M. de la Barmondière, il avait accepté la pénible charge de passer la nuit auprès des morts, afin de trouver dans ce service de quoi payer sa pension. Le vertueux séminariste, dans ces longues heures, prenait, auprès de ces corps sans vie, des leçons de détachement et de mépris du monde. « Il se plaisait, dit M. Blain, à découvrir la face des cadavres, et à considérer à loisir, dans leur laideur et leur difformité affreuse, le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies, et la folie extrême de ceux qui s'en laissent enchanter. »

Une nuit, il eut à veiller un jeune homme de qualité, frappé de mort au sortir d'un lieu de débauche. Son cadavre répandait une infection si horrible que les porteurs affirmèrent le lendemain n'en avoir jamais senti de pareille. Montfort, lui, avait passé la nuit près de cette chair déjà en décomposition, et il s'était affermi dans la pensée que le plaisir est vanité et affliction d'esprit.

Une autre fois, c'était une des premières dames de la cour, renommée par sa beauté. La mort avait à ce point ravagé ses traits qu'on n'en pouvait supporter la vue.

De telles images s'impriment dans l'âme pour la vie. Ces leçons du sépulcre accentuèrent, chez le futur missionnaire, l'âpre dédain des choses mortelles. Il y puisa, pour ses sermons et ses cantiques, ces descriptions d'un réalisme effrayant, ces accents lugubres, ces cris de terreur sainte qui réveillaient les pécheurs et les jetaient repentants à ses pieds.

Ces veillées funèbres restaient présentes à son esprit, quand plus tard il faisait dans les paroisses la préparation à la mort. Ces exercices duraient trois jours. Successivement, il développait les sept propositions suivantes : « La mort est inévitable : elle est proche ; elle est trompeuse ; elle est terrible ; la mort des pécheurs est à craindre ; celle des justes est à désirer ; la mort ressemble à la vie. » Durant ces trois jours, les fidèles faisaient leur confession et recevaient la sainte communion, comme si c'était la dernière fois de leur vie.

Pour clôturer cette retraite austère, le missionnaire, au lieu de prêcher dans la chaire, faisait une répétition naturelle de l'agonie et comme un noviciat de la mort. Etendu sur un fauteuil, le crucifix entre ses mains et sur ses lèvres, il simulait le moribond ; pendant qu'à ses côtés deux ecclésiastiques représentaient l'un le bon ange, l'autre le mauvais. Le saint repoussait avec horreur les suggestions de Satan, il écoutait avec empressement les conseils que le prêtre lui donnait au nom de Dieu. Il faisait avec lui des actes de foi, d'espérance, de charité ; il pardonnait à ses ennemis, faisait le sacrifice de sa vie, et, les yeux levés au Ciel

ou attachés sur l'image de Jésus crucifié, il demandait miséricorde. Pendant que l'homme de Dieu offrait ainsi au peuple le spectacle d'une mort édifiante, un cantique de circonstance jetait sur l'assistance ses notes funèbres :

*A la mort, à la mort.
Pécheur, tout finira !
Le Seigneur, à la mort,
Te jugera.
Il faut mourir, il faut mourir !
De ce monde, il nous faut sortir.
Le triste arrêt en est porté.
il faut qu'il soit exécuté.*

Cet idéal de la mort sainte, il le réalisa vraiment le 28 avril 1716. Usé avant l'âge par le travail, les austérités et le poison des Calvinistes, il tomba d'épuisement pendant la mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre et sentit que sa fin était proche. Dès lors, il ne songea plus qu'au Ciel où il allait trouver pour jamais Jésus et Marie, sa bonne Mère, les deux grandes amours de sa vie. Il chantait sur son lit d'agonie le couplet d'un de ses cantiques :

*Allons, mes chers amis.
Allons en Paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux.
Le Paradis vaut mieux.*

Il tenait entre ses mains son crucifix béni par le pape et une petite statue de la Sainte Vierge. Il ne cessait de les baiser et de les serrer contre son cœur. Ses dernières heures étaient une explosion de pur amour. Il mourut comme il avait vécu, uni à Jésus et à Marie. Il voulut être enterré avec les chaînes qu'il portait au cou, aux bras et aux jambes. C'étaient les marques du saint esclavage qu'il avait si bien prêché et encore mieux pratiqué ! Là-haut, quand cette âme fidèle parut à son tribunal, le Juge suprême la reconnut et la récompensa, pendant que la Vierge la pressait sur son Cœur pour ne plus s'en séparer jamais. *Moriatur anima mea morte justorum !* Puisseons-nous mourir de la mort des justes !

Autres lectures

Saint Marc, chap. V.
Saint Luc, chap. VII.
Saint Jean, chap. XI.
Imitation, livre Ier, chap. XXIII.

DIXIEME JOUR

X. - L'enfer, empire final du monde

Rien n'est capable de nous éloigner du monde comme la pensée de l'horrible séjour qu'il réserve à ses sectateurs. Où conduit ce beau et large chemin, couvert d'une foule bruyante et joyeuse ? Comment finit ce festin, où s'assouvissent les passions brutales de la nature ? Hélas ! après tant de divertissements, après tant de plaisirs, les malheureux enfants du siècle n'ont plus à attendre que les pleurs et les grincements de dents. Une triple malédiction pèse sur leurs têtes : « Malheur à vous, riches, car vous avez eu votre consolation. Malheur à vous, qui avez été rassasiés, car vous allez avoir faim. Malheur à vous qui vous êtes amusés, car vous allez pleurer et vous plaindre. » Le triste lieu où mène l'esprit du monde, c'est l'enfer.

L'Eglise, par son enseignement et ses lois, prépare et conduit les âmes au royaume des Cieux. Ses fêtes de la terre sont comme un écho et un avant-goût des fêtes éternelles. Le monde, lui, ne travaille que pour l'enfer. Après avoir donné à ses partisans des joies fausses et courtes, mêlées à beaucoup de craintes et de remords, il les précipite dans l'abîme de la douleur et de la honte. L'enfer est le royaume définitif de Satan et ses sujets sont, avec les anges déchus, les malheureux hommes qu'ont perdus les maximes corrompues du monde. Si nous voulons haïr et fuir le mal, si nous voulons nous arracher aux séductions des vanités terrestres, ayons le courage de regarder attentivement l'enfer. Comme dit saint Bernard, descendons-y pendant notre vie, pour ne pas courir le risque d'y descendre après la mort. Pour faire de Thérèse une sainte, Jésus lui montra sa place en enfer. La grande religieuse n'oublia jamais la terrible vision. Même, après les faveurs les plus signalées de son divin Epoux, elle reportait l'attention de son esprit vers cet empire ténébreux, où l'on est pour toujours fixé dans le mal.

Qu'est-ce que l'enfer ? Jésus nous le dit dans la sentence qu'il prononcera au jugement dernier contre les damnés : « Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses Anges. »

Discédite ! - Retirez-vous, loin de moi ! C'est une séparation complète de Dieu. Pendant la vie, l'homme, pour se satisfaire, a voulu se passer de son Créateur et s'est éloigné de lui par le péché. Dieu consacre cette séparation et la rend éternelle. C'en est fait. Le damné n'a plus aucune relation avec le Ciel. Dieu, qui voit tout, ne le voit plus. Dieu, qui connaît tout, ne le connaît plus.

Maledicti ! - Maudits ! Ce mot sonne mal, même ici-bas. Un disciple maudit de son maître, un fils maudit de son père, un sujet maudit de son roi, portent sur le front un stigmate, qui inspire pour eux du mépris et du dégoût. Mais être maudit de Dieu, de Celui qui nous a créés par amour, qui s'est fait homme et est mort par amour. Être maudit de lui éternellement, quel malheur ! Pesons cette parole, voyons-en toute la signification, étudions-en toutes les conséquences, et certainement ces réflexions nous inspireront de l'horreur pour un monde trompeur qui nous prépare un avenir si effrayant.

In ignem ! - Dans le feu ! L'habitation du damné, l'air qu'il respire, c'est le feu, et quel feu ! Celui de la terre, si actif et si épouvantable, n'est qu'une ombre et qu'une peinture auprès de lui. Qui d'entre vous, s'écrie le prophète, pourra demeurer dans les flammes éternelles ?

Æternum ! - Car c'est le propre de ce feu, c'est qu'il brûlera toujours, sans se consumer. Tant que Dieu sera Dieu, ce feu existera et fera son œuvre. Nous en avons pour garant la parole de Celui qui est la vérité même, de Celui qui disait dans sa vie mortelle : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » L'éternité, voilà ce que nous préparons pendant notre pèlerinage sur la terre. L'homme est artisan de son bonheur ou de son malheur éternel. Arrêtons-nous longuement à ce grand mot *éternité*. Si nous ne sommes pas capables de souffrir les petites peines de chaque jour, comment supporterons-nous les tourments horribles qui ne finiront jamais ? Cette pensée a converti beaucoup de pécheurs et fait progresser un grand nombre de bonnes âmes dans la vertu. Puisse-t-elle avoir sur nous la même efficacité !

Qui paratus est diabolo et angelis ejus ! - Ce feu a été préparé pour le démon et pour ses anges. Telle est la société qui attend le damné dans le royaume ténébreux de l'enfer : un tyran sans pitié, des esprits révoltés et haineux, et en plus la tourbe de tout ce que la terre a porté de plus hideux et de plus abject, les avares, les débauchés, les assassins, les ivrognes, les blasphémateurs ! Quels compagnons ! Et toujours, il faudra les voir, les entendre, les supporter ! Pas un moment de répit, pas une parole de consolation, pas une lueur d'espérance. L'enfer est le lieu où l'on n'aime pas, où l'on ne jouit pas, où l'on n'a d'autre occupation que de souffrir.

Faisons acte de sagesse, en prenant toutes nos précautions pour échapper à cette éternelle calamité ! Quand il s'agit de prévenir une maladie, quand on veut défendre sa fortune, quand on veut réparer son honneur, on fait beaucoup de démarches, on ne néglige aucun des moyens utiles. Pour rendre heureux et notre âme et notre corps, pour les préserver du malheur sans fin, ne nous contentons pas de quelques efforts : soyons prêts à tout souffrir, à tout entreprendre, à ne reculer devant aucun acte de vertu.

Tournons-nous vers Marie, sous la bannière de qui nous voulons nous ranger par notre consécration. Supplions-la de nous conduire, de nous assister, de nous protéger, de nous sanctifier. Ce n'est pas assez d'une dévotion quelconque. Pour assurer notre salut, allons aussi loin que nous pourrons dans l'amour. Saint Pierre nous dit de rendre plus certaines notre vocation et notre élection par de bonnes œuvres. Multiplions ces œuvres, multiplions surtout nos actes de confiance, d'amour, d'abandon à l'égard de la très sainte Vierge. Elle est l'ennemie officielle du démon ; elle est terrible pour lui comme une armée rangée en bataille.

Appelons-la à notre secours ; ou plutôt demandons-lui de nous attirer à elle pour combattre sous ses étendards.

O Vierge, notre Mère, dans l'enfer on vous haïra éternellement. Moi je veux vous aimer et vous bénir dans les siècles des siècles. Faites que je vous aime de plus en plus ici-bas et que je trouve toute ma joie à vous servir, comme votre humble esclave !

Saint Louis-Marie de Montfort et les jugements de Dieu

Son influence sur les cœurs pour les convertir

Saint Louis-Marie de Montfort aimait à méditer les jugements de Dieu, et prêchait dans toutes ses missions ces vérités terribles, qui font tant d'impression sur les âmes. La crainte inspirée par ses sermons était telle, que justes et pécheurs se jetaient à genoux et demandaient tout haut pardon de leurs fautes. A leurs yeux, le saint apparaissait comme un ange de Dieu, chargé d'annoncer que le monde allait bientôt finir. Aussi les conversions se multipliaient. Le missionnaire et ses compagnons pouvaient à peine suffire aux confessions.

C'est une grande grâce que celle de toucher les cœurs. Montfort l'avait obtenue à force de prières et de pénitences. Il disait un jour à un prêtre de ses amis : « J'ai fait plus de deux mille lieues de pèlerinage, pour demander à Dieu la grâce de toucher les cœurs, et il m'a exaucé. » Il était un de ces grands saints formés par la Vierge Marie, dont il parle dans le *Traité de la Vraie Dévotion*, « qui mettront le feu de l'amour divin partout... qui dans la main puissante de Marie, deviendront des flèches aiguës pour percer ses ennemis. Ils tonneront contre le péché, ils gronderont contre le monde, ils frapperont le diable et ses suppôts, et ils perceront d'outre en outre, pour la vie ou pour la mort, avec leur glaive à deux tranchants de la parole divine, tous ceux auxquels ils seront envoyés de la part du Très-Haut. »

N'est-ce pas aussi son portrait qu'il a tracé dans les lignes suivantes : « Qu'un prédicateur plein de la parole et de l'esprit de Dieu vienne seulement à ouvrir la bouche, tout l'enfer sonne l'alarme et remue ciel et terre pour se défendre. C'est pour lors qu'il se fait une sanglante bataille entre la vérité qui passe par la bouche du prédicateur et le mensonge qui sort de l'enfer ; entre ceux des auditeurs qui deviennent par leur foi les amis de cette vérité et les autres, qui, par leur incrédulité, deviennent les suppôts du père du mensonge. Un prédicateur de cette trempe divine va remuer par ses seules paroles de la vérité, quoique très simplement dites, toute une ville et toute une province, par la guerre qu'il y excite ; ce qui est une suite du combat terrible qui fut livré dans le Ciel entre la vérité de saint Michel et le mensonge de Lucifer, et un effet des inimitiés que Dieu même a mises entre la race prédestinée de la Sainte Vierge et la race maudite du serpent. »

Montfort exerçait donc sur ses auditeurs une influence extraordinaire. Sa parole ardente inspirait les plus généreuses résolutions. Non seulement on brisait avec le vice, mais on employait les moyens les plus rigoureux pour le combattre. Chose qui étonnera beaucoup nos contemporains, ce qui se vendait le plus au cours de ses missions, c'étaient les chaînes avec des pointes aiguës et les disciplines de fer. Il y avait toujours auprès de l'église plusieurs ouvriers qui

s'occupaient à en fabriquer.

Les soldats n'étaient pas les moins empressés à se mortifier. Si malheureusement ils avaient donné des exemples mauvais dans les villes de garnison, ils les édifiaient par leur pénitence. On les voyait se retirer dans des endroits écartés, et punir impitoyablement leur chair coupable.

Les chrétiens d'alors, quand ils revenaient à Dieu, ne se contentaient pas d'un à peu près, de chances probables de se sauver. Ils voulaient prendre toutes les précautions et user de tous les moyens. Entraînés par le grand prédicateur, ils coupaient le mal par la racine en domptant le corps, où les passions se développent.

Mais quand il avait terrifié les peuples par sa parole enflammée, il ne les laissait pas sous l'impression de cette seule crainte qui eût pu les pousser au désespoir. Il leur parlait de la bonté de leur Juge, mort en croix pour les sauver. Il se plaisait surtout à leur rappeler le souvenir de Marie. Il leur montrait que c'était une mère qui avait intérêt à sauver ses enfants. S'ils avaient péché, n'était-ce pas pour avoir négligé de la prier et de la servir ? Satan ne devient le maître dans les âmes que quand la Vierge immaculée n'y domine pas. Pour rétablir la paix en détruisant l'empire du démon et du péché, il fallait rappeler Marie, se soumettre à elle et vivre sous ses lois.

Il n'y a pas de damnation à craindre pour ceux qui vivent dans le Christ Jésus, dit saint Paul. De même, on doit dire avec les saints : « Que le vrai serviteur de Marie ne périra jamais. »

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XXIV et XXV.

Apocalypse, chap. XX.

Imitation, livre Ier, chap. XXIV.

ONZIEME JOUR

XI. - Le mondain désabusé

Pour terminer cette série de méditations, propres à nous vider de l'esprit du monde, nous croyons bien faire en cédant la parole à saint Louis-Marie de Montfort. Ses cantiques, si pleins de doctrine et de suavité, achèveront de nous instruire et nous détacher.

*En secret le Seigneur m'appelle
Et me dit : donne-moi ton cœur.
O mon Dieu, vous voilà vainqueur,
Je vous serai toujours fidèle.
O mon Dieu, vous voilà vainqueur,
Le monde n'est qu'un perfide, un trompeur.*

*Tout finit, tout nous abandonne,
Les plaisirs s'en vont et les jeux.
Vous, Seigneur, n'êtes pas comme eux.
Prenez mon cœur, je vous le donne.
Vous, Seigneur, n'êtes pas comme eux.
Pour vous seront désormais tous mes vœux.*

*Malheureux qui veut plaire aux hommes !
On n'a pas toujours leur faveur.
Mais pour être amis du Sauveur,
Dès que nous voulons, nous le sommes.
Mais pour être amis du Sauveur,
En un moment on obtient ce bonheur.*

*L'amitié n'est plus qu'un langage,
C'est en vain qu'on en fait serment.
Je ne vois que déguisement,
Que des gens qui font personnage.
Je ne vois que déguisement,
On dit qu'on aime et l'on hait très souvent.*

*Tout est plein de ruse et d'adresse.
La mode est de nuire avec art.
Tel pour vous a beaucoup d'égard,
Il vous sourit, il vous caresse ;
Tel pour vous a beaucoup d'égard,
Qui doucement enfonce le poignard.*

*Ah ! Seigneur, dans votre service,
On n'a point de fâcheux retours.
On ne craint aucun mauvais tour.
De la brigue ou de l'artifice,
On ne craint aucun mauvais tour.
On voit couler tranquillement ses jours.*

*Vous fixez notre inquiétude,
Vous pouvez seul nous contenter.
Votre joug est doux à porter,
Celui du monde est bien plus rude ;
Votre joug est doux à porter,
A peu de frais le ciel peut s'acheter.*

*Le monde nous promet merveilles,
L'abord n'est qu'éclat, que beauté.
Mais après qu'il nous a flattés,
Quel est le fruit de tant de veilles?
Mais après qu'il nous a flattés,
On voit trop tard qu'il n'est que vanité.*

*Le monde n'est jamais paisible ;
Cette mer ne peut se calmer.
Ah ! j'ai pu m'en laisser charmer,
Et pour Dieu seul être insensible !
Ah ! j'ai pu m'en laisser charmer,
Et j'ai vécu, Seigneur, sans vous aimer !*

*Ancienne, mais toujours nouvelle,
Ancienne et nouvelle Beauté,
Je vous ai longtemps résisté.
J'étais un ingrat, un rebelle,
Je vous ai longtemps résisté,
Enfin, mon Dieu, vous l'avez emporté.*

*Que sans Dieu l'on est misérable.
Rien sans lui ne nous paraît doux.
Mais sitôt qu'il est avec nous,
La peine même est agréable.
Mais sitôt qu'il est avec nous,
D'un mauvais sort on ne craint plus les coups.*

*Loin du monde en quelque retraite,
Que l'on goûte une heureuse paix !
Que mon cœur sent de doux attraits
Pour une vie aussi parfaite !
Que mon cœur sent de doux attraits
Pour vous y suivre et servir désormais !*

Les lecteurs auront subi le charme de cette poésie sans prétention littéraire, mais pleine d'onction. S'il ne leur est pas possible de suivre le conseil indiqué dans la dernière strophe, et de se cacher dans quelque pieuse retraite, pour y vivre avec Dieu seul, ils doivent se consoler en pensant qu'ils peuvent se faire une solitude même au milieu du monde. A tous il est loisible de se retirer en soi-même par recueillement. L'Esprit-Saint invite l'âme fidèle à rentrer en elle. C'est là le grand principe de la vie spirituelle, nécessaire aux commençants comme aux parfaits. Il faut vivre dans son intérieur, afin d'admirer le spectacle que présente la Sainte Trinité qui y fait son séjour et y opère des merveilles, afin d'entendre la voix suave de Jésus, et de suivre les inspirations de son esprit.

En nous aussi, nous trouvons la douce Reine des cœurs, comme dans nos appartements nous recevons la lumière du soleil. Mais pour cela il faut que nous lui ouvrons notre âme et que nous prenions plaisir à penser à elle et à l'aimer. Saint Louis-Marie de Montfort, qui a si bien dépeint les tristesses de la vie mondaine et les douceurs du commerce avec Dieu, nous montre aussi dans ses livres et ses cantiques quelles joies nous réserve l'union avec Marie. Prions cette bonne Mère de nous éclairer sur ce sujet. Demandons-lui aussi de nous accorder beaucoup de joie puisque officiellement elle est chargée par Dieu de la produire en nous. *Causa nostrae laetitiae*. Pour nous dégoûter des plaisirs du monde, il faut que nous savourions les délices de l'amour divin, il faut que notre cœur s'enivre des suavités surnaturelles. O Marie, donnez-nous à boire de cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Saint Louis-Marie de Montfort et la retraite

La retraite a toujours eu un charme puissant pour les grandes âmes, et surtout pour les saints. Ils se retiraient volontiers dans la solitude, pour se soustraire aux vains spectacles du monde et se livrer au doux repos de la contemplation. En face de la nature, dans le calme et la paix, ils s'élevaient plus facilement vers Dieu et s'unissaient plus intimement à lui.

Saint Louis-Marie de Montfort a connu ce besoin de s'isoler. En fait, bien qu'au milieu des hommes, il vivait dans la solitude, perdu en Dieu, heureux de s'entretenir avec lui et avec sa douce Mère. S'il sortait parfois de cette retraite intérieure, c'était pour parler de ce qu'il aimait, c'est-à-dire de Jésus et de Marie.

Mais ce n'était pas encore assez pour lui que cette vie séparée ; souvent il abandonnait ses amis, ses connaissances, pour se cacher dans quelque endroit secret, où il vivait avec Dieu seul. Il le faisait pendant son séjour à Poitiers. Tous les mercredis étaient des jours de retraite, passés dans une campagne déserte. Parfois, c'étaient des semaines entières, et même des périodes plus longues, qu'il consacrait à ces saints exercices. Telles étaient les délices où nageait son âme dans ces moments bénis, qu'il en vint à se demander si Dieu, par ces attraits, ne voulait pas lui dire d'abandonner le ministère actif pour se livrer au repos de la contemplation.

Il eut surtout trois lieux de retraite où il resta plus longtemps, ce fut l'ermitage de Saint-Lazare, près de Montfort, l'ermitage de Saint-Eloi, près de La Rochelle, et la grotte de Mervent.

Le premier était un ancien prieuré tombé en ruines. Il le restaura à l'aide du Frère Mathurin et du Frère Jean. Il mit tous ses soins à rendre la chapelle digne de l'hôte divin qui devait y habiter. Il y installa, en même temps que le Saint-Sacrement, la statue de *Notre-Dame de la Sagesse*. Comme dans tout le cours de sa vie, l'homme de Dieu ne voulait y vivre que d'aumônes, la Providence fournissait à tous ses besoins. Telle était l'abondance des provisions reçues, qu'elles pouvaient suffire non seulement aux pieux ermites, mais encore aux pauvres nombreux qui venaient leur tendre la main.

Quelles étaient sublimes les méditations de Montfort en cette solitude ! Comme son cœur s'élevait vers Dieu et savait se donner à lui ! On aime à se le représenter à genoux devant le tabernacle ou devant l'image de Marie ! Le monde alors paraissait peu de chose à son regard. La lumière de l'oraison lui montrait clairement que Dieu seul est tout, et que les créatures n'ont de valeur qu'autant qu'elles nous aident à aller à lui. Son âme se détachait du visible, du créé. Déjà elle vivait au Ciel, réalisant le mot de saint Paul : *conversatio nostra in coelis est*.

L'ermitage de Saint-Eloi, situé en dehors des fortifications de La Rochelle, lui fut fourni par une personne charitable. Il s'y retirait dans l'intervalle des missions. C'est là qu'il composa la règle des Filles de la Sagesse et celle des missionnaires de la Compagnie de Marie. On se figure le recueillement, les ardentés prières et les mortifications qui précédèrent la rédaction de ces documents. Tant d'âmes devaient s'en nourrir et y trouver la mesure de leur perfection ! L'Esprit-Saint et Marie, sa fidèle Epouse, survinrent en ce lieu sacré, et inspirèrent à leur bien-aimé serviteur ce qu'il fallait écrire. Heureuse solitude d'où est sorti le fleuve qui alimente et rafraîchit tant de cœurs dévoués ! C'est toujours dans le silence et le

repos que s'élaborent et se préparent les grandes choses au sein de l'Eglise.

Le choix de la grotte de Mervent prouve que le saint avait une âme d'artiste. C'est un endroit délicieux, sur le sommet d'une colline, au bas de laquelle coule, ou plutôt chante, une rivière. Une forêt ajoutait au charme de ce séjour. Là Montfort était plus isolé encore qu'à Saint-Eloi et pouvait y satisfaire son besoin de n'être qu'à Dieu. Tout l'enchantait dans cette solitude. Dans une poésie champêtre, il a célébré tous les objets qui l'entourent, depuis les rochers et les arbres jusqu'au ruisseau qui murmure entre les cailloux. La malveillance des hommes, il est vrai, ne le laissa pas jouir en paix de la grotte qui l'abritait. Mais l'heure était venue où il allait enfin trouver une cité permanente et une demeure éternelle. C'est dans la retraite de Mervent qu'il se disposa au grand passage de la terre au ciel. Son âme confia à Marie, son aimable Mère, le soin de préparer elle-même cette mort d'où dépend l'éternité. Pouvait-elle, en cette circonstance, abandonner son serviteur ? Il l'avait tant aimée, tant priée, tant prêchée ; si souvent il lui avait dit : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort », qu'elle se devait à elle-même de le défendre et de le protéger. L'enfant de Marie emporta de Mervent la conviction que la mort serait douce. Assisté de la Vierge Immaculée, il gagnerait sur le démon un dernier triomphe. Préparons-nous les mêmes motifs d'espérer en pratiquant une vraie dévotion envers Marie. Rien ne nous rassurera, à nos derniers moments, comme le souvenir de notre amour pour elle.

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. III.

Imitation, livre Ier, chap. XX.

DOUZIEME JOUR

XII. Adieu au monde

Laissons saint Louis-Marie de Montfort nous prêcher le mépris du monde et nous apprendre à le fuir pour jamais. Servons-nous de ses accents si pieux et si sincères, dans l'éternel adieu que nous lui disons à la fin de nos douze jours d'exercices religieux.

*Plaisirs trompeurs, retirez-vous,
Je méprise vos charmes ;
Ce qu'on y trouve de plus doux
Nous coûte trop d'alarmes.
Vous avez beau flatter mes sens
Avec un soin extrême.
Tous vos efforts sont impuissants.
Ce n'est plus vous que j'aime.*

*Votre douceur m'avait surpris.
Je la croyais parfaite,
Mais j'en connais enfin le prix,
Et mon cœur la rejette.
Retirez-vous, je suis vainqueur,
Fuyez sans plus attendre.
Je vous avais donné mon cœur,
Je viens de le reprendre.*

*Je ne trouve plus de douceurs,
 Qu'en la source féconde
 Des vrais plaisirs, des vrais honneurs,
 Que n'offre point le monde.
 Le bel amour a pour objet
 Un bien toujours durable.
 Nul bien chez vous ne fut parfait,
 Vous n'avez rien d'aimable.*

*C'est Dieu qui contente mon cœur
 Et qui remplit mon âme.
 Fut-il une plus noble ardeur,
 Une plus digne flamme ?
 Fut-il jamais bonheur pareil
 Dans ce qui sut me plaire ?
 Je n'ai trouvé sous le soleil
 Que faiblesse et misère.*

*Adieu pour jamais,
 Monde plein de charmes,
 Adieu pour jamais.
 Je vais vivre en paix.
 Que de larmes,
 Que d'alarmes
 M'ont coûté tes faux attraits !
 Je veux m'en défendre
 Et je veux me rendre
 A ce Dieu d'amour
 Qui m'éclaire en ce jour.*

*Aussitôt qu'il luit,
 Tout éclat s'efface.
 Aussitôt qu'il luit,
 Tout éclat s'enfuit.
 Tout se passe,
 Tout nous lasse,
 Tout périt, tout se détruit.
 Un seul bien durable
 Me paraît aimable,
 Ah ! qu'il a d'attraits !
 Il ne finit jamais.*

*Pourquoi m'engager,
Si loin du rivage ?
Pourquoi m'engager
Si près du danger ?
Dans l'orage
Qui s'engage,
Aime à se voir submerger.
Une paix profonde
N'est pas dans ce monde.
Mon plus heureux sort,
C'est de gagner le port.*

*Je ne cherche plus
Les pompes mondaines,
Je ne cherche plus
Des biens superflus.
Que leurs chaînes
Font de peines !
J'en connais enfin l'abus.
Si mon cœur désire,
Si mon cœur soupire,
C'est pour un seul bien.
Les autres ne sont rien.*

Retirons-nous dans quelque chapelle solitaire dédiée à la Mère de Dieu. Recueillons-nous et faisons silence. Figurons-nous que la divine Vierge elle-même se présente à nous, et d'une voix pleine de tendresse nous dit ces paroles : Mon enfant, renoncez-vous de tout cœur et pour toujours à Satan et au monde ? Détestez-vous et voulez-vous fuir leurs pompes et leurs œuvres ? Voulez-vous m'appartenir à moi, votre Mère et Maîtresse, pour mieux appartenir à Jésus mon Fils et votre Roi ? Si vous laissez le démon et le péché pour vous attacher à nous, nous vous promettons la grâce et la paix dans ce monde, et dans l'autre un bonheur et une gloire sans fin. »

Répondons avec empressement à ces aimables sollicitations de la Reine des Cœurs. Après pleine délibération et avec une entière liberté, secouons le joug de l'enfer, brisons ses chaînes et livrons nous sans partage à Jésus par les mains de Marie.

Surtout, dans une fervente prière, demandons au Sauveur et à sa Mère de nous prendre à leur service, de nous délivrer de toute illusion, d'affermir notre foi et d'augmenter notre amour, afin que nous nous tournions complètement vers Dieu, notre dernière fin.

Il faut que notre nouvelle orientation soit définitive. Désormais nous ne regarderons plus du côté de l'Égypte, c'est-à-dire du monde que nous avons quitté. Nous n'aspirerons qu'à la Terre Promise, à ce beau ciel où nous trouverons Dieu, et avec lui toutes les félicités. « O Marie, obtenez par votre intercession que ce changement soit accompli par le Très-Haut lui-même. *Haec mutatio Excelsi.*

Dites-lui de nous convertir et nous serons vraiment convertis, *converte me et convertar*. Dites-lui d'avoir pitié de nos âmes que le mal a blessées et qui, maintenant éclairées par la foi, cherchent le Seigneur, leur bien suprême. Nous avons faim et soif de justice, de pureté et d'amour. Faites donc, ô Marie, que nous soyons rassasiés, selon votre parole : *Esurientes implevit bonis*. »

Saint Louis-Marie de Montfort et les vœux du baptême

Renoncer et faire renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire aux vanités du monde, c'était la méthode par laquelle saint Louis-Marie de Montfort voulait régénérer la société, ranimer l'esprit du christianisme. Dans un pèlerinage à Rome, il l'avait exposée au pape Clément XI, qui lui avait prodigué ses encouragements. Avec le concile de Sens, Montfort disait que la plupart des désordres qui régnaient parmi les chrétiens venaient de l'abandon où l'on tenait les promesses du baptême. Pour ranimer l'esprit surnaturel, il fallait conduire les âmes aux fonts baptismaux et leur rappeler leurs promesses. Or, avant de recevoir l'eau qui purifie, le catéchumène, soit par lui-même, soit par ses parrains et marraines, doit renoncer à Satan, aux œuvres et aux idées de Satan, haïr le monde, ses voluptés et ses honneurs, pour s'attacher à Jésus-Christ, croire à son enseignement et observer sa loi.

Le saint missionnaire jugea, qu'il était d'une souveraine importance de rappeler aux hommes à quoi ils s'étaient engagés. Pour lui, le souvenir du baptême dans l'âme fidèle jouait un rôle prépondérant. Aussi ne manqua-t-il jamais, dans ses missions, d'exiger de tout le monde la rénovation des vœux faits aux débuts de la vie chrétienne. Il y mettait une solennité extraordinaire. C'était le plus brillant des exercices, la fête la plus magnifique célébrée pendant ces jours de bénédiction.

Toutes les cloches sonnaient pour annoncer la cérémonie. Il mettait en ordre de procession les nombreux fidèles accourus à son appel. Un groupe de jeunes filles portait la statue de la Sainte Vierge, d'autres des bannières. Le clergé escortait le Saint-Sacrement, qui allait présider en personne la grandiose solennité.

Un diacre ouvrait la marche, tenant sur ses bras le livre des Evangiles et accompagné de clercs avec des flambeaux. Arrivé à la porte de l'église, il s'asseyait, ouvrant le saint Livre sur ses genoux. Sur un signe de Montfort, chaque assistant se prosternait devant le texte sacré et le baisait en disant : « Je crois fermement toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ. »

A l'intérieur de l'église, un prêtre se tenait près des fonts baptismaux. La foule défilait devant lui, et chacun répétait la formule du saint engagement : « Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et je renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même »

Les rangs se reformaient, et l'on s'avancait vers l'autel de Marie. Là se tenait saint Louis-Marie de Montfort, présentant à la vénération des assistants la statuette de la Sainte Vierge qui l'accompagnait durant tous ses voyages. Chacun y collait pieusement ses lèvres, après avoir dit : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie ».

Le Saint-Sacrement était exposé sur l'autel brillamment illuminé. Le missionnaire montait en chaire et parlait à ses auditeurs de leur dignité de chrétiens, des droits surnaturels qui leur avaient été conférés au baptême, de la gloire qui les attendait au Ciel, s'ils se montraient, avec persévérance, fidèles à Dieu et à leurs devoirs.

Tout se terminait par la bénédiction du Saint-Sacrement. Il va sans dire que, sur le parcours de la procession, le chant des cantiques ne cessait pas. Les paroles, adaptées à la circonstance, rappelaient la grandeur du baptême et prêchaient la haine au démon et au monde.

De telles cérémonies faisaient des impressions profondes et durables sur les populations. Quand la tentation les poussait à manquer à leurs devoirs, le souvenir des promesses solennellement renouvelées à la face des saints autels les arrêtaient sur le bord de l'abîme. On voulait faire honneur à la parole jurée et se montrer véritablement chrétien.

Le lecteur aura remarqué la place importante que saint Louis-Marie de Montfort donnait à Marie dans ce saint exercice. C'est par ses mains qu'on se donnait à Jésus ; c'est par son aide et sa protection qu'on espérait garder les vœux de son baptême et être plus forts et plus vaillants que par le passé !

Il le rappelait aux habitants de Montbernage, quand il quitta Poitiers pour se rendre à Rome. « Souvenez-vous, mes chers enfants, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre véritable dévotion à la Très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon Maître et de gagner la couronne et le royaume qui vous attend. Ainsi ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de baptême et à dire tous les jours votre chapelet en public et en particulier, à fréquenter les sacrements au moins tous les mois. »

A la fin de ces douze jours, récitons en particulier les formules que saint Louis-Marie de Montfort faisait dire dans la cérémonie relatée plus haut. Redisons de bon cœur :

« Je crois fermement toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ.

Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et je renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même.

Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XX.

Imitation, livre Ier, chap. XXV.

PREMIÈRE SEMAINE

SAINTE Louis-Marie de Montfort nous dit : « Ils emploieront trois semaines à se remplir de Jésus-Christ par la très sainte Vierge. Voici l'ordre qu'ils pourront garder :

« Pendant la première semaine, ils emploieront toutes leurs oraisons et actions de piété à demander la connaissance d'eux-mêmes et de leurs péchés, et ils feront tout en esprit d'humilité. Pour cela ils pourront méditer, s'ils le veulent, ce que j'ai dit de notre mauvais fonds, et ne se regarder, les six jours de cette semaine, que comme des escargots, limaçons, crapauds, pourceaux, serpents et boucs : ou méditer ces trois paroles de saint Bernard : *Cogita quid fueris, semen pu ridum ; quid sis, vas stercorum ; quid futurus sis, esca vermium* ¹. Ils prieront Notre-Seigneur et son Saint-Esprit par ces paroles : Seigneur, faites que je voie, que je me connaisse ; ou *Veni Sancte Spiritus*, et diront tous les jours les litanies du Saint-Esprit et l'oraison qui sont marquées dans la première partie de cet ouvrage ². Ils auront recours à la Sainte Vierge et lui demanderont cette grâce, qui est le fondement des autres et pour cela ils diront tous les jours l'Ave *maris Stella* et ses litanies. »

On passera cette semaine dans le recueillement, l'oraison et la pénitence. On repassera sa vie dans l'amertume de son âme. On détestera tous ses péchés. On s'humiliera de tant d'indélicatesse à l'égard de Dieu et du prochain, de tant de défauts non corrigés, de tant d'actes vides de mérites. Il sera bon, pourvu que le confesseur le juge utile et convenable, de faire une confession générale. Avant de commencer une vie nouvelle, on a tout profit à rompre avec le passé et à se purifier de toute souillure.

Demandons surtout la lumière à notre Reine. Supplions-la d'éclairer notre intérieur pour que nous voyions notre misère morale dans toute son horreur, que nous constations notre impuissance au bien et que nous concevions un grand mépris de nous-mêmes. Il faut faire le vide, nous anéantir, pour céder la place à Marie et à Jésus.

¹ Pense à ce que tu as été : pourriture ; à ce que tu es : ordure ; à ce que tu seras : festin des vers.

² Ces prières ont disparu du manuscrit. On trouvera à la fin de cet opuscule, avec les litanies du Saint-Esprit, l'oraison de saint Augustin et deux autres faites par saint Louis-Marie de Montfort.

TREIZIEME JOUR

I. - Comment l'homme s'abaisse par le péché?

L'homme, après avoir été élevé aux honneurs, ne l'a pas compris. Il s'est comparé aux bêtes de somme et est devenu semblable à elles.

Le but des oraisons de la première semaine est de nous inspirer de l'humilité, jusqu'au mépris de nous-mêmes. Prions le Saint-Esprit de nous « donner par Marie, sa chère Epouse, une parfaite connaissance de notre mauvais fonds, de notre corruption et de notre incapacité à tout bien, afin que nous ne pensions à nous qu'avec horreur ». En vain essayerions-nous de commencer et de poursuivre ce travail, si la grâce ne nous aidait. Mais que la lumière divine vienne nous éclairer, et alors nous verrons toutes choses dans toute leur triste réalité. Quand le soleil pénètre dans un appartement, il fait apercevoir une foule de taches et même de petites poussières, dont on ne soupçonnait pas la présence. Que Marie daigne projeter sur notre âme et sur notre vie les vives clartés de sa lumière, et nous serons étonnés de nous voir si imparfaits et si misérables.

Méditons aujourd'hui cette parole de l'Esprit-Saint : « L'homme, après avoir été élevé aux honneurs, ne l'a pas compris. Il s'est comparé aux bêtes de somme et est devenu semblable à elles. »

L'homme. — Cet homme, c'est chacun de nous. Arrêtons-nous donc à nous considérer tels que nous sommes, sans même songer aux misères de nos voisins. Chacun portera son fardeau au tribunal de Dieu, dit saint Paul. C'est ce fardeau, cette lourde charge de péchés, de défauts, qu'il faut contempler.

Elevé aux honneurs. — « Qu'est-ce que l'homme, s'écrie David ravi d'admiration, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui (en le comblant de biens) ou le fils de l'homme pour que vous daigniez le visiter ? Vous l'avez placé un peu au-dessous des Anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et l'avez établi sur les œuvres de vos mains. » Dans l'échelle de la création, l'homme est donc mis au second rang. Comme l'Ange, comme Dieu lui-même, il est esprit, il possède intelligence et volonté, il voit le beau et le bien et les aime. S'il a un corps, qui le met au-dessous de l'ange, comme il est supérieur à

celui des animaux sans raison ! Au lieu de s'abaisser vers la terre, il regarde le Ciel. Il est l'instrument de l'âme ; par la bouche, par les gestes, par l'expression du visage même, il transmet les pensées et les sentiments les plus intimes de l'esprit et du cœur.

Mais la grâce élève l'homme plus haut encore ! Elle le rend semblable à son Créateur, lui communique la nature divine, autant qu'une créature en est susceptible, le fait fils du Père, frère de Jésus, temple du Saint-Esprit, héritier du royaume céleste. Le Sauveur lui dit : *Omnia mea tua sunt*, tout ce que j'ai est à vous, même ma chair, mon sang, ma divinité, en attendant que je devienne votre récompense. Que l'homme est grand ! Pour lui, Dieu a pris un corps et une âme, Dieu a travaillé, a souffert et a daigné mourir sur la Croix !

Arrêtons-nous longuement à ces pensées. Elles n'en feront que mieux ressortir ce qui suit. Le contraste n'en sera que plus frappant.

Il ne l'a pas compris. — Ces grandeurs, cette dignité sublime, ces attentions délicates de Dieu à son égard, l'homme ne les a pas comprises. Ce n'est pas que la lumière lui ait manqué ; mais il n'a pas voulu regarder de peur de comprendre, nous dit le Saint-Esprit, et cela pour n'avoir pas à agir saintement : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Qu'a donc fait l'homme, ou plutôt qu'avons-nous fait nous-mêmes ? Nous sommes un composé d'esprit et de matière. Dieu nous attirait en haut, il nous disait : Venez à moi, regardez-moi, reproduisez-moi dans vos pensées, dans vos vouloirs, dans vos actes. Je suis votre modèle, je vous ai créés à mon image et à ma ressemblance. Vivez donc en vrais fils de Dieu. Soyez spirituels et dominez le corps, pour le faire participer un jour au bonheur de l'âme.

L'homme s'est comparé aux bêtes de somme. — Hélas ! nous étions attirés en bas ! L'homme, au lieu de contempler son Dieu et de l'imiter, a regardé les animaux. Il les a vus suivre leurs instincts et chercher toutes les satisfactions de leur nature. Oubliant qu'il avait une âme, il n'a pensé qu'aux convoitises du corps. Les plaisirs sensibles lui ont paru le vrai bonheur. Comme les animaux, il n'a pas eu d'autre idéal que de boire, manger, contenter toutes ses passions.

Et il est devenu semblable aux bêtes. — Voilà donc où il est parvenu ? Quelle antithèse entre cette proposition : L'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et cette autre : L'homme est devenu semblable à la bête ! Quelle chute, quel abaissement ! Pouvoir être si grand, et se faire si petit. Pouvoir voler et planer si haut ; et marcher ou ramper dans la fange !

Saint Louis-Marie de Montfort veut que nous jetions un regard attentif et prolongé sur ce triste spectacle. « Vous vous regardez comme un limaçon qui gâte tout de sa bave, comme un crapaud qui empoisonne tout de son venin, ou comme un serpent malicieux, qui ne cherche qu'à tromper... »

Il dit encore de ne nous regarder pendant cette première semaine « que comme des escargots, limaçons, crapauds, porcs, serpents et boucs ».

Il faut encore aller plus loin, et se persuader qu'en imitant les animaux sans raison, nous nous plaçons au-dessous d'eux. Car ceux-ci, en suivant leurs instincts, ne font qu'obéir à la volonté du Créateur. S'ils symbolisent des défauts ou des vices que l'homme doit avoir en horreur, en réalité personne ne peut leur imputer ces caractères propres à leur nature. Nous, au contraire, en nous

soumettant à nos passions, nous entrons en lutte avec Dieu, nous nous révoltons contre sa loi et méprisons sa volonté.

Humiliate capita vestra Deo. — Humiliez vos têtes devant Dieu, voilà ce que nous recommande l'Eglise tout le temps du Carême, qui est un temps de repentir et de pénitence. Faisons-nous humbles, c'est-à-dire mettons-nous en bas, le plus bas possible, retirons-nous jusqu'au fond du néant d'où nous sommes sortis : demeurons-y longtemps abîmés, nous reconnaissant indignes de vivre.

O Marie, si pure et si humble, vous en qui le Créateur n'a vu que beauté, sainteté et perfection, vous qui sans cesse vous anéantissiez devant lui, ayez pitié de nous. Obtenez-nous de nous voir sous le vrai jour de la foi, tels que Dieu nous voit et que vous nous voyez vous-même. Faites que nous nous connaissions pour nous mépriser et nous haïr. Conservez-nous en cet état d'humilité où nous sommes maintenant, entreprenez en nous ces pensées de notre misère, donnez-nous le courage de nous renoncer. Aidez-nous à marcher dans cette voie, où l'on avance si vite et où Dieu fait tomber à profusion la rosée de ses grâces.

Saint Louis-Marie de Montfort forme les âmes au renoncement

Saint Louis-Marie de Montfort a pratiqué pendant sa vie d'une façon héroïque le renoncement à lui-même. Toute son histoire en est une éclatante manifestation. C'est qu'il se connaissait parfaitement. Se voyant et s'étudiant à la lumière de l'oraison, il savait qu'il était cendre et poussière, et il s'humiliait profondément. Ses fautes, si légères pourtant à nos yeux, lui apparaissaient comme des crimes. Pour apprécier sa petitesse et sa misère, il se plaçait sans cesse en face de Dieu, infiniment grand, infiniment saint. Et alors c'était un besoin pour lui de s'anéantir.

Ajoutons que la très sainte Vierge, qu'il aimait et servait si bien, lui donnait des lumières spéciales « pour connaître, comme il le dit lui-même, son mauvais fond, et en conséquence le poussait à se mépriser et à ne penser à lui qu'avec horreur. » Elle lui faisait part de sa profonde humilité. Cette grâce, qu'il promet aux esclaves de Marie, il l'a reçue, et dans une large mesure, parce qu'il s'était consacré sans réserve à la Reine de son cœur et ne travaillait que pour elle.

Mais le saint comprenait trop le prix de ce renoncement, il savait trop bien le rôle qu'il joue dans la vie spirituelle et spécialement dans l'exercice de la parfaite dévotion à la Sainte Vierge, pour ne pas essayer de le communiquer aux autres. Il en fut donc le prédicateur. Il y forma les âmes qui se mirent sous sa conduite.

Quelle belle leçon, il a voulu donner à sa Congrégation de la Sagesse ! Il savait, par une connaissance prophétique, qu'elle deviendrait un jour une pépinière de religieuses et occuperait des postes importants dans l'Eglise. Pour la rendre solide et durable, il voulut la fonder sur l'humilité. Il choisit un groupe de pauvres filles infirmes, boiteuses, contrefaites, au sein de l'hôpital général de Poitiers. Comme supérieure, il nomma une aveugle. Elles étaient pieuses et dévouées, mais manquaient des qualités qu'il faut à une congrégation hospitalière.

On leur abandonna une chambre isolée pour vaquer à leurs exercices. Le Père de Montfort l'appela la *Sagesse*. Il y plaça une grande croix couverte de pieuses

maximes, que l'on voit encore aujourd'hui à la chapelle de l'hôpital général. Prières, méditations, rosaires, lectures, repos, récréations, travaux manuels, tout se faisait en commun. Ces bonnes filles avaient à peu près le règlement que suivent aujourd'hui les Filles de la Sagesse. Montfort leur prodiguait les conseils et les encouragements, sans négliger à l'occasion les humiliations et les pénitences. Elles devaient se rappeler sans cesse leurs infirmités et leur incapacité aux yeux des hommes, pour se maintenir dans l'humilité qu'elles avaient à pratiquer comme leur vertu favorite.

C'est dans ce milieu, on pourrait dire dans ce moule, que saint Louis-Marie de Montfort plaça l'institutrice des Filles de la Sagesse, Marie-Louise Trichet, appelée en religion Marie-Louise de Jésus. La première fois qu'elle était venue se confesser à lui, il lui avait montré qu'il la connaissait d'une façon miraculeuse. C'était la Sainte Vierge qui lui avait envoyé cette jeune âme et lui avait découvert les desseins de Dieu sur elle. Comme Marie-Louise manifestait sans cesse ses désirs de vie religieuse, son confesseur lui dit un jour : « Venez à l'hôpital. » Elle obéit à cette voix, qui lui sembla celle de Dieu. Elle entra dans la petite société d'infirmités. On eût voulu qu'elle y fut supérieure. Ce n'était pas le plan du Fondateur. « Avant de commander, dit-il, elle doit apprendre à obéir. »

La vertueuse jeune fille se confondit avec ses compagnes. Elle partagea leurs exercices, leur nourriture, leurs travaux. Chaque fois que la nature se manifestait par le moindre indice, le Père de Montfort intervenait pour la réprimer. Il fallait que Marie-Louise apprit avant tout à être humble. C'était là l'héritage que saint Louis-Marie de Montfort entendait qu'elle transmette à ses filles. Pour l'encourager, il lui mettait continuellement sous les yeux l'exemple de Marie, de cette Vierge qui « n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continu que de se cacher à elle-même et à toute créature, pour n'être connue que de Dieu seul. » (*Vraie Dévotion*, N° 2.) A l'école de Marie et de son serviteur Montfort, Marie-Louise de Jésus fit des progrès extraordinaires dans l'humilité et put dans la suite y former ses enfants.

Autres lectures

Évangile saint Jean, chap. VIII.
Imitation, livre IIe, chap. II et V.
Traité de la Vraie Dévotion, du n° 78 au n° 83.

QUATORZIEME JOUR

II. -Notre ingratitude

Il y a quelque chose de particulièrement douloureux dans la plainte de Dieu, exprimée au livre d'Isaïe. Après avoir créé l'homme et l'avoir comblé de ses bienfaits, n'avait-il pas droit à la reconnaissance ? Ici il s'agit spécialement de son peuple qu'il a entouré de soins, comblé de faveurs, de cet Israël sur lequel Jéhovah a concentré sa tendresse. En échange de tant d'amour, il ne recueille que l'ingratitude. De là cette parole si triste, si pleine d'amertume : « Cieux, écoutez ; terre, prête l'oreille, voici le Seigneur qui parle : J'ai nourri et élevé des enfants, et eux ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, et l'âne l'étable de son propriétaire. Mais Israël ne m'a pas connu, mon peuple n'a pas su comprendre (ma bonté). Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race méchante, aux enfants de scélératesse ! »

Il est souvent question dans nos Saints Livres, et spécialement dans Isaïe, de ce vice odieux de l'ingratitude. S'il est quelque chose que Dieu hait et déplore, c'est bien lui. Ecoutons encore l'écho de ses plaintes amères. « Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé à sa vigne. Mon bien-aimé avait une vigne. Il en remua le sol, il en ôta les pierres et la planta de ceps exquis ; au milieu il bâtit une tour, il y creusa un pressoir ; puis il attendit qu'elle donnât du raisin, et elle ne porta que du verjus. Habitants de Jérusalem, hommes de Judas, je vous choisis pour juges entre moi et ma vigne ? Qu'ai-je dû faire pour elle que je n'aie fait ? »

Qu'ai-je dû faire pour vous, que je n'aie fait ? disait Dieu au peuple hébreu. Mais quels reproches ne doit-il pas nous adresser à nous chrétiens, qui vivons de ses bienfaits, qui sommes, pour ainsi dire, accablés sous le poids des grâces qu'il n'a cessé de répandre sur nous ?

Considérons avec toute l'attention de notre esprit les marques de la charité de Dieu à notre égard. Voyons la crèche, la croix, l'autel. Regardons longuement les grâces particulières accordées à chacun de nous. Oh ! qu'il est digne d'arrêter notre attention, ce livre de notre vie dont chaque page nous apparaît signalée par une marque de la divine charité ! Depuis notre baptême jusqu'à ce jour, quelle

série de faveurs exquises ! Comptons-les, pesons-les surtout. Sachons en comprendre la valeur. Elles ne nous ont pas été achetées avec de l'or ni de l'argent, mais avec le sang d'un Dieu !

En face de cet amour prévenant, de cette bienfaisance inépuisable, de cette tendresse que rien ne détruit et ne peut même diminuer, de cette charité ardente, toujours en voie de se manifester par de nouveaux effets, opposons notre conduite. Examinons sans ménagement comment nous avons répondu aux prévenances de Dieu. Il faut avoir le courage de scruter les plis et les replis de notre âme, et de pénétrer jusqu'à l'intime, pour y constater nos sentiments et nos raisons d'agir.

Alors nous serons forcés d'avouer que nous avons été ingrats. Cela nous le penserons, nous le proclamerons pour nous humilier. Nous avons besoin, avant de commencer une nouvelle vie en la compagnie de la Sainte Vierge, de nous vider de nous-même, et nous ne travaillerons énergiquement à cette nécessaire expulsion que si nous constatons bien notre misère et notre indignité, et par là concevons à notre égard des sentiments de mépris et de répulsion. Or cette pensée, que nous sommes des ingrats, aidera puissamment à nous tenir dans l'humilité.

Car qu'y a-t-il de plus détestable que cette affreuse maladie de l'âme ? Celui qui en est atteint est montré du doigt dans la société humaine. Il y a une dose spéciale de mépris qui lui est réservée. Le fils, qui traîne dans la boue un nom glorieux et pousse l'audace jusqu'à insulter son père, le citoyen infidèle à sa patrie et traître à son devoir, le parvenu volontairement oublieux de ce qu'il doit à un protecteur, toutes les formes de l'ingratitude, sont stigmatisées sévèrement et à bon droit par l'opinion publique. Dans le monde, où l'on est si large pourtant, et où l'on pardonne avec indulgence les crimes les plus honteux, ce vice n'a pas encore reçu droit de cité, ou du moins n'a pas trouvé de panégyristes pour faire son éloge. Les hommes ne cessent de se montrer ingrats ; mais ils ne se glorifient pas de le paraître et n'entendent pas être désignés par ce titre infamant.

Qu'il est odieux, en effet, de rendre le mal pour le bien, d'avoir honte de son père, de renier un protecteur, un ami, parce qu'il est pauvre ou malheureux, de ne pas savoir se souvenir ! C'est la marque d'un cœur orgueilleux, égoïste, étroit et mesquin. Autant la reconnaissance jaillit spontanément d'une grande âme, autant une marque d'attention, un acte d'amour. J'ai fait tant de prières elle pèse à un petit esprit. Celui qui dans son examen de conscience s'aperçoit qu'il est ingrat, ou bien à qui on le fait voir du dehors, celui-là rougit de honte, et s'il est de bonne foi se trouve bien misérable.

Soyons de cette catégorie. Dans l'oraison, faisons-nous une idée aussi vraie que possible de l'ingratitude, donnons-lui tous les traits sombres et hideux qu'elle mérite, et nous frappant la poitrine disons-nous : « Voilà ce que j'ai été vis-à-vis de Dieu. Quels que soient mes talents, mes qualités, mes vertus peut-être, je suis un ingrat ; ce qui le prouve, ce sont mes nombreux péchés, si graves, si honteux ; ce sont ces procédés grossiers, cette indifférence, ce sans-gêne, ce mépris de la parole donnée, ces promesses violées, ces jours passés loin de Dieu, sans penser à lui, sans lui donner pour demander, j'ai reçu tant de grâces ! Ai-je songé à

remercier ? Ah ! qu'il y a bien de quoi me confondre ! »

On pourrait appeler l'histoire de l'humanité : l'histoire de l'ingratitude des hommes à l'égard de Dieu. Chaque siècle, chaque année, enregistrent de nouvelles révoltes contre sa loi, de nouveaux actes de félonie, des trahisons, des forfaits monstrueux. Et notre vie à nous n'est-elle pas remplie de vilénies envers notre Créateur ? Est-ce que chaque jour de notre existence passée n'apporte pas un ou plusieurs témoignages de notre noire ingratitude ? Si nous traitons les hommes comme nous traitons Dieu, nous serions mis au ban de la société.

Venite adoremus et procidamus ante Deum. Que faire ? sinon nous abaisser devant le Seigneur, nous humilier jusqu'à l'anéantissement, nous frapper la poitrine et dire avec le publicain : « Ayez pitié de moi, car je suis un pécheur. » Ne détournons pas nos regards trop vite de notre misère, prions au contraire la Vierge Marie de l'éclairer d'une vive lumière, pour nous la faire voir dans toute son horreur.

O Vierge, l'élue de Dieu, la bien-aimée des Trois Personnes divines, vous avez été conçue sans péché, et vous êtes demeurée, toute votre vie, immaculée dans vos pensées, dans vos sentiments, dans vos paroles et vos actions. Chaque fois que Dieu vous regardait, il vous trouvait plus belle, toute pure, toute sainte. Surtout il voyait en vous un miroir fidèle qui reflétait ses divins attributs, un écho merveilleux qui répondait à toutes ses paroles. Jamais aucune de ses grâces ne fut perdue ; vous rendiez cent pour un. Avec cela, ô Marie, vous reconnaissiez admirablement la bonté divine. Vous saviez remercier dignement et votre vie n'a été qu'une longue action de grâce.

Aidez-moi, ô Vierge, à m'humilier et à obtenir mon pardon, aidez-moi à purifier mon âme de l'ingratitude, et donnez-lui cette droiture, cette loyauté, cette modestie qui plaisent tant au Seigneur. Ab homine iniquo et doloso erue me. Délivrez-moi de cet homme inique et tortueux qui est en moi. Rendez-moi semblable à vous.

La Sagesse, école de renoncement

Saint Louis-Marie de Montfort voulait que sa Congrégation donnât au monde l'exemple constant du renoncement. Ses membres doivent s'efforcer d'imiter la Sagesse incarnée, qui s'est anéantie jusqu'à prendre la forme d'esclave. Aussi s'appliqua-t-il à former avec un soin particulier celle qui devait être le modèle de toutes les religieuses à venir, en lui donnant ce cachet d'humilité, d'abnégation, qui serait le caractère particulier de son Institut. On n'a qu'à étudier l'action de saint Louis-Marie de Montfort sur Marie-Louise de Jésus, on verra qu'il vise continuellement à la faire mourir à elle-même. Il y emploie des moyens qui nous effraient, mais il savait à qui il avait affaire. L'âme qu'il façonnait était une âme d'élite, prévenue des bénédictions du Ciel et appelée à une haute destinée.

Il saisissait toutes les occasions de l'humilier. Dans une retraite qu'il donnait à l'hôpital, il demanda un jour que l'une d'entre les assistantes fit la lecture, sans désigner personne. Marie-Louise s'avança aussitôt modestement et simplement. Son directeur, quoique très satisfait intérieurement de son obéissance, trouva l'occasion excellente de l'éprouver. Il lui reprocha d'un ton sévère de se produire devant des personnes plus âgées qu'elle, quand les convenances lui faisaient un

devoir de se tenir au dernier rang. La pauvre enfant baissa la tête, et, sans répliquer, regagna sa place. L'amour-propre était maîtrisé.

Une autre fois, retenue par des devoirs domestiques, elle arriva en retard à l'oraison. Au moment où elle franchissait le seuil de la salle pour aller à son banc, le Père de Montfort l'arrêta d'un mot : « Ma fille, vous n'entrerez pas. Pour punir votre faute, vous resterez à la porte. » La pénitence fut acceptée sans murmure.

Un jour qu'on avait apporté du dehors une soupe détestable, recueillie à plusieurs portes, où les vers se mêlaient à des débris de viande gâtée, Marie-Louise eut un geste de dégoût. Elle n'aurait jamais le courage d'en manger. Le saint, qui était présent, lui ordonna d'en prendre une pleine assiette à son dîner. C'était lui imposer une mortification héroïque. Aussi le saint prêtre, sachant que dans cette voie rien n'encourage comme l'exemple, lui raconta ce qu'il avait fait lui-même, avec la grâce de Dieu. Devant une plaie purulente, son cœur s'était soulevé de dégoût. Pour se vaincre, il avait recueilli le pus sur un petit plat et l'avait avalé. Jamais breuvage ne lui avait paru plus succulent. Marie-Louise, excitée par cet acte admirable, triompha de ses répugnances.

Un sacrifice, que le pieux directeur imposa à sa novice, ne contribua pas peu à faire mourir en elle le vieil homme : ce fut l'adoption d'un habit nouveau. Certes l'obéissance de Marie-Louise avait du mérite, car le vêtement était fait d'une étoffe grossière et dans une forme peu élégante. Il le bénit et le donna en disant : « Ma fille, prenez cet habit. Il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. »

Puis elle reçut l'ordre de traverser ainsi accoutrée les principales rues de la ville. On devine les plaisanteries qui accueillirent l'apparition de cet étrange costume. Les personnes les plus indulgentes excusèrent la jeune Marie-Louise, en disant quelle avait perdu la tête. Oui, vraiment, elle était folle, mais de la folie de la croix. Elle soutint vaillamment le choc. Chose admirable, et qui n'a pas son pareil dans l'histoire, la première fille de la Sagesse porta seule son habit pendant dix longues années, attendant avec patience et confiance le moment de la Providence pour voir sa Congrégation se former.

Saint Louis-Marie de Montfort, tout en éprouvant sa fille spirituelle, lui procurait les moyens de rester à la hauteur de sa situation. Pour la maintenir dans l'humilité, il l'envoyait tous les jours à la table sainte se nourrir de Celui qui a été l'humilité même, de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Quand on a Jésus dans son âme, on est toujours capable d'œuvres héroïques.

Avec l'Eucharistie, la dévotion à la Sainte Vierge l'empêchait de s'évanouir dans de vaines pensées et entretenait en elle l'abnégation la plus complète. Rarement une âme pratiqua le Saint Esclavage de Marie comme Marie-Louise de Jésus. Elle ne faisait rien d'elle-même, mais agissait en tout avec Marie et par Marie. La très sainte Vierge lui était toujours présente, la dominait et dirigeait tous les actes de sa vie. A chaque instant Marie-Louise se renonçait à elle-même et renonçait à ses intentions, pour ne voir que les intentions de Marie. Toujours morte à l'amour-propre, toujours anéantie, elle voulait que Marie seule vécût et régnât dans son âme. Dieu aimait ces dispositions de sa servante et les récompensait libéralement. Puisse-t-il les trouver constamment en nos cœurs !

Autres lectures

Saint Matthieu, chap. XVI.

Imitation, livre IIe , chap. XII.

Vraie Dévotion, du n° 78 au n° 87.

QUINZIEME JOUR

III. - Notre petitesse

« Que la terre est vile, quand je regarde le Ciel ! » disait saint Ignace. En face de ce vaste univers, de ces mondes innombrables, de ces myriades d'esprits angéliques qui peuplent les cieux, que nous sommes petits ! Mais si nous comparons à Dieu, notre petitesse s'accuse encore plus fortement. Notre-Seigneur disait un jour à sainte Catherine de Sienne : « Sais-tu, ma fille, qui je suis et qui tu es ? Tu seras bienheureuse, si tu le sais. *Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas.* » Dieu est l'Être dans toute la plénitude de ce mot. Quand il veut se révéler aux Hébreux, c'est le nom qu'il se donne : *Ego sum qui sum*. Dieu est l'Être et moi je suis le néant, c'est-à-dire rien. De moi-même, absolument rien.

Dieu est nécessaire ; moi je ne le suis pas. Avant que le Créateur n'eût produit aucun être en dehors de lui-même, je n'existais pas et je n'avais aucun droit à l'existence. Si j'ai reçu l'être et la vie, c'est que Dieu l'a bien voulu. Il n'avait nullement besoin de moi et je n'ajoute rien à son bonheur et à sa gloire infinie. Je puis disparaître et retourner dans le néant sans que Dieu en souffre aucun détriment, sans que sa félicité diminue en quoi que ce soit.

Cette existence, c'est la puissance créatrice qui la conserve. Au point de vue naturel, comme pour l'exercice de la vie surnaturelle, le Seigneur peut me dire : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Sans le concours divin, je ne puis marcher, respirer, manger, faire un geste. Je suis donc un être absolument dépendant de Dieu. Je ne puis me passer de lui. C'est de lui que je reçois tout, et c'est là la première, la grande raison de m'humilier, de me faire petit. L'apôtre saint Paul m'en avertit : « Que possédez-vous que vous n'avez reçu ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si ce n'était pas un don qui vous est fait ? ».

Si nous examinons chacun des éléments dont Dieu a fait le composé humain, nous comprendrons que l'humilité doit être notre vertu de prédilection.

Notre corps. — Sans doute il est un chef-d'œuvre. Tout y est parfaitement ordonné. L'artiste divin a assigné sa place et sa fonction à chaque membre, à chaque veine, à chaque fibre. En le contemplant, on admire la sagesse infinie qui a présidé à sa formation.

Mais on voit bientôt aussi combien il est faible et fragile. Quoi de moins solide

que la chair, ou plutôt que la poussière qui le compose ? *Memento homo quia pulvis es*. Il faut peu de chose pour troubler l'harmonie de ce corps : une goutte d'eau, une petite veine qui se brise, une bulle d'air qui circule dans les artères, suffit pour produire les plus funestes accidents. En quelques instants la plus brillante santé fait place à la maladie. Cette figure aux vives couleurs prend la pâleur de la mort, ce cœur ne bat plus que faiblement, les forces s'épuisent.

Pour tous d'ailleurs, avec les années, ce corps vieillit et s'use. La beauté et la vigueur disparaissent, laissant après elles les infirmités de l'âge. Cette chair s'affaisse et se penche vers la tombe. A l'oreille du vieillard retentit la sinistre parole : « *In pulverem reverteris*. » Bientôt en effet, pour ce corps tant honoré, si bien soigné jadis, la terre s'ouvre, lui offrant une demeure que les vers lui disputeront. Saint Bernard, en deux traits énergiques, dépeint la grande misère de notre corps : « *Vas stercorum, esca vermium*, c'est un monde de corruption, c'est la pâture des vers. » Pensez à ce que vous êtes et à ce que vous deviendrez, dit le saint, et vous serez humble. Un rien peut engendrer la corruption dans votre chair, durant la vie ; après la mort votre corps ne sera plus que pourriture et inspirera du dégoût et de l'horreur même à vos plus intimes amis.

Un autre motif de nous humilier, c'est que ce corps a les plus vils instincts. Dans tout homme, a-t-on dit, on trouve l'ange et la bête. Ah ! cette partie animale, si on ne lui impose un frein solide, comme elle regimbe, comme elle se révolte, comme elle s'abaisse aux choses les plus basses et les plus grossières ! *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* ? Qui me délivrera de ce corps de mort ? Que de fois cette parole de saint Paul a été répétée, à travers les siècles, par des hommes que tourmentaient cruellement les attaques et les révoltes de la chair !

Notre âme. — L'âme à son tour nous fournit de bonnes raisons de nous maintenir dans l'humilité. Sans doute l'âme est créée à l'image de Dieu, douée d'intelligence et de volonté. Mais quelle est faible et impuissante par elle-même ! Après des années de travail elle n'acquiert qu'une modique somme de connaissances. Sa volonté chancelante et frivole a peu d'énergie pour le bien et manque souvent de constance et de générosité. Combien l'âme est fragile et impuissante, si elle n'est soutenue et aidée continuellement par la grâce de Dieu !

Puis l'exercice de ses facultés supérieures est souvent entravé. Des esprits d'une grande portée intellectuelle se voient réduits à l'impuissance par des troubles survenus dans l'organisme ; des volontés fortes et mâles semblent anéanties sous les ruines du corps. Qui oserait s'enorgueillir de ses talents et de sa science, quand le plus petit accident peut en un instant faire sombrer la raison et nous rendre incapables de toute fonction intellectuelle ?

Avec cela notre âme est devenue charnelle. Faite pour connaître et aimer Dieu, elle ne s'emploie trop souvent qu'à rechercher ce qui peut flatter et satisfaire les mauvaises passions du corps. Elle ne semble exister que pour procurer à la chair la nourriture, le plaisir. Elle s'asservit la plupart du temps à ce compagnon dont elle devrait faire son esclave.

Quelle place Dieu occupe-t-il dans notre esprit ? Avons-nous souvent des idées élevées, des ambitions supérieures ? A quoi pensons-nous habituellement ? A des bagatelles, à des futilités, à des rêveries d'amour-propre, à des calculs intéressés. Saint Louis-Marie de Montfort, dans *la Vraie Dévotion*, n° 79, dit que « nous avons pour partage l'orgueil et l'aveuglement dans l'esprit, l'endurcissement dans le cœur, la faiblesse et l'inconstance dans l'âme..., que nous

sommes orgueilleux, attachés à la terre, envieux, gourmands, colères », triste tableau, sans doute, mais qui souvent n'est que trop réel. Aussi le saint nous commande-t-il de nous haïr, comme Notre-Seigneur l'ordonnait à ses disciples.

Demandons cette haine, ce mépris de nous-mêmes à la très sainte Vierge, au nom de son corps vierge, de sa chair si pure, si parfaitement soumise à la volonté, au nom de son âme si éclairée, si humble, si attachée à Dieu. O Marie, quand je vous contemple, je n'aperçois rien en vous qui ne soit beau, qui ne soit grand et saint. Vous êtes le monde de Dieu, où il a accumulé les merveilles. Votre corps comme votre âme n'ont existé et agi en toutes choses que pour votre Créateur. Oh ! que je suis misérable quand je me compare à vous. « Vous êtes la claire fontaine, où je découvre mes laideurs. » Oui, je reconnais en présence de vous que je ne suis rien, que misère et péché. Vous qui êtes si riche, ayez pitié de mon indigence. Rétablissez l'ordre dans mon âme et dans mon corps. Je veux me donner à vous, afin de devenir votre royaume. Régnez déjà, ô Marie, sur tout mon être, sur toutes mes facultés. Aidez-moi à me regarder comme rien, à me renoncer, à m'anéantir continuellement, à vous faire la place à vous et à votre divin Fils. Que ma chair et mon cœur ne tressaillent et ne s'emploient que pour vous deux, pour votre plus grande gloire... *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum... et Mariam.*

Renoncement pratique de saint Louis-Marie de Montfort

Nous avons vu que saint Louis-Marie de Montfort se méprisait et s'humiliait sans cesse. Mais cette humilité ne restait pas confinée dans son âme. elle passait dans la vie pratique et se traduisait par des actes. Nous avons touché déjà aux mortifications de saint Louis-Marie de Montfort; il faut y revenir, car c'est bien là ce qui nous montre le peu de cas qu'il faisait de lui-même.

Avec quelle rigueur, il tourmentait son corps ! Écoutons sur ce sujet un témoin qui le vit chaque jour à l'œuvre à l'hôpital général de Poitiers, M. l'abbé Dubois : « Les travaux de M. Grignon, dit-il. étaient si pénibles à la fois pour son âme et pour son corps, ses exercices de piété et ses mortifications si ininterrompues, que j'ai toujours regardé comme une espèce de miracle qu'il ait pu faire tout cela sans mourir mille fois. Et comme j'en faisais un jour la remarque devant M. de Revol, évêque d'Oloron, alors vicaire général de Poitiers, il me fit l'honneur de me répondre que de tous les miracles attribués à M. de Montfort, celui-là était celui qui l'avait toujours le plus émerveillé.

« L'raison mentale, l'office divin, la célébration des saints mystères. les exercices du confessionnal, la prédication, les catéchismes, la visite des malades ou des pécheurs, le chant des cantiques spirituels l'occupaient continuellement et incessamment. Malgré des travaux si pénibles, il jeûnait sévèrement et exactement trois fois par semaine, mercredi, vendredi et samedi, le premier jour jusqu'au soir, et son unique repas était alors un potage maigre, avec deux œufs et un peu de fromage. Toujours il était chargé de chaînes, autour du corps et des bras, et si étroitement qu'à peine pouvait-il se courber, meurtri par des macérations sanglantes et fréquentes. Il couchait sur un peu de paille et fort mal couvert. Il ne mangeait souvent que du pain bis et mettait toujours les deux tiers ou les trois quarts d'eau dans son vin. A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre à qui il donnait à boire dans son verre et ordinairement ce pauvre, dont il buvait le reste, était ou écrouellé ou

atteint de quelque autre mal dangereux et capable de donner de l'horreur. Cependant, il n'en a jamais été incommodé. »

On voit que le grand missionnaire n'a jamais été tendre pour son corps. Il aurait pu, comme un autre saint, lui demander pardon, au moment de la mort, de l'avoir si mal traité. C'est que pour lui la chair était une ennemie redoutable. Il fallait la dompter pour la tenir dans un état de dépendance vis-à-vis de l'esprit.

Il humiliait aussi son âme et se plaisait à la mortifier. Ce n'est pas à cette âme si pure et si humble, qu'on eût pu faire le reproche d'être charnelle. Elle se tenait constamment anéantie devant Dieu et cherchait toutes les occasions de s'abaisser devant les hommes. Saint Louis-Marie de Montfort se regardait comme le plus grand pécheur du monde. Au confessionnal, il se disait plus coupable que ses pénitents. Il eût voulu qu'on le traitât comme la balayure du monde.

C'est pourquoi il n'aimait pas à recevoir des honneurs et des louanges. C'était pour lui un supplice. Il exultait de joie, au contraire, quand il était insulté, traité de fou, ou même frappé. Dans une mission, qui se donnait par ordre de l'évêque, contre la volonté du curé, celui-ci parut un jour au milieu du chœur, en étole et en surplis. Montfort était en chaire. A peine le sermon fut-il terminé, que le triste curé prit à son tour la parole : « Etant votre pasteur, dit-il, mes chers paroissiens, je me vois obligé de vous avertir que vous perdez votre temps en venant ici, on ne vous apprend que des bagatelles. Vous feriez bien mieux de rester chez vous, pour y travailler à gagner votre vie et celle de vos enfants. C'est à quoi je vous engage très fortement. »

Dès les premiers mots, le missionnaire s'était agenouillé dans la chaire; il avait reçu la sanglante injure les yeux baissés et les mains jointes. Lorsque le curé eut fini, il se leva, le salua profondément et descendit, puis abordant son compagnon de mission : « Venez, mon cher ami, lui dit-il, allons remercier Dieu de l'aimable croix qu'il lui a plu de nous envoyer. Cette mission sera bien combattue, mais elle sera d'autant plus fructueuse. » Et ils allèrent devant le Saint-Sacrement psalmodier le *Te Deum*.

Il avait bien réalisé cette parole du divin Maître, qu'il a magistralement commentée dans la circulaire aux Amis de la Croix : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Mais pour marcher sur les traces de Jésus et porter vaillamment notre croix, il nous faut l'assistance de Marie, la parfaite Cyrénéenne. Le saint nous dit que sa dévotion est la confiture des croix et adoucit les peines les plus amères. Appelons-la donc à notre aide et supplions-la de ne jamais nous laisser seuls sur la route du Calvaire.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. IV.

Imitation, livre IIIe , chap. XIII.

Vraie Dévotion, du n° 183 au n° 201.

SEIZIEME JOUR

IV. - Notre impuissance au point de vue surnaturel

S'il y a une chose qui doit nous tenir dans l'humilité, c'est notre impuissance à faire quelque bien dans l'ordre surnaturel. Sans doute nous pouvons nous agiter, faire des œuvres extérieures, étonner le monde par notre bienfaisance et notre zèle, et nous tromper nous-mêmes par des apparences de vertu. Mais tout ce bruit, tous ces actes éclatants, tout cet étalage de religion, demeurent sans mérite, si la grâce de Dieu n'est là comme élément indispensable. Disons-nous bien que sans Jésus, sans sa grâce, nous ne pouvons rien, absolument rien, dans l'ordre du salut.

Qu'y a-t-il de plus facile que de prononcer le nom béni de Jésus ? Et pourtant, pour le dire d'une façon surnaturelle et méritoire, il nous faut la grâce. Serions-nous les plus grands saints de la terre, ou les plus misérables pécheurs, cette grâce nous est nécessaire partout et toujours. Prenez un saint Augustin ou une sainte Thérèse, arrivés, après des années de pénitence, d'oraison et de bonnes œuvres, aux cimes de la perfection. Eh bien ! pour ces géants de la sainteté, comme pour des pygmées qui font leurs premiers pas vers Dieu, s'ils veulent dire le nom de Jésus avec un profit surnaturel, la grâce est absolument requise. La loi existe pour tous, sans exception. C'est pour tous que saint Paul dit : « Nous ne sommes pas capables de penser quelque chose de bon, de nous-mêmes comme par notre propre pouvoir ; si nous y arrivons, c'est que Dieu nous prête son concours. *Sufficiëntia nostra ex Deo est.* » C'est Dieu qui nous aide à vouloir une œuvre et à la perfectionner.

Voyez ce navire qui se prépare à faire un voyage. On a détaché l'ancre, toutes les voiles sont déployées. Le pilote est au gouvernail, et chaque homme se tient à son poste. Rien ne manque de ce qui peut contribuer à lui assurer une bonne traversée. Pourtant ce bateau ne marchera pas, si le vent ne le pousse. Tant que le vent ne soufflera pas, tous les efforts des marins demeureront stériles.

Voilà l'image de notre âme. Elle a reçu du Ciel des dons magnifiques. Douée d'intelligence et de volonté, elle connaît le beau et désire le bien. Devant elle s'ouvre une immense carrière de bonnes œuvres à accomplir. Maîtresse de son

corps, elle s'en servira pour agir à l'extérieur et produire de grandes et belles choses. Cependant, elle ne fera rien de surnaturel, rien qui plaise à Dieu et mérite récompense, si la grâce ne la détermine à agir, ne la pousse et ne l'aide. Elle paraîtra, aux yeux des hommes, avancer beaucoup, déployer une féconde activité ; en réalité elle n'avance pas et demeure stérile. Quand saint Paul, pour répondre aux attaques des docteurs judaïsants, montrait aux Corinthiens les glorieux travaux de son apostolat, il avait soin d'ajouter : « Ce n'est pas moi seul qui ai fait tout cela, mais la grâce de Dieu avec moi. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis et cette grâce n'a pas été stérile en moi. »

Non seulement il nous faut la grâce pour commencer, mais nous avons besoin qu'elle nous accompagne et nous soutienne durant tout le cours de l'action. Ce navire, qui s'élance à pleines voiles sur les vagues de l'Océan, poursuit sa route avec rapidité, tant que le vent le favorise. Qu'il vienne à cesser, le bâtiment s'arrête. Ainsi en est-il de notre âme. Elle a entrepris une action excellente sous l'influence de la grâce, par un motif surnaturel ; mais voilà qu'en la continuant, elle se soustrait à cet empire salutaire en pervertissant son intention. Laissant de côté Dieu, elle travaille pour satisfaire uniquement sa vanité, pour récolter quelques applaudissements des hommes. La grâce disparaît, parce que nous ne travaillons plus pour Dieu et nous nous trouvons laissés à nos propres forces. Notre œuvre, qui au dehors semble toujours bonne, a perdu, avec la grâce, son cachet surnaturel.

Ici il est juste de faire une réflexion qui a son prix. Combien d'hommes, hélas ! se verront privés de récompense au dernier jour, parce qu'ils n'ont pas agi pour Dieu et sous l'empire de la grâce ! Combien arriveront les mains vides, devant leur Juge, à la grande stupéfaction des témoins de leur dévorante activité ! Une parole terrible renversera tout cet échafaudage de charité factice ! *Receperunt mercedem suam*. Ils ont reçu ici-bas la récompense de leurs travaux : ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire la gloire humaine ou le vrai contentement de leur orgueil.

Outre ces grâces ordinaires pour faire le bien, l'homme déchu a besoin de grâces spéciales pour persévérer dans l'amour de Dieu, pour éviter toute faute grave, pour résister à certaines tentations. Mais les mérites acquis, personne ne peut se flatter de ne pas tomber. Après une longue vie de mortifications et d'actes vertueux, on peut souiller les années de sa vieillesse par des crimes honteux. C'est par une grâce spéciale de Dieu que l'âme conserve jusqu'au dernier moment le trésor précieux de la vie surnaturelle. Le choix même du jour et de l'heure de la mort est une grâce toute particulière de la divine Bonté.

Cette nécessité des grâces spéciales abat notre orgueil, et nous jette aux pieds de Dieu. Rien qui nous montre mieux notre dépendance vis-à-vis de lui, rien qui nous force davantage à supplier humblement sa miséricorde, et à demander notre pardon. Que deviendrons-nous, si le Seigneur se retire et nous abandonne ? Qu'avons-nous fait pour nous procurer ces faveurs exquises, nous qui, tous les jours de notre vie, avons mérité, par nos désobéissances, les châtiments de la Justice divine ? Nous sommes bien petits en présence de la puissance et de la sainteté infinie. Que faire alors sinon nous humilier ?

L'humilité est notre seule ressource, mais avec elle nous pouvons tout réparer et tout obtenir. Dieu pardonne, avec une souveraine indulgence, au pécheur

repentant qui se frappe la poitrine et implore sa pitié. Il regarde avec bonté Madeleine à genoux, lavant dans ses larmes les péchés de sa jeunesse et la réhabilite aux yeux des anges et des hommes. Il oublie les fautes de la Samaritaine, qu'elle confesse humblement devant tous ses concitoyens. Ainsi se trouve vérifiée la parole du divin Maître : « celui qui s'abaisse sera élevé » — et celle de sa Mère : « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* » Les humbles sont les favoris de Dieu ; il ne sait rien leur refuser. « La prière de celui qui s'abaisse pénètre les cieux. » Elle va au trône du Très-Haut et obtient tout ce qu'elle demande. L'Esprit-Saint a dit : « Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles. » Voulez-vous toucher le Cœur de Jésus, soyez humbles. Voulez-vous obtenir des grâces spéciales, persévérer dans la charité, résister au démon, accomplir les œuvres les plus difficiles et les plus ardues, soyez humbles. Rien ne vous manquera.

Qu'il importe de nous mettre à notre place en face de Dieu ! de nous confiner dans notre néant ! Rappelons-nous que la dévotion à la Sainte Vierge a pour but de nous faire petits, afin de nous mettre à même de recevoir toutes les grâces que Dieu nous destine. Elle veut faire de nous des enfants de Marie, tout abandonnés à ses soins, dépendant d'elle en toute choses, soumis à toutes ses volontés. Notre consécration, si nous en comprenons bien la portée, suppose l'humilité et la réclame comme son fondement et son motif ; mais elle développe aussi en nous cette vertu, à mesure que nous nous livrons plus complètement à Marie dans la pratique. Par là même notre état d'appartenance, de dépendance, touche le Cœur de Jésus et l'incline à nous faire part de ses meilleures grâces.

De plus, que ne devons-nous pas attendre de notre bonne Mère, à qui nous avons tout donné ? Comme le dit saint Louis-Marie de Montfort, elle est libérale avec les libéraux. Elle donne largement à qui se livre à elle sans restriction. Si même il y a quelque profit à faire pour le Ciel, s'il y a quelque grand rôle à jouer dans l'Eglise pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, c'est toujours un de ses bons serviteurs qui sera choisi pour cela. De sorte que le secret de trouver les grâces ordinaires comme les grâces spéciales, c'est de recourir à Marie, de se consacrer à elle, de vivre dans sa dépendance et dans son amitié. Demeurons donc auprès d'elle et ne la quittons plus : elle réparera nos fautes, nous fera retrouver les grâces perdues et nous fera arriver au ciel. Aucun client de Marie ne peut périr, disait saint Alphonse. Supplions-la de nous retenir dans sa compagnie comme de pauvres enfants et de misérables esclaves, et d'augmenter en nos âmes l'humilité qui charme le Tout-Puissant.

Nécessité de la grâce, son efficacité

Saint Louis-Marie de Montfort, dans le *Secret de Marie*, comme dans tous ses écrits, nous enseigne la nécessité de la grâce pour faire le bien et éviter le mal. Si nous voulons trouver cette grâce, il nous en indique le réservoir et le canal, c'est-à-dire la très sainte Vierge Marie. Par son moyen, nous recevrons beaucoup, et nous ferons des fruits de salut. Car c'est elle seule qui a trouvé grâce devant Dieu, pour elle et pour chaque homme en particulier.

Le saint missionnaire ne se fiait pas sur lui et sur les ressources de ses talents, pour convertir les peuples; mais il mettait toute sa confiance en Jésus et Marie. Il implorait leurs secours par la prière, le jeûne et les autres mortifications. Après des journées bien remplies, il passait la nuit en oraison. Dieu était avec son serviteur, Marie lui procurait la grâce, parce qu'il ne cessait de prier.

C'est pour obtenir les faveurs célestes qu'il entreprit tant de pèlerinages. Plusieurs fois, la Vierge des Sept Douleurs, vénérée à Saumur sous le nom de *Notre-Dame des Ardilliers*, le vit à ses pieds, sollicitant ses miséricordes. Quand la chose qu'il demandait était de grande importance, il recherchait le concours de ses amis pour faire violence au Ciel. C'est ainsi qu'il envoya les pénitents de Saint-Pompain en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, sous la conduite du Père Mulot et du Père Vatel, afin d'obtenir des missionnaires de la Compagnie de Marie.

Son âme souhaitait ardemment posséder la divine Sagesse, pour goûter les choses de Dieu, et aussi pour les faire aimer des peuples auxquels il s'adressait. Cette perle précieuse avait à ses yeux une telle valeur, qu'il eût consenti volontiers à tout souffrir et tout sacrifier pour elle. Il demandait à sa fille Marie-Louise de Jésus de s'unir avec de pieuses personnes, de l'Ascension à la Pentecôte, pour solliciter cette grâce en sa faveur.

Aussi toute sa vie s'écoula dans une prière continuelle, et par là il appela sur lui et sur son ministère une pluie abondante de bénédictions. Partout où il passa, il fut un aimant qui attira la grâce, parce qu'il fut un homme de prière.

On s'étonne parfois de rencontrer dans l'existence de Montfort des choses extraordinaires et prodigieuses. Il exerce sur les volontés un empire irrésistible. Il le doit à sa prière fervente. Le Ciel ne refusait rien à ce prêtre si pauvre, si méprisé, qui ne cessait de crier vers lui.

Voici un trait entre tant d'autres. Revenant de Rouen, il traversa la Seine sur une barque appelée *La Bouille*. C'était une véritable arche de Noé, dit M. Blain, qui la connaissait parfaitement. Là se trouvaient ordinairement les marchands qui fréquentaient les foires d'alentour. Les jours de marché, on n'y comptait pas moins de deux cents personnes, causant de leurs affaires, plaisantant grossièrement, chantant parfois des chansons lascives.

A peine engagé dans cette compagnie, le pieux voyageur commença par placer son crucifix au bout de son bâton, puis, se prosternant, il s'écria : « Que tous ceux qui aiment Jésus-Christ se joignent à moi pour l'adorer ! » Des haussements d'épaules et des ricanements l'accueillirent. Alors se tournant vers le Frère Nicolas : « A genoux, dit-il, et récitons le Rosaire ! » Sous une avalanche de quolibets, parmi les conversations saugrenues ou stupides, les deux hommes, tête nue, le visage recueilli et calme, égrenaient les *Ave Maria*.

Le premier chapelet terminé, le missionnaire se leva et d'une voix douce invita l'assistance à s'unir à lui pour prier Marie. Personne ne bougea, mais les nuées s'apaisèrent pendant que la prière recommençait. A mesure que se succédaient les invocations, le visage du prêtre se transfigurait. Lorsque les cinq nouvelles dizaines furent récitées, il conjura l'assistance de dire avec lui le troisième chapelet. Il y avait dans son regard une telle supplication, et dans sa voix tant d'onction et d'autorité, que tout le monde se mit à genoux et consentit à réciter les

prières en l'honneur de Marie. Pour un temps, le bateau *La Bouille* était devenu un sanctuaire.

Pour opérer de telles merveilles sur les foules le prestige de l'éloquence ne suffit pas ; il faut un secours d'En-Haut. Mais avec la grâce, on peut tout. Le saint le savait, et voilà pourquoi il avait toujours les mains et le cœur élevés vers Dieu, pour obtenir cette grâce qui triomphe de tous les obstacles, résiste à tous les efforts de l'enfer, et maîtrise les volontés les plus rebelles.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. XV.

Imitation, livre IIIe, chap. XIV.

Secret de Marie, 12 à 20.

DIX-SEPTIEME JOUR

V. – Pourquoi nous vider de nous-mêmes

Se vider de soi-même, qu'entend-on par là ? S'agit-il d'une opération mystérieuse, qui va tuer et faire disparaître la nature, et la remplacer par une nouvelle création ? Non assurément : La nature, œuvre de Dieu, est faite pour demeurer. La grâce s'appuie sur elle et s'y épanouit ; elle la perfectionne sans la détruire. Quand saint Louis-Marie de Montfort, reprenant les expressions du divin Maître et de son apôtre saint Paul, nous enseigne que nous devons haïr et tuer le vieil homme, il entend seulement que nous avons à rejeter ce qui est imparfait. Respectant l'ouvrage du Créateur, nous arracherons la mauvaise semence que l'homme ennemi y a répandue.

Cette dernière exécution est nécessaire. Comme nous l'avons médité précédemment, nous portons en nous des éléments de corruption, suite du péché originel. Si nous n'y prenons garde, si nous ne réagissons vigoureusement, ces germes grandiront, se développeront, et bientôt étoufferont la semence de la grâce divine. L'homme animal, dont parle saint Paul, c'est-à-dire l'homme qui oublie son âme et ne vit que pour les choses extérieures, en arrive bientôt à devenir l'esclave des plus viles passions.

C'est donc à tout chrétien que s'adresse la maxime évangélique : *Abneget semetipsum*. Qui veut suivre Jésus doit se renoncer soi-même, et cela continuellement. Mais combien plus doit aimer et pratiquer cette abnégation le disciple de Marie, qui, sous ses auspices, veut marcher plus près de Jésus et entreprendre une vie plus parfaite ! Il s'agit de faire place libre à la divine Mère, de lui permettre de régner pleinement dans nos cœurs. Elle a de grandes opérations à y faire, elle, l'ouvrière des merveilles divines. Quand une âme se livre à elle, « Marie éclaire son esprit par sa pure foi, elle approfondit son cœur par son humilité, elle l'élargit et l'embrace de son amour, elle lui communique ses vertus... » Mais comment pourrait-elle faire toutes ces grandes et belles choses dans une âme entièrement éprise de soi, égoïste, orgueilleuse, attachée à son sentiment, soucieuse uniquement des jouissances de la vie terrestre ? Le travail mystérieux de Marie se stérilise et échoue en face de passions en activité que ne modère aucun frein, dont la pénitence ne détruit pas les mauvais fruits et dont la bonne volonté ne cherche pas à prévenir les écarts. L'âme inattentive, occupée ailleurs,

n'entend pas la voix si douce de la divine Mère ; le cœur aime trop les liens éphémères des créatures pour s'abandonner à son aimable influence.

D'où la nécessité, avant la consécration, de faire en notre mauvais fonds un nettoyage complet, ou du moins de commencer, avec l'intention de le poursuivre, ce travail purificateur. L'exercice de la Parfaite Dévotion le continuera et le perfectionnera, car le Saint Esclavage bien compris est une lutte perpétuelle contre soi-même, c'est le sacrifice de ses idées, de ses intentions, c'est la poursuite du moi dans ses derniers retranchements. Mais on ne devient pas du premier coup habile dans cette divine science. Avant d'y passer maître, il faut faire ses débuts, et ensuite continuer sa tâche sans se décourager. Il faut surtout avoir la volonté d'aller jusqu'au bout. C'est pourquoi saint Louis-Marie de Montfort, appelant les âmes à cette voie d'abnégation sous la dépendance de Marie, les invite auparavant à en faire un noviciat, dans les jours de préparation qui la précèdent. Elles sauront à quoi elles s'obligent et quelle route s'ouvre devant elles. Disant adieu aux vanités et aux futilités de la terre, elles s'engageront résolument à la suite de Jésus et de sa Mère, non pour trouver des consolations sensibles, mais, comme le dit saint Louis-Marie de Montfort « *pour porter leur croix tous les jours de leur vie* ».

Ce n'est pas pour se débarrasser de devoirs trop lourds, qu'ils prennent les chaînes du Saint Esclavage. Aux pieds de la Vierge forte. on dit ces paroles : « Afin que je sois plus fidèle que je n'ai été jusqu'ici, je vous prends aujourd'hui pour ma Mère et ma Maîtresse. » Il est à remarquer que, dans le cours de ses écrits, saint Louis-Marie de Montfort revient sans cesse sur ce dépouillement complet, comme une condition indispensable de l'état d'esclavage. L'épisode gracieux de Jacob et de Rébecca lui fournit l'occasion d'ingénieux développements de cette idée favorite. Les prédestinés, figurés par Jacob, apportent à Marie, non plus deux chevreaux, mais « leur corps et leur âme, afin qu'elle les tue, les fasse mourir à eux-mêmes, en les écorchant et en les dépouillant de leur propre peau et de leur amour-propre !... ». La Sainte Vierge nous aidera merveilleusement dans ce travail d'extermination, si bien que saint Louis-Marie semble le lui attribuer à elle seule. Mais nous devons nous livrer, nous laisser faire et donner notre coopération.

Ici la générosité joue un grand rôle et avance admirablement les choses. On est étonné de voir parfois des âmes qui s'élèvent, pour ainsi dire, d'un bond à une haute perfection. Elles accomplissent en peu de temps des progrès qui demandent à d'autres de longues années. Comment expliquer cette différence ? C'est que les premières aiment beaucoup et, sous l'empire de leur amour, font des efforts et des sacrifices admirables. Elles maîtrisent les concupiscences, domptent leurs passions, se débarrassent d'habitudes invétérées. Elles recherchent toutes les occasions de se contrarier, de s'humilier, de se vaincre. On peut citer comme exemple le commandant Marceau, qui, d'une vie de désordres, passe presque sans transition à une vie parfaite. Sans doute, ce grand pécheur fut un privilégié de Marie, mais aussi comme il aimait sa Mère et Maîtresse ! Avec quel courage et quelle énergie il lutta, pour lui plaire, contre ses mauvais penchants ! Imitons ce modèle. Déployons une grande fermeté dans la guerre contre nous-mêmes, soyons généreux et forts. Abandonnons-nous à la Sainte Vierge, sans faire aucune résistance. Laissons-la retrancher de notre être ce qui blesse le regard de Dieu et opérer en nous une transformation complète.

O Marie, je me donne à vous sans partage, ayez pitié de votre enfant, venez

m'aider dans mon pénible labeur de purification ; instruisez-moi sur ce que je dois faire et donnez-moi le courage et la force de l'accomplir. L'horreur de la difficulté m'arrête. Je suis épouvanté à la vue des efforts à réaliser, des combats à livrer, du temps à dépenser. Oh ! condescendez à ma faiblesse ! Avec vous tout est facile ; avec vous la victoire est assurée. Douce Rébecca, dépouillez mon corps et mon âme pour les rendre agréables au Père Céleste. Céleste Judith, coupez la tête de cet Olopherne qui domine en moi. Divine Esther, exterminatez tous les ennemis de mon âme. Quand l'arche d'alliance paraissait, les Hébreux remportaient la victoire, leurs adversaires prenaient la fuite. Levez-vous, ô véritable Arche d'alliance, et anéantissez tout ce qui s'oppose à mon salut.

En demandant à Marie de nous secourir, ne négligeons pas les moyens pratiques par lesquels nous pouvons arriver à notre but. Servons-nous principalement de l'examen particulier. Vouloir détruire tout d'un coup le bloc de nos défauts est chose impossible. Agissons comme un général prudent qui aperçoit des bataillons trop nombreux autour de sa petite armée. Il s'applique à diviser ses ennemis et à en combattre successivement les différents groupes. De même, portons toutes nos forces sur un défaut spécial, attendons qu'il soit mis absolument hors de combat pour passer à un autre. Mettons-les tous ainsi, à tour de rôle, dans l'impossibilité de nous nuire, et nous goûterons une paix profonde et durable. Paix armée cependant, qui exige de nous la vigilance et le courage, car l'ennemi ne meurt jamais complètement. Au dernier jour seulement nous serons assurés du triomphe définitif. Puisseons-nous, en combattant sous la bannière de Marie, savourer les joies exquis de cette dernière victoire dont le Ciel sera le prix !

Comment la Sainte Vierge nous aide à nous vider de nous-mêmes

Saint Louis-Marie de Montfort nous dit plusieurs fois dans le *Traité de la Vraie Dévotion* que la pratique du Saint Esclavage est le moyen le plus efficace pour « vider l'âme d'elle-même et de son amour-propre. Quand on lui a apporté et consacré son corps et son âme et tout ce qui en dépend, sans rien excepter, que fait cette bonne Mère ? Ce que fit autrefois Rébecca aux deux chevreux que lui apporta Jacob : 1° Elle les tue et les fait mourir à la vie du vieil Adam ; 2° elle les écorche et les dépouille de leur peau naturelle, de leurs inclinations naturelles, de leur amour-propre et de leur propre volonté et de toute attache à la créature ; 3° elle les purifie de leurs taches, ordures et péchés ; 4° elle les apprête au goût de Dieu et à sa plus grande gloire » (N° 205).

Le saint missionnaire n'est-il pas un exemple de ce travail mystérieux de Marie dans les âmes ? Il paraît, dès son enfance, si appliqué à Dieu, si séparé des choses de la terre, si ennemi de tout péché, que M. Blain, son compagnon d'études, le regardait comme soustrait aux influences du péché originel.

Cette pureté, Montfort la devait à sa bonne Mère qu'il ne cessait d'aimer et de prier, à qui il consacrait continuellement son âme et son corps. Marie, en échange de la dévotion qu'avait pour elle son serviteur, le conduisait avec un soin spécial, veillait jalousement sur lui, écartait les dangers de sa route et l'aidait à se corriger de ses défauts. Grâce au secours de la Vierge, il accomplissait, avec une générosité héroïque, les retranchements qui lui étaient demandés. Il avoua lui-même que certains succès tentaient son amour-propre. Il avait une nature forte qui se serait facilement laissée aller à la violence. Il eût été l'homme le plus terrible de son

siècle, disait-il lui-même, s'il avait écouté son tempérament. Mais un regard jeté sur sa bonne Mère suffisait pour écarter toute pensée vaine et pour maintenir le calme dans toute sa personne. A fréquenter continuellement la plus douce et la plus humble des femmes, il obtint de lui rassembler admirablement.

Montfort se servait du moyen qui lui avait si bien réussi à lui-même, lorsqu'il voulait tuer le vieil homme en ses disciples. Ainsi fit-il pour Marie-Louise de Jésus, la première fille de la Sagesse. Il l'avait habituée à se tourner toujours vers Marie, à vivre avec elle. La religieuse, à si bonne école, étonnait le monde par la pureté de sa vie. La nature était bien morte en elle, seule la grâce semblait y vivre. La seconde fille, Catherine Brunet, dut à cette influence maternelle de se corriger d'une certaine frivolité et de quelques goûts mondains, auxquels elle se sentait portée. L'amour de Marie la détacha de tout et fit de sœur Conception un modèle de vie surnaturelle.

Saint Louis-Marie de Montfort avait grâce d'état pour faire passer les âmes d'un état de péché à la vie parfaite ou pour combattre des désordres qui, sans être graves, pouvaient les conduire à des excès. Il réussit admirablement dans une entreprise où avaient échoué de graves personnages ecclésiastiques : il ramena la paix et le bon esprit dans la communauté des Ermites, fixée au Mont-Valérien. Il commença par pratiquer leur règle parfaitement; aux austérités des Frères, il ajouta les siennes. Ces exemples de sainteté gagnèrent le cœur de ces bons solitaires. Mais, quand ils l'entendirent leur parler de Marie, la Reine de la paix, leur cœur s'attendrit. En faisant régner pleinement la Sainte Vierge dans cet asile, Montfort y ramenait Jésus avec les maximes et les conseils de son Evangile.

La réforme des soldats à La Rochelle ne fut pas moins surprenante. La parole de l'homme de Dieu agissait tellement sur leurs âmes, que parfois ils se prosternaient la face contre terre, en demandant à haute voix pardon à Dieu. La procession qui clôtura la retraite fut pour toute la ville un sujet d'édification en même temps que de surprise. Car on était peu accoutumé à voir des soldats aussi dévots s'en aller en procession pieds nus, le crucifix d'une main et le chapelet de l'autre. Un officier marchait devant, portant l'étendard de la croix. Aux invocations des litanies de la Sainte Vierge, tous répondaient en demandant le saint amour de Dieu. O saint Louis-Marie, votre puissance n'a pas cessé ni diminué au Ciel. Au contraire, elle a grandi avec la gloire qui vous embellit. Servez-vous-en pour nous. Détachez-nous de toute créature, videz-nous de nous-mêmes. et attachez-nous pour jamais à Jésus par Marie.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. III.
Imitation, livre IIIe, chap. XXXII.
Vraie Dévotion, du n° 201 au n° 212.

DIX-HUITIEME JOUR

VI. – Conclusion de la première semaine

Les études que nous avons faites sur nous-mêmes nous ont amenés à nous mépriser et, comme dit Jésus dans l'Evangile, à nous haïr. Nous avons vu que nous avons à nous renoncer, pour être de vrais serviteurs de Jésus et de Marie. Il faut, selon l'expression de saint Louis-Marie de Montfort, nous vider de nous-mêmes : opération pénible, laborieuse, nécessaire et très méritoire.

Pour conclure, en jetant une dernière lumière sur ce sujet, notre devoir est de nous séparer de l'esprit de Satan, qui nous est venu par le moyen d'Eve, notre Mère coupable, pour nous remplir de l'Esprit de Dieu, par le moyen de Marie, notre Mère Immaculée. Ces deux femmes ont une influence immense sur l'humanité. Par Eve, le péché originel avec toutes ses suites : ignorance dans l'esprit, concupiscence dans la chair, faiblesse dans la volonté. La désobéissance du paradis terrestre nous a valu le travail, la maladie, la douleur, la tentation, la mort. Après une série d'opprobres et de malheurs, si nous ne voulons nous tourner vers Dieu, nous n'avons à attendre pour l'autre vie que le désespoir, la haine et la souffrance.

Qu'il est plus beau et plus doux le rôle de la nouvelle Eve, de la véritable Mère des vivants ! Marie vient réparer tous les maux qu'a causés le péché d'origine. Enveloppée du Soleil de justice, comme d'un vêtement, elle apporte aux hommes la lumière de la vérité. Elle rétablit l'ordre et l'équilibre dans nos facultés. Elle nous apprend à soumettre les sens à l'esprit, et nous aide à préférer les délices de la vie surnaturelle aux joies brutales de la chair. Devant cette Vierge pure, les passions s'apaisent, les vertus germent et fructifient, les démons vaincus désertent le champ de bataille. Jésus descend à la voix suppliante de sa Mère et fait son séjour dans les âmes. Que de biens nous devons à l'intervention de Marie !

Elle est pour nous la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, la cause de notre joie ! Lumière pour nos intelligences, force et courage pour la volonté, patience au milieu des épreuves, que nous a-t-il manqué ? Les corps eux-mêmes ne se dérobent pas à cette miséricorde toute-puissante. Dans les sanctuaires de l'Immaculée, à Lourdes par exemple, les malades sont guéris ou soulagés. Tous ceux qui l'honorent éprouvent les effets de sa bonté. *Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuum sanctum patrocinium.*

Laissons-nous donc attirer par les charmes souverains de Marie. Disons adieu à notre première Mère, débarrassons-nous de cet esprit mauvais, que, comme un virus funeste, elle a inoculé dans tout notre être. A la fin de cette première semaine, prenons une résolution généreuse, virile, efficace. Nous ne pouvons plus vivre de cette vie, qui jusqu'à ce moment a été la nôtre, de cette vie où l'amour-propre avait un rôle trop influent, où la foi inspirait rarement nos actes, où nous avions à déplorer une foule de chutes malheureuses. N'est-ce pas le caprice, l'impression du moment, la satisfaction de nos convoitises, qui nous ont déterminés à faire nos œuvres diverses, plutôt que le bon plaisir de Dieu ? Au service de qui avons-nous vécu jusqu'ici ? Est-ce bien Jésus qui a été notre Maître et que nous avons voulu honorer par une soumission complète à ses lois ? La conscience nous dicte la réponse et nous force à rougir. Avec David, nous confessons que nos péchés dépassent le nombre de nos cheveux. Abandonnons donc cette vie de lâcheté et de révolte. Entrons résolument dans une autre voie.

Cette nouvelle voie est celle de Marie. Si nous laissons notre première Mère, c'est pour nous livrer à la seconde. Nous voulons l'étudier, la contempler, pour l'aimer et nous attacher à elle. Marie nous apparaîtra comme l'idéal de la bonté, de la pureté, de la beauté, de la sainteté. En elle nous trouverons tout ce qu'on peut désirer dans une créature, dans une mère : tendresse, charité, patience, indulgence, affabilité. Surtout nous admirerons son existence si parfaite, ses vertus merveilleuses ; nous voudrions nous pénétrer de l'esprit qui l'animait et la faisait agir. Pour le lui demander, il semble que nous ne puissions employer une plus belle prière que la suivante, composée par le bienheureux de Montfort.

Les sentiments en sont si beaux, le feu de la charité l'enflamme si bien, qu'à la dire on se sent meilleur et plus fervent. Récitons-la donc pieusement aux pieds de notre Mère. Si elle daigne l'exaucer, comme nous devons l'espérer, notre vie se transformera et deviendra vraiment céleste.

« Je vous salue, Marie, Fille bien-aimée du Père Etemel ; je vous salue, Marie, Mère admirable du Fils ; je vous salue, Marie, Epouse très fidèle du Saint-Esprit ; je vous salue, Marie, ma chère Mère, mon aimable Maîtresse et ma puissante Souveraine ; je vous salue, ma joie, ma gloire, mon cœur et mon âme ! Vous êtes toute à moi par miséricorde, et je suis tout à vous par justice ; mais je ne le suis pas encore assez ; je me donne à vous tout entier de nouveau, en qualité d'esclave éternel, sans rien réserver pour moi ni pour d'autres. Si vous voyez encore en moi quelque chose qui ne vous appartienne pas, je vous supplie de le prendre en ce moment, et de vous rendre la Maîtresse absolue de mon pouvoir ; d'y détruire, d'y déraciner, d'y anéantir tout ce qui déplaît à Dieu, d'y planter, d'y élever et d'y opérer tout ce qu'il vous plaira. Que les lumières de votre foi dissipent les ténèbres de mon esprit ; que votre humilité profonde prenne la place de mon orgueil ; que

votre contemplation sublime arrête les distractions de mon imagination vagabonde ; que votre vue continuelle de Dieu remplisse ma mémoire de sa présence ; que l'incendie de la charité de votre Cœur embrase la tiédeur et la froideur du mien ; que vos vertus prennent la place de mes péchés ; que vos mérites soient mon ornement et mon supplément devant Dieu. Enfin, ma très chère et bien-aimée Mère, faites, s'il se peut, que je n'aie point d'autre esprit que le vôtre pour connaître Jésus-Christ et ses divines volontés ; que je n'aie point d'autre âme que la vôtre pour louer et glorifier le Seigneur ; que je n'aie point d'autre cœur que le vôtre pour aimer Dieu d'un amour pur et d'un amour ardent comme vous. Je ne vous demande ni visions, ni révélations, ni goûts, ni plaisirs, même spirituels. C'est à vous de voir clairement, sans ténèbres ; c'est à vous de goûter pleinement, sans amertume ; c'est à vous de triompher glorieusement à la droite de votre Fils dans le Ciel, sans aucune humiliation ; c'est à vous de commander absolument aux Anges, aux hommes et aux démons, sans résistance, et enfin de disposer selon votre volonté de tous les biens de Dieu, sans aucune réserve. Voilà, divine Marie, la très bonne part que le Seigneur vous a donnée et qui ne vous sera jamais ôtée, ce qui me donne une grande joie. Pour ma part ici-bas, je n'en veux point d'autre que celle que vous avez eue, savoir : de croire purement, sans rien goûter ni voir ; de souffrir joyeusement, sans consolation des créatures ; de mourir continuellement à moi-même, sans relâche ; et de travailler fortement pour vous, jusqu'à la mort, sans aucun intérêt, comme le plus vile de vos esclaves. La seule grâce que je vous demande, par pure miséricorde, c'est que, tous les jours et à tous les moments de ma vie, je dise trois fois Amen ; Ainsi soit-il, à tout ce que vous avez fait sur la terre, lorsque vous y viviez ; Ainsi soit-il, à tout ce que vous faites à présent dans le Ciel ; Ainsi soit-il, à tout ce que vous faites en mon âme, afin qu'il n'y ait que vous à glorifier pleinement Jésus en moi pendant le temps et l'éternité. Ainsi soit-il. »

Ève et Marie

Nous avons à choisir entre Eve et Marie, entre les maximes et les exemples que chacune d'elles nous présente. C'est là, on peut le dire, le travail de la vie entière. Tandis que le péché originel, transmis par notre mère selon la chair, nous pousse continuellement au mal, la vie surnaturelle, que Marie nous a communiquée, nous excite au bien. La récompense éternelle sera le prix des luttes contre l'esprit d'Eve et de la soumission à l'esprit de Marie.

Saint Louis-Marie de Montfort se plaisait à faire ressortir ce contraste saisissant. Quand il éleva le calvaire de Pontchâteau, il mit, face à face, le jardin de délices du Paradis terrestre, où nous avons été perdus, et le jardin de Gethsémani, où nous avons été sauvés. Dans l'un, Eve tend le fruit maudit à Adam et à toute sa postérité ; dans l'autre, Marie nous présente le fruit béni de ses entrailles qui donne la vie au monde. La première jouit, se livre à l'orgueil, au sensualisme, à la désobéissance ; la seconde, le cœur percé de sept glaives, s'humilie, souffre et se

soumet. Le Père de Montfort voulait que les pèlerins, en arrivant au Calvaire, eussent sous les yeux le spectacle de leurs deux mères. Laquelle des deux est la véritable Mère des vivants, ou celle qui enfante pour la misère et pour la mort, ou celle qui engendre pour la vie et le bonheur ?

Regardons du côté de Marie, notre charitable Mère; fixons sur elle toute l'attention de notre esprit et de notre cœur. Si nous avons, comme saint Louis-Marie de Montfort, le bonheur de la contempler dans des visions surnaturelles, nous mépriserions cordialement toutes les vanités de la terre. Au moins servons-nous de notre foi pour la voir et connaître ses charmes ; la lumière de la foi est vive et pénétrante.

Nous disions que Montfort eut la grande joie de voir ici-bas sa bonne Mère. Des traditions locales nous ont conservé le souvenir de quelques-unes de ces apparitions. Voici le récit de l'une d'elles arrivée à Roussay. Un jour, un paysan, nommé Foretz, arrive chez l'homme de Dieu, pour un rendez-vous fixé par lui. Il l'aperçoit dans le jardin, conversant avec une Dame éblouissante de clarté. Ravi de ce spectacle, qu'il contemple à travers la claire-voie, il n'ose franchir le seuil du jardin, reste quelques instants immobile, puis regagne son logis.

Le lendemain, nouvelle visite au missionnaire. Cette fois, le jardin est désert. On apprend au métayer que le Père de Montfort est dans la chambre du rez-de-chaussée qui donne sur la cour. Se doutant que peut-être la belle Dame est encore présente, et n'osant affronter ouvertement sa vue, le paysan regarde par le trou de la serrure. La blanche apparition est là, en effet, conversant avec le saint prêtre. Obligé de nouveau de retourner sur ses pas, le visiteur fait le lendemain une nouvelle tentative. Le Père de Montfort est seul. Il interroge son pénitent sur la cause de son retard, et apprenant qu'il a contemplé comme lui la radieuse apparition, lui demande le silence, et lui permet seulement de faire, en action de grâce, la sainte communion.

Quelle félicité éprouvait le serviteur de Marie dans ces visions ! Comme son cœur s'embrasait d'amour ! Nous lui portons envie. Mais patience ! Un jour viendra, où Marie se montrera à nous dans toute sa beauté. Nous la verrons, telle qu'elle est au ciel, éclatante de lumière, miroir parfait de la splendeur divine. Cette vue sera pour nous la cause d'une joie immense, et elle durera toujours. Plus de crainte de nous séparer de Marie, ni même de voir s'éclipser à nos yeux sa douce clarté. Éternellement nous la contemplerons et l'aimerons.

Ce bonheur attendu mérite bien que nous nous privions des joies malsaines de la terre. Laissons donc le chemin de perdition, où Eve a mis sa postérité. Suivons Marie, attachons-nous à elle; haïssons ce qu'elle hait, et aimons ce qu'elle aime.

Autres lectures

Evangile saint Luc, chap. XV.

Imitation, livre IIIe, chap. XI.

Vraie Dévotion, du n° 39 au n° 46.

DEUXIÈME SEMAINE

Connaissance de la Sainte Vierge

SAINTE Louis-Marie de Montfort nous dit : « Ceux qui voudront entrer dans cette dévotion particulière s'appliqueront, durant cette seconde semaine, dans leurs oraisons et leurs œuvres de chaque journée, à connaître la très sainte Vierge. Ils demanderont cette connaissance au Saint-Esprit. Ils pourront dire et méditer ce que nous en avons dit... » La lecture du *Traité de la Vraie Dévotion* s'impose donc à l'âme qui veut bien connaître la Mère de Dieu et désire se consacrer entièrement à son service. Il a été écrit dans ce but. C'est pour préparer les dévots de Marie à cette donation universelle que saint Louis-Marie de Montfort a été inspiré de le composer, comme il le dit lui-même. Prenons-le donc avec respect et gratitude, comme un présent d'un grand prix, que nous fait l'Esprit-Saint ; méditons-le attentivement, en priant Marie de nous aider à le comprendre.

En plus de ces belles pages du saint missionnaire, on ne sera pas mécontent d'avoir quelques méditations supplémentaires. Nous y envisagerons Marie comme notre Reine, car c'est à ce titre que correspond notre qualité d'esclaves.

Nous avons indiqué pour chaque jour un chapitre d'un opuscule délicieux de saint Alphonse de Liguori, *les Gloires de Marie*, commentaire du *Salve Regina*. C'est un livre éminemment propre à nous faire connaître le cœur miséricordieux de Marie, et à faire grandir notre confiance et notre amour pour une si bonne Mère, car outre ce qui est propre au saint auteur, on y trouve d'innombrables extraits des Pères et des Docteurs. On y a donc la pensée de l'Eglise sur la très

sainte Vierge.

Saint Louis-Marie de Montfort ajoute : « Ils réciteront comme la première semaine les litanies du Saint-Esprit et *l'Ave maris Stella*, et de plus un rosaire tous les jours ou du moins un chapelet à cette intention. » Soyons bien fidèles à ses recommandations. Lisons, méditons, prions, *Respice stellam, voca Mariam*. (S. Bern.) Regardons l'étoile, invoquons Marie.

DIX-NEUVIEME JOUR

I. – Marie, Reine de beauté

En ce premier jour, Marie nous apparaît comme Reine de beauté. Personne au monde ne mérite mieux qu'elle ce titre si envié. Beaucoup de femmes illustres ont traversé la scène du temps, en éblouissant leurs admirateurs par leurs charmes extérieurs ou par les brillantes qualités de leur âme. L'Écriture fait un magnifique éloge de plusieurs saintes femmes de l'Ancien Testament ; en particulier elle vante leur ravissante beauté. Mais la Vierge bénie les a toutes surpassées. *Tu supergressa es universas*. A aucune d'elles Dieu n'a dit cette parole que Marie seule avait le droit d'entendre : « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée ! Vous êtes toute belle et il n'y a point de tache en vous. Comme un lys au-dessus des épines, ainsi vous êtes au-dessus de toutes les filles d'Adam ; vous êtes la plus belle des femmes. » (Cantiq.)

Dans le cours des siècles, les Pères de l'Église, les saints, les docteurs, les simples fidèles, sont unanimes à acclamer la beauté de Marie.

Ils la saluent comme le chef-d'œuvre de la Sainte Trinité. Dieu n'a rien fait et ne fera jamais rien de plus merveilleux. C'est son temple par excellence, l'idéal des temples consacrés à sa Majesté. S'il pourvut avec tant de soins à la construction de celui de Salomon, et voulut y voir figurer toutes les richesses de la nature et toutes les ressources de l'art, combien plus veilla-t-il à la création de son sanctuaire préféré, de Marie sa Mère ! Rien ne fut épargné de ce qui devait la rendre admirable aux yeux des anges et des hommes. C'est à elle que pensait surtout l'Esprit-Saint, quand il épuisait tout ce qu'il y a de plus gracieux dans le langage humain pour décrire son ineffable beauté.

Tota pulchra. Marie est toute belle, parce qu'elle ressemble à son divin Fils. Les premiers chrétiens, pour le consoler du départ de Jésus, s'en allaient visiter sa Mère, en la contemplant, ils croyaient voir encore le Sauveur disparu : même forme de visage, même douceur dans le regard, même expression dans les traits, même amabilité dans toute la personne. C'était bien Jésus qui les regardait, qui leur parlait, qui les exhortait à la vertu, qui les captivait par ses charmes. Jésus, le

plus beau des enfants des hommes, se survivait dans celle que le Saint-Esprit appelle la plus belle des femmes. On croirait entendre les acclamations des fidèles de la primitive Eglise dans les louanges que la sainte liturgie met sur nos lèvres : « *Gaude, Virgo gloriosa, super omnes speciosa. Vale, o valde decora.* Réjouissez-vous, Vierge glorieuse, belle au-dessus de tous les êtres. Salut, ô Vierge toute belle.

»

Quel bonheur de contempler cette créature privilégiée, de pouvoir converser avec elle. Rien d'imparfait dans sa personne, rien de dur, de heurté, de trop austère, rien qui semblât purement humain et terrestre. Son âme paraissait, pour ainsi dire, dans son regard, dans l'expression de son visage. Or qui nous dira la beauté de cette âme, enrichie de tous les dons naturels et surnaturels, pleine de grâce, et possédée de Dieu ! Elle ne vivait pas de sa propre vie, mais de la vie divine. Tous les Anges du Ciel réunis ensemble ne semblent qu'obscurité auprès de cette lumière, de cette splendeur éblouissante ! Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais au monde, hormis l'âme de Jésus, quelque chose de plus beau, de plus gracieux, de plus divin que l'âme de Marie.

Aussi la vue de cette Vierge sans tache avait-elle un charme sanctifiant. Loin de détourner de Dieu et de la vertu, elle y portait d'une manière suave et forte. « Si grande était sa grâce, dit saint Ambroise, que non seulement elle lui conservait la fleur de sa virginité, mais qu'elle inspirait encore à qui l'approchait l'amour de la chasteté. Elle visita Jean-Baptiste, il n'est pas étonnant qu'il soit resté pur de corps, lui que la Mère du Sauveur avait embaumé, durant trois mois, de l'huile de sa présence, du parfum de son intégrité. » L'angélique beauté de Marie faisait taire les mauvais instincts et n'inspirait que de chastes pensées. A contempler cette arche sainte, les pécheurs se sentaient meilleurs et éprouvaient le besoin de changer de vie. De sa chair virginale s'échappait un parfum qui embaumait les âmes et les pénétrait de surnaturel. « Dans ses yeux, dit un pieux évêque du moyen âge, on croyait voir un rayonnement de la divinité cachée en elle, et ses lèvres semblaient exhaler une vapeur divine. »

Puissions-nous un jour être admis à contempler cette beauté dans le Ciel ! Si déjà elle enchantait les âmes ici-bas, quelle félicité de la voir avec ce surcroît de gloire dont son Fils l'a revêtue ! Après la vision de la Trinité et de la sainte humanité de Jésus, rien ne nous enchantera autant que la vue de la divine Vierge.

Pour obtenir cette faveur, soumettons-nous sans partage au doux empire de Marie. Laissons-nous captiver par ses charmes vainqueurs, et enchaîner à son char triomphant ! Attirez-nous, Vierge immaculée, nous courrons après vous, à l'odeur de vos parfums. Vous êtes plus gracieuse que l'aurore, plus brillante que le soleil, plus belle que la lune, plus forte qu'une armée rangée en bataille. Beaucoup d'insensés sont fascinés par des beautés éphémères et trompeuses. Ils élèvent des autels à des idoles de chair, leur prodiguent de l'encens et fléchissent le genou devant elles. Nous méprisons cette beauté sensuelle qui détourne Dieu et fait tomber dans la boue. Nous saluons votre beauté, à vous, qui nous spiritualise, qui nous sanctifie, qui nous élève vers Dieu. Nous la proclamons comme la beauté idéale, la beauté parfaite, celle qui reflète le mieux, comme dans un miroir sans tache, la beauté divine. Et parce qu'il n'y a au monde personne au-dessus de vous, sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous vous choisissons comme notre

souveraine, ô Reine de beauté. Nous voulons nous livrer entièrement à vous et vivre comme vos esclaves d'amour. »

Permettez-nous, ô Vierge si pure, d'emprunter pour vous bénir ces louanges que vous adresse le Saint-Esprit dans le Cantique des cantiques. Bien qu'étrangées sur nos lèvres, elles expriment si bien notre admiration ! « Levez-vous, mon amie, ma belle, et venez ! Car voici que l'hiver est fini, la pluie a cessé et a disparu. Les fleurs apparaissent sur la terre, le temps des chants est arrivé ; la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes ; le figuier développe ses fruits naissants ; la vigne en fleur exhale son parfum. Levez-vous, mon amie, ma belle, et venez ! Ma colombe, qui vous tenez dans les fentes du rocher, qui vous cachez dans les parois escarpées, montrez-moi votre visage, faites-moi entendre votre voix ; car votre voix est douce et votre visage charmant... Vous avez ravi mon cœur, par un seul de vos regards, par une des boucles de cheveux qui pendent sur votre cou. Que votre amour a de charmes ! Que votre amour est délectable ! Il est plus doux que le vin ; l'odeur de vos parfums vaut mieux que tous les aromates ; vos lèvres distillent le miel ; le lait et le miel se cachent sous votre langue... Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras, car l'amour est fort comme la mort... »

Dévotion de saint Louis-Marie de Montfort à la Sainte Vierge dans son enfance

La dévotion de saint Louis-Marie de Montfort à la Sainte Vierge se fit remarquer dès son enfance. Au lieu de s'amuser aux jeux propres à son âge, il se plaisait à prier devant les images de Marie. Ses parents émerveillés le voyaient passer de longs moments dans ces pieux colloques avec la Reine du Ciel. « Tout ce qui peut contribuer à la gloire de Marie, dit le Père de Clorivière, était l'objet particulier de ses soins. C'était toujours un nouveau plaisir pour lui d'entendre parler de ses grandeurs et de ses mystères. Il visitait ses chapelles, ornait ses images et ne passait pas de jours sans réciter son chapelet. »

Son attitude, dans cette pieuse occupation, était celle d'un recueillement parfait. On sentait qu'entre la Mère et l'enfant régnait une étroite intimité ; qu'il se passait là des mystères d'amour. « Le jeune Grignion, nous dit M. Blain, était-il devant une image de Marie ? Il paraissait ne plus connaître personne, et dans une espèce d'aliénation de ses sens, d'un air dévot, dans une sorte d'extase, immobile et sans action, il se tenait des heures entières au pied des autels. »

Le caractère de ces colloques était un complet abandon entre les mains de sa divine Mère. Sa prière débordait de confiance. « Tout le monde sait, continue M. Blain, qu'il n'appelait Marie que sa Mère, sa bonne Mère, sa chère Mère. Mais tout le monde ne sait pas que, dès sa plus tendre jeunesse, il allait à elle avec une simplicité enfantine, lui demander tous ses besoins corporels aussi bien que spirituels et qu'il se tenait si assuré par la grande confiance qu'il avait en sa bonté, que jamais ni doutes, ni inquiétudes, ni perplexités ne l'embarrassaient sur rien. Tout, à son avis, était fait, quand il avait prié sa bonne Mère, et il n'hésitait plus. »

Sa dévotion ne se cachait pas dans l'intime de son cœur, il aimait à la

communiquer aux autres. Parler de Marie, la faire aimer, était son bonheur. « Dès son enfance, poursuit son ami, il était en petit, si je puis parler ainsi, ce qu'il a été en grand dans un âge plus avancé : le panégyriste zélé de la Sainte Vierge, l'orateur perpétuel de ses privilèges et de ses grandeurs, le prédicateur infatigable de sa dévotion. »

Il cherchait à gagner à ses pratiques de piété sa jeune sœur Louise, avec qui il avait lié une étroite amitié. Il mettait tout en œuvre pour l'arracher aux amusements ordinaires des enfants. Il savait si bien lui parler de Jésus et de sa Sainte Mère, que Louise le suivait avec empressement. Les deux anges, qu'entouraient bientôt les petits compagnons du voisinage, récitaient le chapelet, avec une ferveur ravissante. Pour obtenir que sa sœur continuât tous les jours cette dévotion, Louis lui donnait tout ce qu'il avait de plus beau et de meilleur.

La Sainte Vierge avait adopté ce jeune enfant dès le premier instant de sa vie et l'avait prévenu de ses bénédictions. Elle voulait en faire un grand saint dans l'Eglise, comme un patriarche qui formerait une immense famille à sa dévotion. Voilà pourquoi elle l'avait comblé de ses grâces. Louis-Marie y répondit sans aucun retard. Sous l'influence de sa divine Mère, il grandit en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Songez que nous aussi nous avons été appelés par Marie à la suivre et à l'aimer. Ce n'est pas nous qui l'avons choisie les premiers, c'est elle qui nous a choisis afin que, avec son concours, nous produisions des fruits qui demeurent. Soyons donc fidèles à notre grâce. Sachons y correspondre comme saint Louis-Marie de Montfort, et nous ferons de grands et rapides progrès dans toutes les vertus.

Prions aussi beaucoup pour obtenir d'aimer de plus en plus notre Mère du Ciel, et de vivre dans son intimité.

Autres lectures

Évangile saint Luc, chap. Ier, v. 26 à 39.

Gloires de Marie, de saint Alphonse de Liguori, chap. Ier.

Vraie Dévotion, du n° 1 au n° 13.

VINGTIEME JOUR

II. – Marie, Reine de puissance

Tout s'incline, de gré ou de force, devant la puissance. Elle a partout ses courtisans, et souvent se fait des esclaves. C'est Marie qui, sous ce rapport, doit avoir la palme, car, après Dieu, personne n'est grand et puissant comme elle. Auprès de cette Auguste Souveraine, les potentats de ce monde ne sont que des pygmées. Leur empire, si vaste qu'on le suppose, apparaît borné et étroit, quand on le compare au sien. Qu'un conquérant se mette en tête d'envahir la terre tout entière, qu'il subjugué tous les continents, qu'il asservisse toutes les races, qu'est-ce que ce royaume en face du domaine de Marie ! Elle peut, sans orgueil, s'approprier la parole de Jésus : « Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre. » Son nom révèle une si haute Majesté et contient une si grande vertu que, comme celui de Jésus, il fait fléchir tout genou au Ciel, sur la terre et dans les enfers.

Voulez-vous connaître l'étendue de cet empire ? Commencez par monter dans les Cieux. Contemplez ces multitudes innombrables d'esprits bienheureux, ces Anges, ces Archanges, ces Dominations, ces Trônes, ces Principautés, ces Puissances, ces Vertus, ces Chérubins, et ces Séraphins, voyez mêlés à leurs rangs ces saints de tous les pays, de toutes les conditions, de tous les siècles. Tous s'honorent de lui appartenir et de vivre dans sa dépendance. « Ils ne cessent, dit notre saint, de lui dire : « *Sancta, Sancta, Sancta Maria, Dei Genitrix et Virgo* », et lui offrent des millions et des millions de fois la salutation des Anges, et se prosternant devant elle, ils lui demandent pour grâce de les honorer de quelques-uns de ses commandements. « Saint Michel, dit saint Augustin, quoique le prince de toute la cour céleste, est le plus zélé à lui rendre et à lui faire rendre toutes sortes d'honneurs, toujours en attente pour rendre service à quelqu'un de ses serviteurs. » A mesure que Marie passe à travers les rangs de ces fidèles sujets, toutes les hiérarchies s'inclinent, et de leurs cœurs jaillit un cri d'amour qui est aussi un cri de soumission : « Salut, Reine des anges, Reine des patriarches, Reine des prophètes, Reine des martyrs, Reine des confesseurs, Reine des vierges, Reine de tous les saints. »

Descendons de ces hauteurs. La terre, que nous habitons, est encore l'apanage de Marie. Dieu la lui a donnée en héritage, avec le pouvoir de la gouverner à son gré. On la voit souvent se manifester dans son domaine. Il n'est pas de siècle qui ne signale quelque apparition de la Sainte Vierge dans notre vallée de larmes. Elle se montre dans les diverses contrées du monde pour affirmer ses droits de

souveraine. Tout lui obéit dans ce vaste univers : les événements et les choses. Aucune loi de la nature ne lui résiste. A sa voix les tempêtes s'apaisent, la mer se calme, les fléaux sont conjurés, la maladie fait place à la santé, les morts reprennent vie. Si les ennemis de Dieu menacent d'envahir les pays chrétiens, Marie, boulevard inexpugnable de la sainte Eglise, les arrête, les convertit ou les anéantit. Qu'une hérésie essaie, ouvertement ou d'une manière hypocrite, d'altérer la vérité, Marie se dresse, forte comme une armée rangée en bataille, et l'extermine. *Gaude Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti, in universo mundo.* Cette reine si grande et si majestueuse a des palais sur toute la surface de la terre : ce sont ces églises que la piété de ses sujets lui a élevées. Elle en compte des multitudes, et son seul royaume de France lui en a consacré plus de cinq mille. Elle possède des trônes sans nombre : les autels où se révèlent la bonté de son cœur et la force de son bras. Il n'est pas de paroisse qui n'ait le sien et qui ne doive chanter les miséricordes de Marie.

Elle est bien la Reine de la terre, cette Vierge devant laquelle toutes les générations sont passées en fléchissant le genou. Les orateurs l'ont célébrée dans leurs discours, les poètes l'ont exaltée dans leurs vers, les artistes lui ont consacré les œuvres les plus magnifiques de leur génie. Toute la nature prête ses richesses pour construire des monuments à sa gloire.

Le Purgatoire aussi demeure sous son sceptre. Elle y envoie souvent ses anges pour consoler les âmes souffrantes, pour briser les chaînes des unes ou soulager celles dont la peine n'est pas terminée. Parfois elle pénètre elle-même dans ces lieux d'expiation, elle y apporte la paix, la lumière et le rafraîchissement ; puis elle en sort escortée d'une légion d'âmes qu'elle a délivrées et qu'elle entraîne vers le Ciel.

Les limites de son empire s'étendent encore plus loin. Marie règne jusque dans ce sombre empire où Lucifer tourmente ses victimes. A son nom, l'enfer tremble et proclame sa défaite. Elle est cette femme forte que demandait Salomon. *Mulierem fortem quis inveniet ?* C'est d'elle que Dieu parle dès les origines de l'humanité, quand elle écrasera sa tête sous son pied. Il a mis, dans cette humble créature, tant de haine contre le démon, tant de puissance pour le vaincre, tant de sagesse pour découvrir ses projets perfides et pour les déjouer, qu'elle est pour l'enfer un sujet de terreur. *Terror daemonum.* Les démons et leurs suppôts ne peuvent rien contre ceux que défend Marie. Leurs ruses et leur méchanceté se brisent aux pieds de son trône, comme les flots de la mer sur les rochers du rivage. Quand elle apparaît ici-bas à ses serviteurs, c'est toujours pour montrer son pouvoir sur les ennemis. Rappelons-nous en particulier la médaille miraculeuse, frappée par son ordre, où elle tient son pied virginal sur la tête du serpent, pendant que ses mains bienfaisantes épanchent sur les hommes les bienfaits de sa miséricorde.

Est-ce assez pour glorifier Marie ? Nous avons parcouru la création tout entière et nous avons vu tous les êtres placés sous sa loi. Qu'est-ce qui pourrait rehausser sa puissance ? En lisant l'Evangile nous trouvons cette étonnante parole : « *Le Fils de Dieu lui était soumis.* » Pendant trente ans, il s'est plu à lui obéir. Marie a commandé au Maître absolu de l'univers. Et maintenant son pouvoir s'est-il affaibli ? « La grâce perfectionnant la nature, et la gloire perfectionnant la grâce, Jésus est encore dans le Ciel aussi Fils de Marie qu'il l'était sur la terre, et par conséquent il a conservé la soumission et l'obéissance du plus parfait des fils à

l'égard de la meilleure de toutes les mères » (*V. Dér.* N° 27 de Montfort). Il est vrai que l'autorité de Marie ne s'exerce plus au Ciel comme autrefois sur la terre. Maintenant elle est la puissance suppliante, et ses prières passent pour des commandements. « Elle n'a qu'à se montrer devant son Fils pour le prier, aussitôt il accorde, aussitôt il reçoit. Il est toujours amoureusement vaincu par les mamelles, par les entrailles et les prières de sa très chère Mère. »

Où trouver, ô Marie, une puissance semblable à la vôtre ? Vous êtes une Reine sans rivale, une reine au pouvoir infini ! Voilà pourquoi nous venons nous prosterner en votre présence, et voulons librement et de bon cœur nous soumettre à votre Majesté. Tout vous a été donné par Dieu, tout a été assujéti à votre sceptre. Nous-mêmes avons été placés sous votre domination, pour nous sauver, en vous obéissant. O Vierge sainte, nous reconnaissons vos droits et proclamons notre dépendance. C'est avec une joie suprême que nous aimons à redire : « Dominez sur nous, vous et votre Fils. Dominez sur nos corps, dominez sur nos âmes, dominez sur nos biens. Nous sommes fiers et heureux de vous appartenir. Aux yeux de notre foi, vous servir c'est régner. Daignez nous admettre dans votre cortège d'honneur. Pour humble que sera notre fonction auprès de vous, nous l'estimerons glorieuse, pourvu que nous vivions dans votre compagnie et sous vos ordres.

Obtenez-nous la grande grâce de demeurer soumis à votre pouvoir si doux et si bienfaisant ! Comme générale des armées de Dieu, vous nous mènerez à la victoire et au triomphe. Comme reine toute-puissante et toute bonne, vous nous procurerez le bonheur immense d'entrer dans la patrie céleste. Là nous nous féliciterons de vous avoir aimée, de vous avoir servie, nous redirons avec reconnaissance les paroles de la reine de Saba à Salomon, plus vraies et plus profondes sur nos lèvres : « Heureux vos esclaves qui sont continuellement devant vous et entendent votre sagesse. Béni soit Jéhovah qui s'est complu en vous et vous a placée sur le trône d'Israël ! »

Dévotion à la Sainte Vierge de saint Louis-Marie de Montfort dans sa jeunesse

Saint Louis-Marie de Montfort fit ses humanités au collège des Jésuites de Rennes. Là sa grande dévotion envers la Sainte Vierge le fit remarquer au milieu de ses condisciples. Tous les jours, il allait prier aux pieds de *Notre-Dame des Miracles*, dans l'église de Saint-Sauveur, sa paroisse. Cette pieuse madone était et est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Rennais. Au XIV^e siècle, elle avait sauvé la ville, assiégée par les Anglais sous les ordres du duc de Lancastre. Au milieu de la nuit, les cloches ébranlées par les Anges avaient assemblé à l'église les fidèles subitement éveillés. Soudain, la statue s'illumine ; sa main, qu'elle tenait sur son cœur, se lève, trace en l'air une sorte de cercle, puis s'abaisse vers la terre, désignant du doigt le pavé de l'église. On creuse à l'endroit indiqué, et l'on découvre une mine que pratiquent les Anglais pour surprendre la cité. Aussitôt, on court aux armes, l'ennemi est écrasé, et la ville délivrée.

Sachant cette merveilleuse histoire, le jeune élève se plaisait à honorer Notre-Dame des Miracles. Chaque jour, en allant au collège et en rentrant au logis, il

restait à genoux pendant une heure que sa piété trouvait trop courte. Il se consacrait à sa bonne Mère, la priant de le préserver de tout péché et de lui apprendre à aimer Dieu. Marie n'abandonna point l'adolescent qui se confiait à elle. Elle le conduisit à travers les dangers de cet âge critique avec une bonté toute maternelle.

Au collège des Jésuites, il demanda, avec un empressement qu'on devine, à être reçu dans la congrégation de la Sainte Vierge : ce qui lui fut accordé sur-le-champ. « C'était, dit le Père de Clorivière, une assemblée où l'on faisait profession d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier. Elle était composée de tout ce qu'il y avait de plus fervent parmi les écoliers. Tous les moyens spirituels y étaient employés pour les porter à la perfection : de pieuses exhortations, la lecture de bons livres, la récitation de l'Office de la Sainte Vierge, la beauté du culte extérieur, l'oraison mentale et l'usage fréquent des sacrements. On voyait, chaque année, une foule de jeunes gens sortir de la congrégation pour se consacrer au service des autels, et ceux qui restaient dans le monde en étaient d'ordinaire l'édification. Ce fut une grande joie pour M. Grignon de Montfort de se voir attaché par des liens plus étroits au service de celle qu'il avait toujours considérée comme sa Mère, et personne ne fut plus que lui fidèle à remplir des obligations qui s'accordaient si bien à son goût pour la piété. »

Mais il ne suffisait pas au pieux enfant de Marie d'entrer dans une congrégation consacrée au service de sa divine Mère. Avec quelques-uns de ses compagnons, il voulut fonder une société plus dévouée encore à ses intérêts et qui lui rendrait un culte plus tendre et plus intime. « Ils consentirent ensemble, dit le Père Besnard, de faire une petite association pour honorer spécialement la Sainte Vierge. Ils s'assemblaient à certains jours, dans une chambre qu'une personne de piété leur avait prêtée. Ils y dressèrent une espèce d'oratoire, pour y faire leurs exercices, et contribuèrent, à frais communs, à ce qui était nécessaire pour sa décoration. Ils avaient leurs règles pour la prière, le silence et la mortification, qui allait jusqu'à la discipline. Cette sainte assemblée subsista encore quelque temps après le départ de M. Grignon pour Paris, par le soin de M. Poullard des Places, le futur fondateur de la congrégation du Saint-Esprit. »

Ainsi se passa pour Louis-Marie le temps de la jeunesse, dans le calme et la paix, sous l'aile de sa divine Mère. Il apprit d'elle à aimer la pureté, et à préférer la piété à toutes les joies terrestres. C'est aussi dans la compagnie de Marie, qu'il puisa cette grande charité, qu'il eut toujours pour les pauvres et qu'il montra même au cours de ses études classiques. Ses moments de loisir, il les consacrait à visiter et à consoler les malades dans les hôpitaux et à soulager les indigents.

Oh ! qu'on devient vite savant dans la science des saints, quand on se met sous la conduite de la très sainte Vierge ! Comme on fait des progrès rapides dans toutes les vertus ! A l'exemple de Montfort, recherchons sa société, demeurons auprès d'elle, sous son regard et comme enveloppés dans son amour. Nous y serons à l'abri de tout danger, et nous y recevrons avec abondance les saintes effusions de la grâce.

Autres lectures

Evangile saint Luc, chap.Ier, v. 39 à 57.

Vraie Dévotion, du n° 22 au n°37.

Gloires de Marie, chap. II.

VINGTIEME-ET-UNIEME JOUR

III. – Marie, Reine de bonté

Sans la bonté, la beauté n'est qu'une vaine apparence, et la puissance qu'une force tyrannique. Mettez, à la tête d'un vaste empire, une reine qui brille autant par ses charmes extérieurs que par sa largeur de vues et son énergie de volonté. Donnez-lui des armées nombreuses, d'inépuisables richesses, d'immenses ressources. Si la bonté lui manque, elle pourra éblouir, elle aura ses admirateurs, ses panégyristes ; elle se fera craindre, mais elle ne se fera pas aimer. L'aliment de l'affection, ce qui séduit et gagne le cœur, c'est la bonté. « Présentez, dit saint Augustin, une branche verte à une brebis, des noix à un enfant, et vous les attirerez. Pour conquérir les cœurs, montrez-leur de la bonté. »

« Dieu seul est bon », nous dit l'Évangile, c'est-à-dire que seul il est bon par essence. Sa nature à lui c'est d'être bon. Il est la bonté vivante, la bonté infinie. En faisant sortir les êtres du néant, il leur a communiqué quelque chose de cette bonté et dans la mesure où ils se rapprochent de lui. Plus une créature est élevée dans l'échelle des êtres, plus elle ressemble à Dieu et par conséquent apparaît marquée de ce cachet de la bonté. L'ange, esprit comme Dieu, l'homme fait à l'image de Dieu, y participent dans de larges proportions. Mais nul, sous ce rapport, n'a été favorisé comme Marie. Destinée de toute éternité à devenir Mère de Dieu, elle a reçu de lui tous les dons compatibles avec sa condition de créature. Au point de vue naturel, comme au point de vue surnaturel, elle est bonne, éminemment bonne. Mieux que le sage elle peut dire : J'ai reçu en partage une âme bonne, une âme d'une bonté supérieure, douée de toutes les qualités désirables, une âme d'une sensibilité exquise, amoureuse du bien, heureuse de donner et de se donner.

Quelle âme que celle de Marie ! Rien ne l'arrête dans ses élans, dans ses désirs du bien, dans l'exercice de la bonté : ni cet égoïsme misérable, qui nous étreint et nous déprime, ni cette concupiscence, qui nous absorbe dans la recherche des choses d'en bas, ni cette dissipation d'esprit, qui nous empêche de contempler ce qui est grand et de vouloir ce qui est bon. Toujours calme et en pleine possession d'elle-même, vivant le front dans la lumière, la volonté fixée dans le bien, Marie jugeait avec une parfaite droiture et ne voulait que la justice et la vérité.

Cette bonté naturelle était rehaussée merveilleusement par les dons les plus

exquis de la grâce. C'est sous ce rapport surtout que s'affirme son titre de Reine de bonté. Personne ne peut rivaliser avec elle ; et elle laisse bien loin d'elle ceux qui ont été les plus comblés.

C'est la grâce surtout qui nous fait ressembler à Dieu ; elle nous donne part à son infinie bonté, en nous communiquant sa nature et sa vie. La grâce purifie, élève et transforme l'âme de telle manière, qu'elle ne semble plus vivre de sa vie propre : c'est Dieu qui vit en elle. Quand en face du soleil on pose un miroir, son image s'y réfléchit, sa lumière et sa chaleur s'y plongent et se reflètent sur les objets environnants. Ainsi l'âme divinisée par la grâce est le miroir de Dieu, son image vivante.

Mais toutes les âmes ne reçoivent pas la même mesure de grâce, pas plus que les étoiles ne brillent de la même clarté. Autre est la gloire du Séraphin, autre celle du Chérubin ou de l'Archange, de l'Apôtre ou du confesseur. Qui nous dira la grâce de Marie, Mère de Dieu ? Dès le premier instant de son existence, elle est plus aimée de son Créateur que tous les êtres créés, et par là même reçoit de lui une abondance de dons surnaturels, supérieure à toutes ses autres largesses. Cette semence merveilleuse ne fait que grandir avec le temps. Chaque minute en voit se produire d'immenses accroissements. Marie ne cesse de faire des actes vertueux, pénétrés de la plus pure et de la plus ardente charité. Jusqu'où n'est pas montée cette âme privilégiée, pendant les années fécondes de son existence ? Les théologiens nous disent que sa dignité et sa grâce l'ont placée dans le voisinage, sur les confins de l'infini.

Ainsi Marie participe à la nature de Dieu dans une mesure qui approche de l'infini, et elle est bonne en conséquence. Elle plane bien haut au-dessus des êtres les meilleurs, et jamais Dieu ne fera sortir du néant une créature plus excellente. A vous donc, ô Vierge sainte, la palme de la bonté. Tous les hommes, même les pécheurs, s'accordent à vous donner cette éminente qualité. Ils vous appellent *la bonne Vierge*, comme ils disent le Bon Dieu. Les saints dans leurs colloques intimes aiment à vous répéter, pour toucher votre cœur, que vous êtes *la bonne Mère*, *leur bonne Mère à eux*. Oui, vous êtes bonne au-dessus de toute conception, au-dessus de toute expression. Vous êtes l'idéal de la bonté créée, et rien ne nous donne plus l'idée de la bonté incréée. Quand je regarde le firmament avec ses astres, la mer avec ses flots indomptés, quand j'entends gronder le tonnerre dans les nues, je songe à la puissance divine. L'univers tout entier est un livre qui me révèle sa grandeur, sa sagesse, sa providence. Mais quand je vous vois, ô Marie, je comprends, autant qu'il m'est possible, son infinie bonté. S'il y a tant de charmes, tant de douceur, tant de bonté dans une créature, que doit donc être le Créateur !

Vous êtes sans conteste Reine de bonté. La conséquence, c'est que tous les cœurs doivent se donner à vous, se soumettre à votre doux empire. C'est en vous, après Dieu, qu'ils trouveront plus abondant l'aliment qui les fait vivre : c'est auprès de vous qu'ils seront soulagés de leurs peines, et jouiront des plus douces consolations. Nous voulons vous les consacrer et promettre qu'ils vous aimeront de toutes leurs forces. O Marie, daignez vous révéler à nous, montrez-nous le fond de votre âme, l'immense océan d'amour et de bonté qui la remplit, afin que nous soyons attirés, charmés, subjugués, et que nous employions tout le reste de notre vie à vous aimer et à vous gagner des cœurs.

Laissez-nous vous redire avec le sage : « Je vous ai préféré aux sceptres et aux

couronnes, et j'ai estimé de nul prix les richesses auprès de vous. Car tout l'or du monde n'est près de vous qu'un peu de sable, et l'argent ne vaut pas plus que la boue. Je vous ai aimée plus que la santé et que la beauté ; j'ai préféré votre possession à la possession de la lumière, car votre flambeau ne s'éteint jamais... Avec vous me sont venus tous les biens, et une immense richesse est dans mes mains... Je vous aimais et vous recherchais dès ma jeunesse, je cherchais dès ma jeunesse, je cherchais à vous avoir pour épouse, et j'étais épris de votre beauté. Je suis résolu à vous prendre pour compagne de ma vie, sachant que vous seriez pour moi une conseillère de tout bien. »

Lorsque vous vous êtes montrée, dans notre vallée de larmes, aux regards charmés de vos petits enfants, vous paraissiez si bonne, qu'ils ne pouvaient plus oublier cette douce vision. Ils en vivaient et trouvaient dans son souvenir une consolation et une force au milieu de leurs plus rudes épreuves. O Marie, je crois à cette bonté. Si je ne la vois pas de mes yeux, la foi me la montre. Je crois que vous êtes extrêmement bonne, et pour cela je vous aime, je m'attache à vous à la vie à la mort.

Dévotion de saint Louis-Marie de Montfort pendant son séjour à Paris

Notre-Dame, dans les longues heures que lui consacrait saint Louis-Marie de Montfort, lui avait révélé sa vocation : elle lui avait dit qu'il serait prêtre comme Jésus. Dès ce moment, il ne pensa plus qu'à répondre à l'appel du Ciel. C'est à Saint-Sulpice que son âme devait se préparer au sacerdoce. La divine Providence ordonna donc les choses, de manière à ce que le pieux jeune homme se rendit à Paris.

Mais ce n'est pas seulement la formation sacerdotale que Louis-Marie allait recevoir à Saint-Sulpice. La Sainte Vierge l'y attendait pour l'éclairer sur sa dévotion et lui communiquer la pratique parfaite, qu'il était chargé par Dieu d'enseigner aux chrétiens. Le séminaire de Saint-Sulpice était le domaine de Marie. M. Olier, son fondateur, le lui avait solennellement consacré. Il lui avait donné la maison matérielle, mais avant tout il souhaitait lui donner les cœurs. Les séminaristes ne devaient pas perdre de vue leur Mère, pour l'étudier et l'imiter, pour solliciter ses grâces et se mettre sous sa protection.

Quelle joie pour saint Louis-Marie de Montfort de vivre dans un établissement où Marie était tant aimée ! Avec quels accents de piété, il mêlait sa voix à celles de ses condisciples, afin de la bénir et de la prier ! Bientôt sa dévotion filiale fut remarquée de tout le monde On le voyait constamment occupé à honorer cette divine Reine, à réciter le Rosaire, à lire les livres qui lui étaient consacrés. Car, comme il le dit lui-même, il étudia tous les ouvrages composés à la louange de Marie, et particulièrement un écrit qui devait exercer une grande influence sur sa piété mariale : *Le Traité du Saint Esclavage de la Mère de Dieu*, de M. Boudon. La doctrine de ce saint homme concordait avec celle de M. Olier. Elle se résumait en cette pensée : qu'il fallait se consacrer à Marie avec son corps

et son âme, ses biens extérieurs et intérieurs, dans l'ordre de la nature et de la grâce, afin de mieux appartenir à Jésus. Il entrevit, à la lumière de l'oraison, les merveilles que produirait dans les âmes cette pratique bien observée. Il l'adopta avec amour, et se donna à la Reine de son cœur, sans réserve et sans partage, pour le temps et l'éternité.

Mais, comme il avait une âme d'apôtre, Louis-Marie ne tarda pas à communiquer à ses confrères, avec la permission des supérieurs, le trésor précieux qu'il avait découvert. Bientôt Marie eut à Saint-Sulpice une cour d'élite, qui tranchait sur les autres jeunes élèves pourtant bien dévoués à son culte. Cette triette de prédestinés, de petits enfants de Marie, selon une expression de notre saint, faisait profession de dépendre spécialement d'elle et de ne vivre que pour elle. Que de gloire déjà Montfort procurait à sa Mère par ses exemples et ses paroles !

Les directeurs de Saint-Sulpice favorisaient de tout leur pouvoir la dévotion mariale de leur élève.

Ils lui confièrent le soin de l'autel de la Sainte Vierge situé derrière le chœur, en l'église de Saint-Sulpice. En souvenir de ce fait, la statue du saint a été placée à la gauche de ce même autel. Les amis de Montfort qui vont à Paris aiment à prier dans ce lieu béni, qu'il a sanctifié par sa présence et ses vertus. Ils se représentent le fervent séminariste, agenouillé auprès de sa Mère. Son cœur tout en feu ne savait comment exprimer son amour. Ses prières montaient brûlantes vers la Vierge, qui souriait tendrement à son serviteur et exauçait ses demandes.

Il existait à Saint-Sulpice une pieuse coutume. Tous les ans, deux élèves étaient délégués pour aller porter les hommages du séminaire à Notre-Dame de Chartres, à qui M. Olier avait déjà donné les clefs de cette maison. Saint Louis-Marie de Montfort fut choisi, avec un autre clerc, pour remplir cette noble mission. On peut dire qu'il accomplit son pèlerinage avec tout l'esprit de foi et toute la piété dont il était capable. Sur la route, il ne songeait qu'à prier, sauf à certains moments, où il disait quelques paroles surnaturelles aux moissonneurs occupés dans les champs.

A peine arrivé, au lieu de songer à se reposer, il s'en alla vénérer l'image de Notre-Dame de Sous-Terre, « la Vierge qui devait enfanter ». *Virgini parituroæ*, que nos ancêtres païens saluaient déjà comme leur espérance. Le lendemain, de bonne heure, il était à son poste d'honneur, et il y demeura toute la journée en oraison. « Il y communia avec une ferveur et une piété que la grâce du lieu semblait mettre à son comble et y persévéra en oraison six ou huit heures de suite, c'est-à-dire depuis le matin jusqu'à midi, immobile et ravi. M. Blain, qui nous cite ce trait, ajoute qu'après un bref repas, il reprit sa prière et la prolongea jusqu'au soir dans la même posture.

Que sont nos pauvres oraisons auprès de celles de saint Louis-Marie de Montfort ! Profitons de son exemple pour ranimer notre dévotion. Demandons à ce maître, qui nous a enseigné de si belles choses sur la Sainte Vierge dans ses écrits, de mettre le comble à sa bonté en nous apprenant à la prier comme lui-même. Surtout, avec Montfort, consacrons-nous chaque jour à la Sainte Vierge et ambitionnons l'honneur de lui appartenir plus étroitement à mesure que notre vie se prolonge.

Autres lectures

Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 1 à 20.

Vraie Dévotion, du n° 105 au n° 111.

Gloires de Marie, chap. III.

VINGT-DEUXIEME JOUR

IV. – Marie, Reine de pureté

La pureté a des charmes et un prestige qui forcent le respect et l'admiration. Partout où elle passe, elle subjugué les cœurs. Devant elle comme instinctivement les fronts se courbent, même ceux que le vice a souillés. Son empire est incontesté, en ce séjour de corruptions et de bassesses. C'est qu'elle est vraiment reine. Sa tête porte une couronne faite de lys immaculés, ses mains tiennent un sceptre vainqueur. A la contempler, on conçoit une idée plus haute de notre misérable humanité. Elle marque un progrès, un élan vers les cimes, une maîtrise de l'esprit sur la matière. Est-elle de la terre, cette douce apparition ? N'est-elle pas plutôt du Ciel, cité d'incorruption et de lumière ? Quand un malade l'aperçoit près de son lit, sous les traits d'une religieuse charitable, il a l'impression de voir quelque chose de l'au-delà. Un nouveau monde se révèle à son cœur. Jeanne d'Arc, la Pucelle, transformait ses soudards, chargés de vices, en paladins du Christ. Leurs âmes s'épuraient au contact de la sienne.

Grâce à Dieu, même dans notre société dégénérée, les hommes ont souvent sous les yeux le spectacle consolant de la pureté. Elles ne sont pas rares, les âmes de jeunes gens et de jeunes filles, qui, séduites par les charmes de cette belle vertu, disent adieu au monde et à ses plaisirs, pour se vouer à une vie de renoncements et de sacrifices. Les gens terrestres et charnels ne comprennent rien à cette détermination, qu'ils saluent du nom de folie. C'est qu'ils n'ont pas goûté les délices de la vie spirituelle, infiniment supérieures aux joies des sens. Ils ne voient que l'extérieur un peu rude du calice : ils n'en ont pas savouré l'enivrante liqueur. Malgré eux toutefois, ils sont forcés de s'incliner devant cet héroïsme et de redire avec le sage : « O qu'elle est belle, la génération chaste, étincelante de clartés ! Son souvenir ne périra jamais, car elle est connue et estimée de Dieu et des hommes. »

En tête de ces phalanges virginales, marche comme une reine, l'auguste Mère de Dieu. Sa pureté l'emporte sur celles de toutes les autres créatures, comme le Ciel l'emporte sur la terre. Marie est reine ici et plus que partout ailleurs. L'univers tout entier, les mondes visibles et invisibles, les anges et les saints s'accordent à la saluer reine de pureté.

Reine de pureté, elle l'est dès le premier instant de son existence. Alors que toutes les générations répètent tristement, en venant en ce monde : « Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité et que ma mère m'a conçu dans le péché », Marie a le droit de dire : « Je suis *l'Immaculée Conception*. » C'est ainsi qu'elle répond à la requête de l'humble enfant de Lourdes qui veut savoir son nom : « Mon nom, dit Marie, en jetant vers Dieu un regard d'infinie reconnaissance, est celui-ci : Je suis *l'Immaculée Conception*. » Qu'est-ce à dire, sinon que seule elle a été conçue sans péché et aussi que pour tous les enfants de sa race elle est le principe de la régénération. C'est d'elle que « sortira le soleil de justice, qui détruisant la malédiction, donnera la bénédiction et la vie éternelle », c'est d'elle que viendront toutes les grâces par lesquelles les âmes souillées du péché originel et du péché actuel se restaureront dans le Christ.

Marie, en s'appelant *l'Immaculée Conception*, nous enseigne encore qu'elle a réalisé pleinement la conception de Dieu sur elle. Elle est en vérité, telle que le Père l'a toujours vue dans son Verbe, telle qu'il l'a aimée dans son Esprit. Rien ne s'est opposé à sa création, rien n'a déformé, ni défiguré cet idéal parfait, ni le monde, ni le démon, ni le péché. En Marie, pas la moindre tache, pas même une imperfection volontaire. Tout est parfait, tout est pur, tout est conforme à la volonté divine. La Sainte Trinité, en contemplant avec complaisance son chef-d'œuvre, peut redire la parole qu'elle prononçait sur la création de l'univers, mais cette fois avec plus de vérité encore : « Marie est très bonne, extrêmement bonne : *Valde bona*. »

Cette pureté de *l'Immaculée Conception*, qui serait un midi glorieux pour tous les saints et pour les anges les plus sublimes, n'est qu'une aurore pour la Vierge Marie. Chaque jour de sa vie, elle se sépare davantage des choses créées ; elle s'élève de plus en plus au-dessus de la terre ; elle monte et se perd de plus en plus dans l'infini. Son âme va en se simplifiant sans cesse, pour mieux ressembler à Dieu. « La Bienheureuse Marie, dit l'Eglise, est d'une telle pureté, qu'elle mérite d'être Mère de Dieu. *Beata Maria tantae extitit puritatis, ut Mater Domini esse mereretur* » (Office de la Pureté B. M.). Elle devient si semblable à Dieu qu'elle engendre avec lui son divin Fils. Pureté infiniment féconde, qui sans se ternir donne à la Vierge les joies de la maternité. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Jamais parole divine ne fut mieux réalisée que celle-ci, si on l'applique à Marie. Son cœur, pur au-delà de toute expression, plus pur que le Ciel tout entier, eut le bonheur de voir Dieu, comme jamais créature ne le vit dans le temps de l'épreuve.

L'Eglise ne sait comment louer dignement la pureté de son auguste souveraine. Elle emploie tout ce qu'il y a de plus expressif dans le langage humain ; elle emprunte les comparaisons les plus gracieuses et bientôt elle avoue son impuissance. Par exemple, elle prend la lumière. Rien ne paraît plus pur. On la dirait immatérielle, tant elle se propage rapidement, et se répand partout, sans rien perdre de sa clarté. Mais, reprend l'Eglise, « Marie est plus belle que le soleil, et si on la compare à la lumière, elle est trouvée plus pure. *Est enim haec speciosior sole et luci comparata invenitur purior* ». « Votre vêtement, lui dit-

elle, est blanc comme la neige et votre face brille comme le soleil. »

C'est plus haut que l'Église va éclairer son langage, pour exprimer son admiration. Si l'on veut comprendre Marie, il faut regarder Dieu lui-même. Car « elle est la splendeur de la lumière éternelle et le miroir sans tache de l'infinie beauté. *Candor est lucis aeternae et speculum sine macula* ». C'est jusque-là qu'il faut monter pour avoir l'idée de cette exquise pureté.

Son éclat est un reflet de la Divinité. Le Très-Haut se réfléchit en elle comme dans un miroir immaculé et parfait. A voir Marie on croit voir Dieu lui-même tant elle participe à sa nature et à sa vie. N'aurions-nous dans le Ciel que cette vision de Dieu, dans l'âme de la Sainte Vierge, que notre bonheur serait immense. Les Anges sont en admiration devant ce spectacle. Eux, purs esprits, ils sont illuminés et comme purifiés par leur Reine. Avec quels transports ils la saluent de ce doux nom : Reine des Anges ! Elle mérite si bien ce titre dans toute son acception. Oui, elle est reine des esprits, des pures intelligences, des êtres les plus simples, après Dieu, reine de ces foyers de lumière, de ces flammes vivantes qui s'appellent Chérubins et Séraphins, parce qu'elle les surpasse tous en pureté et en perfection.

Moi aussi, ô Marie, je vous salue avec un profond respect, je vous acclame comme la Reine de la pureté, comme la pureté vivante, où la Trinité fait sa demeure. Je suis heureux de me mettre sous votre sceptre et de vivre sous vos lois. Je n'ai qu'à gagner à m'enchaîner à votre doux service. La vue de votre sainteté me consolera des turpitudes qui s'étalent au grand jour dans notre société moderne. Puis, je vous demande et je l'espère, vous me ferez part de cette pureté sans tache dont vous êtes revêtue. En me consacrant à votre service, j'ai la volonté de vous imiter et de vous survivre, mais aussi j'ai la douce confiance que vous me protégerez contre tous les pièges de l'ennemi et m'aidez à devenir semblable à vous. La pureté est le principal ornement de l'âme qui veut s'approcher de Dieu dans l'oraison, dans la communion. Jésus l'exige des âmes qu'il veut s'unir par les liens de l'amour. O Marie, Reine de mon cœur, ma mère, ma douceur, ma vie, ma très chère espérance, ne me refusez pas cette faveur. Enrôlez-moi dans cette société d'élite, dans ce groupe de favoris, que vous prenez spécialement sous votre sauvegarde, et que vous travaillez, de concert avec l'Esprit-Saint, à rendre conformes à vous et par vous à Jésus, le modèle parfait.

Saint Louis-Marie de Montfort prêche la dévotion à la Sainte Vierge

Saint Louis-Marie de Montfort avait amassé, pendant les années de son séminaire, des trésors de doctrine et de piété. Le temps était venu où il allait les répandre parmi les fidèles. Désormais, la prédication sera son grand devoir et sa plus chère occupation. On le verra s'en aller de ville en ville, de province en province, pour éveiller la foi dans les âmes, par l'enseignement des vérités religieuses.

Ce qui le charmera surtout dans ses courses apostoliques, c'est le bonheur de pouvoir prêcher Marie, sa bonne Mère. Le voilà devant des foules qu'il a su attirer et captiver par son éloquence. Il sait qu'il domine ces âmes, avides de vérité, que

sa parole produira des effets profonds et durables. Par conséquent, s'il parle de la dévotion à la Sainte Vierge, nul doute qu'il ne soit écouté avec joie et qu'on ne profite de ses instructions. Quelles jouissances donc pour son cœur de s'épancher devant cet auditoire si bien disposé ! Avec quelle ardeur, il prêchait les privilèges, la puissance, l'amour de Marie ! Comme le rapporte le Père Besnard, on ne reconnaissait plus la manière simple du missionnaire. Son langage s'élevait à la hauteur de son sujet et devenait sublime.

Partout où il allait, il cherchait à gagner des cœurs à sa Reine. Souvent les paroisses qu'il abordait lui montraient de l'indifférence ou de la haine. Mais bientôt l'influence de Marie, qu'il ne cessait d'invoquer et de prêcher, se faisait sentir. Jésus régnait au milieu de ce peuple, parce que Montfort y avait établi le règne de sa divine Mère. Il aimait surtout à propager le Saint Esclavage de Jésus en Marie. Il savait, avec une éloquence extraordinaire, faire ressortir les avantages qu'on trouve en cette pratique. Aussi des multitudes, dociles à sa parole, se consacraient entièrement à Jésus, la Sagesse éternelle, par les mains de Marie. C'était pour les pécheurs un moyen puissant de conversion et pour les justes un gage de persévérance. Cet escadron de fidèles esclaves de la Vierge, qu'il rêvait et espérait pour les siècles à venir, il l'avait déjà rassemblé et formé de son temps.

Mais son enseignement devait surtout produire tous ses effets de nos jours. Car il prêche encore, l'ardent missionnaire. On le représente sur les autels un chapelet et une croix à la main, enseignant aux peuples l'amour de Jésus crucifié et la dévotion à la Sainte Vierge. A qui sait l'écouter et le comprendre, il apprend cette science sublime dont son esprit fut pénétré et cette charité toute de feu dont son cœur brûlait pour le Fils et la Mère. Ses écrits nous parlent aussi et avec quelle éloquence irrésistible ! Il y a dans ces pages quelque chose de surnaturel qui nous ravit et nous entraîne. Faut-il s'en étonner, quand lui-même nous dit que c'est le Saint-Esprit qui lui a inspiré de les écrire ? (*Traité de la Vraie Dévotion*, N° 114.)

Parlez-nous, ô saint Louis-Marie de Montfort, nous sommes trop heureux de nous mettre à votre école. Prêchez-nous votre sujet favori. Apprenez-nous à connaître et à aimer la Sainte Vierge. Faites passer dans nos cœurs les sentiments dont le vôtre était rempli. Il s'agit de la gloire de votre bonne Mère. Plus elle aura des esclaves d'amour, plus son royaume s'étendra dans le monde, et plus elle sera honorée. Puis le salut et la sanctification des âmes sont en jeu. Car n'est-ce pas par la dévotion à Marie que les âmes se détachent du péché et du monde, et pratiquent les vertus chrétiennes ? N'est-ce pas par l'Union à Marie, qu'elles arrivent promptement et facilement à l'union à Jésus ? Exaucez-nous, ô saint Louis-Marie, changez nos cœurs, embrassez-les d'une sainte charité pour notre Reine, afin que nous puissions chanter avec vous :

*Marie est ma grande richesse
Et mon tout auprès de Jésus.
C'est mon bonheur, c'est ma tendresse.
C'est le trésor de mes vertus.*

Autres lectures

Evangile saint Matthieu, chap. I et II, v. 16 à 25.

Vraie Dévotion, du n° 120 au n° 126.

Gloires de Marie, chap. IV.

VINGT-TROISIEME JOUR

V. – Marie, Reine de miséricorde

« La miséricorde, dit saint Augustin, est la compassion que nous avons au cœur, de la misère d'autrui, et par laquelle nous sommes poussés à lui porter assistance dans la mesure de notre pouvoir. » Nous ne nous demanderons pas si Marie est miséricordieuse. Poser cette question serait faire injure à la meilleure des créatures. Avec plus de raisons que Job, elle peut dire que la « miséricorde a grandi avec elle dès l'enfance et que même elle est sortie avec elle du sein de sa mère. » (Job, XXXI, 18.)

Nous dirons seulement que cette vertu a eu en Marie des proportions plus vastes que dans aucun être créé. Avec saint Bernard nous proclamerons que « personne n'est capable de mesurer la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de cette miséricorde. Par sa longueur elle assistera jusqu'aux derniers des jours tous ceux qui l'implorent ; par la largeur elle s'étend jusqu'aux extrémités de l'univers. Sa hauteur monte jusqu'à la cité d'en haut pour en réparer les pertes, et sa profondeur descend jusqu'aux abîmes, pour rendre à la liberté ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ; car par Marie le Ciel a été rempli, l'enfer vidé, les ruines de la Jérusalem céleste relevées, la vie divine rendue aux misérables, en qui le péché l'avait détruite. »

Pour connaître et comprendre cette miséricorde, il faut surtout regarder du côté de Dieu. Il faut voir la miséricorde infinie se faisant homme dans le sein de Marie et l'imprégnant tellement de sa vertu, que cette divine Vierge paraît elle-même comme la miséricorde vivante. A la voir si bonne, si douce, si clémente pour les malheureux, on croirait que Dieu s'est fait mère, mère de miséricorde, qu'il a pris un cœur et des entrailles de mère. Cette compassion de Marie pour les misères de l'humanité est bien un océan presque sans rivages, qui s'alimente sans cesse aux sources infinies du Cœur de Jésus. Voulez-vous comprendre la Mère, essayez de comprendre le Fils, car elle en est la fidèle copie. Et comme Jésus est roi sous ce rapport, Marie est reine, reine de miséricorde, reine sans rivale. Toute la piété, toutes les tendresses, toutes les délicatesses, elle les a dans un degré éminent. Jamais ici-bas nous n'aurons une idée convenable de la charité de Marie : le Ciel seulement nous la révélera dans toute sa splendeur.

La compassion naît de la connaissance qu'on a de la misère des autres et de

l'amour qu'on ressent pour eux. Or personne n'a jamais compris, comme Marie, la misère de l'humanité. Elle la voit dans toute son étendue, dans son ensemble et dans ses détails. Avec les lumières du Très-Haut, elle scrute les plis et les replis des cœurs, elle en sonde les profondeurs, elle mesure l'intensité de nos souffrances et surtout elle sait apprécier tout ce qu'il y a d'horrible dans l'état du pécheur. L'homme, malheureux par sa faute en cette vallée de larmes, et se préparant pour l'éternité des douleurs épouvantables, quel sujet de compassion pour le cœur de Marie !

De plus, chez elle, la connaissance de la misère n'est pas seulement spéculative ; elle en a expérimenté l'acuité et la force, durant sa vie mortelle : elle a bu au calice de nos douleurs. La souffrance de son âme fut telle, qu'au dire de saint Bernardin de Sienne, partagée entre tous les êtres de l'univers, elle serait capable de les faire mourir. Jésus seul pourrait nous révéler quel fut le martyre de sa mère. Cette expérience douloureuse donne à la compassion de Marie une intensité et une sensibilité sans borne. Parce qu'elle a pleuré, elle ne peut voir couler nos larmes sans s'attendrir. Toute peine excite sa pitié ; tout malheur sollicite ses consolations.

Mais ce qui produit surtout en l'âme la compassion, c'est l'amour qu'on porte au malheureux. Qu'un enfant, torturé par de cruels ennemis, soit exposé sur un gibet aux plaisanteries et au mépris d'une foule insensée, la femme chrétienne, qui passera près de cette victime, sentira son cœur pris d'une immense pitié. Mais si le supplicié est son fils, quelle sera sa douleur ! Or Marie est mère. Elle est née pour être mère de Jésus et notre mère. Elle a donc un cœur de mère, un cœur tendre, affectueux, indulgent, un cœur aussi bon qu'on peut le supposer, un cœur qui aime passionnément, sans mesure. Plus la misère grandit, plus ce cœur s'émeut et compatit. Fût-il coupable, l'enfant de tant d'amour, le malheur qui l'accable vint-il de ses fautes, apparût-il même couvert des livrées du vice, le cœur maternel n'en est que plus affecté... Il lui faut subvenir à cette infortune, consoler cet affligé, relever cet infirme, rendre la vie à ce cadavre. La mère n'est heureuse et ne se repose que quand elle peut dire à ses amis : « Réjouissez-vous avec moi, j'ai retrouvé ma drachme, mon fils était mort, il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. »

Non, elle n'est pas stérile, la miséricorde de Marie ; elle ne se contente pas de pleurer et de gémir, elle entend faire du bien, supprimer la misère ou du moins la soulager. Elle use largement du pouvoir presque absolu qu'elle a reçu de son Fils, et comme lui elle passe en faisant le bien et en guérissant tous les malades. « Marie, dit saint Bernard, sest faite toute à tous ; elle a voulu procurer aux sages et aux insensés les trésors surabondants de sa charité. A tous elle ouvre le sein de sa miséricorde, pour que tous reçoivent de sa plénitude : le captif la rédemption, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie. »

L'Eglise l'invoque pour l'universalité des maux : « Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les pusillanimes, pressez sur votre sein ceux qui pleurent, priez pour le peuple, intervenez en faveur du clergé, intercédez pour le sexe dévot. Que tous ceux-là sentent votre assistance, qui célèbrent votre souvenir... Brisez les liens des coupables, rendez la lumière aux aveugles, chassez tous les maux, et

obtenez-nous tous les biens. Vierge singulière, douce entre toutes, délivrez-nous de nos péchés et rendez-nous doux et chastes. Donnez-nous une vie pure, préparez-nous un chemin sans danger, afin que, voyant au Ciel Jésus, nous nous réjouissons éternellement.

O Marie, vous méritez bien le titre de Reine de miséricorde. C'est avec bonheur que je vous le donne et que je vous invoque sous ce nom béni. Que je suis heureux d'avoir trouvé une reine, une mère si bonne ! Car n'étant que misère, ce dont j'ai besoin avant tout, c'est de miséricorde. Je viens donc à vous, je me jette entre vos bras, sur votre cœur immaculé. J'espère obtenir par votre entremise la délivrance de tous les maux et l'acquisition de tous les biens. Supportez-moi toujours dans mes misères, et ne vous laissez pas de me secourir.

Afin de ne pas perdre le fruit de vos largesses royales, je veux me consacrer à vous, vivre dans votre dépendance. Acceptez-moi par pitié dans votre royaume béni et par pitié encore daignez m'y conserver. Je n'attribuerai pas à mon courage le salut et la gloire, car par moi-même je ne suis que faiblesse et impuissance, je proclamerai en face de Dieu, des anges et des saints, que je le dois à votre compassion maternelle. Éternellement je chanterai vos miséricordes et je bénirai Dieu de vous avoir trouvée, de vous avoir connue, de vous avoir aimée et servie.

Saint Louis-Marie de Montfort et le Rosaire

Saint Louis-Marie de Montfort eut, dès l'enfance, une grande dévotion pour le saint Rosaire. Il la dut d'abord aux enseignements de sa pieuse mère. Mais ce fut surtout une faveur singulière de l'Esprit-Saint, qui voulait faire de lui l'insigne prédicateur de cette pratique. Tout petit encore, Louis-Marie mettait son honneur à réciter son chapelet devant une image de la Sainte Vierge et cherchait à gagner sa jeune sœur et ses compagnes à sa dévotion.

Ce tribut de sa piété filiale, il le paya exactement tous les jours à sa divine Mère. Dans les sanctuaires qu'il visitait, sur les routes qu'il parcourait, on le voyait toujours son rosaire à la main, semant les *Ave Maria* qu'il disait avec un grand respect et une tendre affection. Les peuples, édifiés de ce spectacle, l'avaient surnommé : *le Père au grand chapelet*.

A mesure qu'il avance en âge, Montfort sent grandir son estime et son attachement pour le Rosaire. La Sainte Vierge, dans ses colloques intimes, lui en révélait toute l'importance, et, par des prodiges de grâces, lui montrait que c'était un moyen admirable de conversion et de persévérance. Que de paroisses ont été complètement changées par le Rosaire ! Il arrivait dans des endroits où les esprits étaient divisés, où le mal régnait pleinement sur des multitudes perverties. Les démons par ailleurs lui faisaient une opposition terrible. Mais Montfort disait le chapelet, il groupait les bonnes âmes de la paroisse à l'église, pour le réciter avec lui. Bientôt les pécheurs accouraient pour entendre la prédication et se réconcilier avec Dieu.

Avec quelle éloquence notre saint Missionnaire prêchait sa chère dévotion ! C'était pour lui un bonheur de l'implanter partout solidement. Lorsque les peuples l'accueillaient avec empressement et se mettaient à la pratiquer, il ne doutait pas du succès de la mission. Il savait aussi que les bonnes dispositions

persévéreraient, dans la mesure où l'on serait fidèle à ce pieux exercice. Au contraire, abandonner son Rosaire, c'était le blesser au cœur, car c'était refuser la grâce qui conservait les fruits de ses prédications. Les paroisses qui laissaient la dévotion au chapelet, il le savait par expérience, retombaient dans les mêmes désordres et dans de pires encore qu'avant la mission.

Afin de faire mieux comprendre et goûter le Rosaire, l'ingénieux missionnaire se servait de divers moyens à la portée du peuple. Il avait fait préparer des bannières où étaient représentés les quinze mystères. Ces tableaux parlaient à l'imagination des foules et gravaient dans leurs mémoires les scènes évangéliques. Puis il avait aussi composé des formules pour l'offrande de chaque dizaine; il s'était donné la peine de les mettre en vers, afin qu'on les retint plus facilement.

Dans les dernières années de sa vie, après avoir prêché avec succès sa dévotion favorite, il voulut lui donner une nouvelle marque d'amour, en s'associant à l'Ordre de Saint-Dominique. Il entra en effet dans le Tiers-Ordre, espérant que son union avec les Frères Prêcheurs donnerait plus d'efficacité à sa prédication mariale. Peu de temps après cette initiation, Montfort prêchait le 2 février, dans l'église des Dominicains de La Rochelle. Pendant qu'il parlait avec sa charité toute séraphique du mystère du jour, qui est le quatrième du Rosaire, son visage, amaigri par les mortifications, devint lumineux et fut entouré d'une auréole de gloire. Les assistants ne reconnaissaient plus le prédicateur qu'au son de sa voix.

Autres lectures

Évangile saint Luc, chap. II, v. 19 à 40.

Vraie Dévotion, du n° 126 au n° 134.

Gloires de Marie, chap. V.

VINGT-QUATRIEME JOUR

VI. – Marie, Reine des Cœurs

Terminons cette deuxième semaine, en décernant à Marie ce titre qui lui convient si bien, et qui semblait réservé pour les derniers temps de l'Eglise : Reine des Cœurs. C'est à saint Louis-Marie de Montfort que revient l'honneur de l'avoir mis en lumière. Avant lui, on le voit peu paraître, bien que l'idée qu'il exprime soit souvent formulée en termes équivalents. Mais désormais ce nom est acquis à Marie. L'univers entier l'entend prononcer avec respect. La sublime dévotion, qu'il couvre de son patronage, s'est répandue sur toute la terre. Partout, en faisant leur consécration d'esclaves, les chrétiens saluent la divine Vierge de ce nom à jamais béni : *Reine des Cœurs*.

Aimons à le lui donner nous-mêmes. Qu'il soit souvent sur nos lèvres et toujours dans notre cœur ! Ce vocable a des significations si profondes, qu'il mérite d'attirer notre attention et notre amour.

Reine des Cœurs, cette expression nous dit d'abord que, comme celui de Jésus, le royaume de Marie est au dedans de nous. C'est dans l'intérieur de l'homme que Marie veut régner avant tout. Qu'on la salue reine de l'univers, reine de toute la création visible, elle accueillera avec plaisir les hommages qu'on lui fera des choses matérielles, mais ce qu'elle souhaite d'abord, c'est le cœur, c'est l'âme. Aucun ange, si élevé soit-il dans les saintes hiérarchies, ne connaît comme elle la valeur des âmes, créées à l'image et à la ressemblance de Dieu. Elle se plaît à considérer et à admirer ces chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui doués d'intelligence et de volonté, capables de le connaître et de l'aimer. Elle voit surtout en eux la grâce qui en fait des reproductions vivantes de Dieu, des foyers de lumière et de charité. Puis les âmes coûtent si cher à Jésus et à elle-même ! N'a-t-elle pas fourni à son Fils le prix du rachat, non de l'or ni de l'argent, mais la chair et le sang divin pris par lui dans son chaste sein ?

C'est donc dans les âmes qu'elle veut établir son empire. Elle les désire, parce qu'elle a reçu de Dieu la grâce de les former à la vie spirituelle, de les purifier, de les sanctifier, de les conduire à l'union divine ici-bas et dans l'autre monde. C'est à Marie, mère de Jésus, que revient la noble tâche de reproduire son Fils dans les

enfants de la malheureuse Eve. Mais ce travail mystérieux elle ne le fait pas dans le corps, qui, sur la terre, malgré la grâce, demeure toujours un foyer de corruption et une chair de péché ; c'est dans l'âme qu'elle agit. L'enfantement à la vie divine se passe dans l'intime de l'homme, sans que les yeux mortels aperçoivent rien d'extraordinaire, le phénomène de notre croissance spirituelle, par l'action de Marie, échappe à l'observation des savants. Ah ! si nous pouvions voir notre divine Mère remplissant les augustes fonctions que la Providence lui a départies, occupée à émonder notre âme, à lui infuser la sève de la grâce, à lui donner la fécondité des vertus, comme nous serions remplis d'admiration, et avec quels accents nous témoignerions notre reconnaissance !

Oui, Marie est *Reine des Cœurs*, pour les rendre saints, pour en faire ici les dignes temples du Saint-Esprit, pour les préparer à l'éternelle béatitude. On comprend l'avidité avec laquelle elle les recherche. On l'a appelée la grande conquérante, la ravisseuse des cœurs. Elle sait trop bien les avantages qui leur reviendront de vivre sous sa loi, pour ne pas les attirer par tous les moyens, pour ne pas déployer tout son zèle à les gagner. Ce sera une de nos joies au Ciel de contempler les saintes industries, les patients efforts, la douce obstination de notre mère, pour nous décider à vivre sous son sceptre et à nous soumettre à sa direction.

Nous touchons ici à un mystère qui nous ravit, en même temps qu'il nous épouvante : le mystère de notre liberté. Le cœur ne se prend pas d'assaut par la force, comme une citadelle ; il se donne à qui il veut et quand il veut. On peut le solliciter, l'attirer, essayer de le séduire. Dieu cherche à le conquérir par la crainte, par l'espérance ou par l'amour ; Marie use de ses charmes pour le ranger sous son étendard ; Satan fait briller devant lui les mirages trompeurs ; les créatures, par l'apparence de faux biens, travaillent à le capter. Mais, en définitive, le cœur demeure libre, il se livre parce qu'il le veut et dans la mesure où il veut.

Marie n'est donc reine que des cœurs qui consentent à capituler devant les assauts de sa tendresse, qui cèdent à ses charmes vainqueurs, qui veulent bien abdiquer pour la laisser régner sur eux. C'est un magnifique hommage rendu à sa bonté, à sa puissance, à toutes ses vertus, que cette soumission d'un être libre. Marie le reçoit avec joie et amour. Mais quand cette donation est complète, quand elle comprend la vie humaine et la vie divine, le corps et l'âme, les biens temporels et les biens spirituels, le passé, le présent et l'avenir, le temps et l'éternité, quand le chrétien, à la recherche de tout ce qu'il peut sacrifier, dit son *consummatum est*, alors il touche aux cimes de la dévotion, et il a vraiment le droit d'appeler Marie la Reine de son cœur. Sans doute, tant qu'il est sur terre, il peut monter plus haut, aller de cime en cime, jusqu'au sommet le plus élevé ; son union et son abandon à Marie peuvent croître et se perfectionner. Mais déjà, dans les colloques amoureux avec la Mère de Jésus, il lui est permis de dire avec la certitude de lui plaire et la confiance d'obtenir ses faveurs : « Je vous salue, Marie, fille du Père, Mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, Temple de la Sainte Trinité. Je vous salue ma Maîtresse, mon Bien, *la Reine de mon cœur*. » (Prière de saint Louis-Marie de Montfort.)

Cet heureux esclave de la Sainte Vierge est en droit de concevoir les plus belles espérances. Plus il est livré à cette Mère de la divine Sagesse, plus aussi il lui permet d'exercer sur lui sa puissante et douce autorité. Que ne doit-il pas attendre de Celle qui aime tant à donner, et qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité ?

N'hésitons plus à nous consacrer à Marie. Cherchons les raisons que nous

avons de faire cet acte, si important pour notre perfection, étudions les titres de Marie à exiger notre soumission et notre dépendance. Voyons-la toute belle, toute pure, toute sainte, Mère de Dieu, Vierge sans tache, Maîtresse du Ciel et de la terre, Médiatrice entre Dieu et l'homme, toute-puissance suppliante. Considérons surtout son beau nom de Reine des Cœurs, qui résume tous les autres. Puis spontanément, volontairement, librement, avec tout notre amour, donnons-lui tout ce que nous sommes, et tout ce que nous possédons, dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire.

O Vierge Marie, vous avez ravi mon cœur, vous l'avez séduit et conquis par vos charmes divins; vous l'avez attiré à vous comme un aimant par votre amour maternel si grand, si pur, si généreux. Eh bien ! aujourd'hui je vous le livre sans réserve, qu'il soit véritablement votre royaume. Placez-y votre trône, réglez-y en maîtresse souveraine, et de là dominez tout mon être, tous les membres de mon corps et toutes les facultés de mon âme. Je vous donne mon cœur avec l'intention de ne jamais le reprendre. Gardez-le donc toujours, pendant toute ma vie et surtout à l'heure de la mort. Si je suis sauvé, comme je l'espère, je l'attribuerai à votre vigilance et à tous vos secours. En entrant au Paradis, je vous reconnaitrai devant toute la cour céleste pour ma protectrice, et vous offrant les hommages d'un fidèle esclave, je serai heureux de vous acclamer comme la Reine de mon cœur *in aeternum*.

Saint Louis-Marie de Montfort et le Rosaire (suite)

Saint Louis-Marie de Montfort s'ingéniait à trouver des moyens pour aviver dans les cœurs la dévotion au Rosaire. Il érigeait partout, soit une statue, soit un autel, où il réunissait les fidèles et leur faisait dire le chapelet à deux chœurs. Après son départ, on y venait en pèlerinage et l'on demandait à Marie la persévérance, en récitant pieusement des *Ave Maria*.

Pour frapper les regards, et rappeler à tous sa chère dévotion, il avait établi, sur son célèbre Calvaire de Pontchâteau, un immense Rosaire en fer, dont les grains étaient gros comme des boulets de canon. De plus, un Rosaire d'une autre sorte avait été planté en terre et entourait le monument, c'étaient quinze cyprès pour les quinze mystères et les quinze *Pater*, et cent cinquante sapins pour les cent cinquante *Ave Maria*. Aussi, depuis ce temps, la dévotion du Rosaire a toujours été populaire au Calvaire de Pontchâteau. Les fidèles, qui viennent honorer Jésus Crucifié, savent que c'est par Marie qu'on lui rend les hommages les plus parfaits : en faisant le chemin de la Croix, ils tiennent le chapelet en main.

Dans un autre sanctuaire, à Saint-Lazare, près de Montfort, notre saint missionnaire avait placé aux pieds de *Notre-Dame de la Sagesse* un prie-Dieu qui invitait les pèlerins à s'agenouiller et un grand chapelet qui les sollicitait à dire des *Ave Maria*. Ce procédé ingénieux réussissait à merveille. On était avide et heureux de prier avec le chapelet du prêtre si vénéré dans toute la contrée.

C'est par sa chère dévotion qu'il délivra le quartier où demeurait, à Rennes, un de ses amis, M d'Orville, des danses et des divertissements licencieux qui faisaient la désolation de tous les honnêtes gens. Il fit pratiquer, dans la façade de la

maison du gentilhomme, une niche destinée à recevoir une statue de la Sainte Vierge. Devant cette Madone, M d'Orville et sa famille se mirent à réciter tous les soirs le Saint Rosaire. Dès le premier jour, les voisins, heureux de s'associer à cet hommage rendu à la Mère de Dieu, s'agenouillèrent avec piété. Au lieu des chants obscènes, la place retentit désormais de la suave mélodie de *l'Ave Maria*.

Les libertins ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent, par leurs vociférations, de troubler et d'empêcher ce pieux concert. Mais M. d'Orville. s'armant d'un fouet, les poursuivit et les expulsa. Grâce à cette énergie, la victoire demeura à la religion et au bon ordre.

A La Rochelle, où se trouvaient de nombreux protestants, saint Louis-Marie de Montfort fit beaucoup de conversions. Mais ce fut surtout par la prédication du Saint Rosaire. Au lieu de se livrer à des controverses, comme le lui conseillaient ses amis, il préféra imiter saint Dominique. Il expliqua, du haut de la chaire, les quinze mystères de la vie de Jésus et de Marie; et montra la vertu et les merveilles du Rosaire. Cette méthode était la bonne; elle produisit des effets extraordinaires. Les pécheurs se convertirent ; les protestants revinrent à l'Eglise catholique, leur Mère.

Montfort conserva jusque dans la tombe le chapelet qu'il se plaisait à égrener durant sa vie. Quand on exhuma ses restes, on trouva entre ses mains ces objets précieux, et on le conserva comme une relique d'une immense valeur.

Autres lectures

Evangile saint Luc, chap. II, v. 40 à 52.

Vraie Dévotion, du n° 139 à 144.

Gloires de Marie, chap. VI.

TROISIÈME SEMAINE

Connaissance de Jésus-Christ

SAINTE Louis-Marie de Montfort nous dit : « Ils emploieront la troisième semaine à connaître Jésus-Christ. Ils pourront lire et méditer ce que nous en avons dit et réciter l'oraison de saint Augustin (voir à la fin du volume). Ils pourront, avec le même saint, dire et répéter cent et cent fois par jour : « *Noverim te, Seigneur, que je vous connaisse* », ou bien : « *Domine ut videam. Seigneur, que je voie qui vous êtes.* » Ils réciteront, comme aux semaines précédentes, les litanies du Saint-Esprit et l'*Ave maris Stella*, et ils ajouteront tous les jours les litanies de Jésus. » Ces litanies sont sans doute celles du saint nom de Jésus. On peut aussi réciter celles du Sacré-Cœur.

Pour connaître Jésus, les livres ne manquent pas. Nous avons le Saint Evangile, ou plutôt la Bible tout entière, avec les nombreux commentaires qu'en ont faits les savants. Nous avons les ouvrages innombrables des saints et des docteurs, qui ont traité avec tant d'amour le grand mystère de Dieu fait homme. Le *Traité de la Vraie Dévotion* à la Sainte Vierge nous offre lui-même sur ce sujet des lectures très intéressantes. Il y a donc matière abondante pour notre piété. Nous donnerons néanmoins quelques courtes considérations pour chaque jour de cette dernière semaine, en suivant les indications que nous offre saint Louis-Marie de Montfort au n° 61 de son *Traité*. Aujourd'hui, nous étudierons Jésus comme notre voie.

VINGT-CINQUIEME JOUR

I. – Jésus notre voie

L'homme n'est pas fait pour fixer sa demeure dans cette vallée de larmes. Dieu l'a créé pour le Ciel. Il l'a destiné à jouir d'un bonheur et d'une gloire ineffables, et il veut lui-même être sa récompense : *Merces tua magna nimis*. Mais il y a loin de la terre au Ciel ; puis le péché d'Adam et nos propres péchés ont élevé un mur épais, ont creusé un abîme profond entre Dieu et nous. Qui abattra cette muraille, qui comblera ce vide, qui sera assez puissant pour appuyer sur la terre une échelle mystérieuse, qui montera jusqu'au séjour de la Divinité ! C'est Jésus, notre Dieu et notre frère, celui qui nous a dit : « Venez tous à moi ; ranimez votre espérance, relevez vos fronts opprimés, pour regarder en haut votre patrie, car je puis vous y conduire, moi qui suis la voie : *Ego sum via*. »

Le ciel n'est plus fermé aux hommes. Jésus a détruit les obstacles et écarté les ennemis. En sa qualité de Pontife Suprême, il a établi un pont entre les rives du temps et celles de l'éternité ; et ce pont, c'est lui-même. La divinité et l'humanité ont fait la paix et se sont réconciliées, car Jésus les a unies dans sa divine Personne. Désormais nous pouvons et nous devons désirer le Ciel : Par Jésus nous irons à son Père.

Jésus est la voie par laquelle montent nos hommages et nos supplications vers le trône divin. C'est par lui que la Sainte Eglise loue, bénit et remercie le Père céleste, de concert avec les Anges et les Archanges, les Trônes et les Dominations, et toute la milice des chœurs angéliques. C'est par lui également qu'elle présente toutes ses prières à la divine Majesté. *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Et quand ses supplications, appuyées par le crédit de Jésus sont exaucées, c'est des mains de cet aimable Sauveur qu'elle reçoit toutes ses grâces. Ainsi par lui, en lui, avec lui, il y a entre le Ciel et la terre des communications incessantes. Sans lui, nous ne pouvons rien faire ; avec lui, nous pouvons tout. *Omnia possum*.

Jésus est la voie. Le Baptême nous y fait entrer, en nous incorporant à lui. La Confirmation nous donne la force de nous y maintenir sans défaillance, malgré les tentations et les obstacles. Pour réparer les pertes que nous faisons chaque jour, en cheminant vers le Ciel, nous avons l'Eucharistie. Par ce sacrement nous nous approprions la vie même de Jésus, nous nourrissons nos âmes de ses divines énergies, surtout nous augmentons notre charité envers ce bon Maître et par là rendons plus solides les liens qui nous unissent à lui. Aucune invention de la divine Bonté ne nous fait persévérer et progresser dans la voie de Jésus comme la

sainte Eucharistie. C'est bien pour nous le sacrement de sa fidélité. Notre faiblesse nous fait-elle sortir de notre chère voie, la Pénitence nous y ramène. Ainsi notre vie est protégée constamment, et attirée vers celui qui est son centre en même temps que son moyen. Quand nous serons parvenus au terme de notre carrière, par une ravissante transformation Jésus deviendra la porte du Ciel, par où nous entrerons en possession de l'éternelle félicité. « *Ego sum ostium. Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* »

Puisque Jésus est le chemin qui nous mène à Dieu et au Ciel, il nous faut le suivre, si nous voulons atteindre notre fin. « A qui irions-nous, ô *divin Maître*, vous dirons-nous avec saint Pierre, *car vous seul avez les paroles de la vie éternelle ?* » Le monde ne peut que nous égarer et nous perdre. Si nous n'écoutons que notre propre esprit, nous nous évanouirons dans des pensées vaines. Les passions, en dégradant en nous l'image de notre Créateur, nous conduiront aux abîmes. Si nous nous mettons à la remorque des prétendus sages, qui vivent sans Dieu, nous choisissons pour guides des aveugles, et nous nous condamnons à périr. Quel triste spectacle offre la société qui a rejeté Jésus-Christ de son sein ! En dépit d'une science orgueilleuse et de progrès matériels, dont elle est fière, elle n'a su produire que le désordre, la haine et le crime.

Avec Jésus nous savons d'où nous venons et où nous allons. Le petit enfant, à qui sa mère apprend à balbutier les premières leçons du catéchisme, en sait plus long sur son origine et sa destinée que les plus doctes philosophes des temps antiques. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. Oh ! que nous goûtons cette parole, ô Jésus ! Alors qu'en dehors de vous, les hommes sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, vos disciples sont inondés des plus éblouissantes clartés. Ils ont la lumière de vie, une lumière vivante qui n'est autre que vous-même. Ce n'est pas encore le plein midi du Ciel, mais déjà l'âme est admirablement éclairée et délicieusement satisfaite. Vos enseignements, vos exemples sont des flambeaux qui guident nos pas. Plus heureux que les Hébreux au désert, nous avons, sur la route où nous marchons, non plus une colonne de feu, mais celui qui s'est appelé la lumière du monde. *Ego sum lux mundi.*

En même temps que Jésus nous éclaire, il nous aide merveilleusement dans notre voyage vers la patrie. Elles sont innombrables, les grâces qu'il a déposées à droite et à gauche sur notre voie. Il suffit de tendre la main et de prendre. Sans cesse retentit à notre oreille la voix du Sauveur : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez. Dans la lutte, dans la difficulté, dans la défaillance, nous n'avons qu'à jeter un cri, Jésus accourt et vient nous consoler, nous ranimer, nous soutenir. Il envoie ses anges à notre secours ; il nous confie aux soins de sa divine Mère. Sans nous enlever la croix, nécessaire à notre purification et à notre sainteté, il nous encourage à la porter. Marchant devant nous chargé de la sienne, il nous dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. Si vous voulez être couronnés avec moi, combattez avec moi ; si vous voulez partager mes éternelles félicités, partagez aussi mes souffrances. »

Cette voie, qu'on pourrait croire une voie douloureuse, est au contraire semée

de joies indicibles. Auprès de Jésus, on trouve la paix promise aux hommes de bonne volonté. L'âme s'élève au-dessus des faux biens de la terre, et s'attache plus fortement à Dieu, sa fin dernière. Elle goûte, elle savoure tout ce qu'il y a de suavité dans ce commerce avec son Créateur et n'aspire plus qu'au terme où elle s'unira à lui pour jamais.

O Jésus, ma voie, faites que je vous cherche, que je vous aime, que je me fixe en vous. Accordez-moi d'oublier tout le reste, pour ne penser qu'à vous. Attirez-moi tellement à votre auguste Personne, que je sacrifie tout joyeusement pour vous. Et vous, ô Marie, Mère bien-aimée, conduisez-moi et unissez-moi à votre cher Fils, conservez-moi dans sa compagnie et dans son amour, ici-bas et dans la gloire du Ciel.

Saint Louis-Marie de Montfort prêche Jésus-Christ

Saint Louis-Marie de Montfort a bien montré dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, n° 61, quel devait être le rôle du prédicateur, par rapport à Jésus-Christ. Il faut qu'il rapporte tout à lui, comme à sa dernière fin. « Jésus-Christ, dit-il, est l'*alpha* et l'*oméga*, le commencement et la fin de toutes choses. Nous ne travaillons, comme dit l'Apôtre, que pour rendre tout homme parfait en Jésus-Christ, parce que c'est en lui seul qu'habitent toute la plénitude de la Divinité et toutes les autres plénitudes de grâces, de vertus et de perfections... Si donc nous établissons la solide dévotion à la très sainte Vierge, ce n'est que pour établir plus parfaitement celle de Jésus-Christ, ce n'est que pour donner un moyen aisé et assuré pour trouver Jésus-Christ. »

Tel fut le programme de notre saint, et il y conforma toute sa vie. Il mit son ambition à conquérir des cœurs à Jésus, son Maître et son Sauveur, à étendre son règne, à faire observer sa sainte Loi. Dans ce but, il employa toute son éloquence et épuisa toutes ses forces. Jusqu'au dernier soupir, comme l'Apôtre saint Paul, il prêcha Jésus-Christ crucifié. Il l'aima d'un amour ardent, généreux, persévérant.

On le vit constamment occupé à conduire les fidèles à Jésus, à le leur montrer avec toute sa charité et toute sa miséricorde. Il ne faisait point de mission sans prêcher sur la Passion du Sauveur, sur son amour instituant le saint sacrement de l'Eucharistie. Dans des cérémonies solennelles, il faisait faire amende honorable au Sacré-Cœur si délaissé, si insulté par les impies et les mauvais chrétiens. Comme mémorial de la mission, il laissait un Calvaire, qui rappelait aux fidèles, d'un côté les bienfaits de Dieu, et de l'autre leurs propres engagements à son égard.

Jésus n'est pas seulement caché sous les voiles de l'Eucharistie, pour s'offrir en victime à son Père et demeurer avec nous dans nos églises. Il veut encore se donner à nos âmes par la sainte Communion. Il fait ses délices d'habiter dans les cœurs des chrétiens, afin de les transformer en lui et de leur communiquer une force divine. Le démon, comprenant les avantages de l'Eucharistie pour la pureté et la perfection de la vie chrétienne, se servait de ses alliés, les Jansénistes, pour éloigner les fidèles de la Table Sainte, et cela sous les plus beaux prétextes.

Saint Louis-Marie de Montfort prit le contre-pied de l'hérésie. Partout et

toujours, il exhorta les peuples qu'il évangélisait à venir au banquet sacré, préparé par le divin Amour. Il voulait que tout le monde sans exception communiât au moins une fois par mois. Mais c'était pour lui comme la dernière limite. Il s'efforçait d'amener ses pénitents à la communion fréquente et quotidienne. La petite association, appelée la Sagesse, qu'il avait fondée à l'hôpital général de Poitiers, s'approchait chaque jour de la Sainte Table. Il accorda la même faveur à Marie-Louise de Jésus, la pieuse institutrice des Filles de la Sagesse. Il ne détermina pas pour cette congrégation des jours de communion. Son désir était que ses religieuses vissent le plus souvent possible se nourrir de la chair et du sang de Notre-Seigneur.

Qu'il était heureux, qu'il tressaillait d'allégresse, quand il pouvait gagner des âmes à Jésus ! Quels jours de triomphe, que ceux où il menait en procession les convertis et les âmes renouvelées, pour faire cortège au Dieu de l'Eucharistie !

N'oublions pas que c'est par Marie qu'il conduisait tout le monde à Jésus. Elle était la voie douce, facile et sûre, où il faisait marcher tous ses disciples. Entrons-y nous-mêmes, et cheminons-y avec confiance. Bientôt nous trouverons le Sauveur, avec tous les trésors de sa charité.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. 1^{er}.
Imitation, livre IIe, chap. VIII.
Vraie Dévotion, du n° 60 au n° 68.
Gloires de Marie, chap. VII.

VINGT-SIXIEME JOUR

II. – Jésus est la vérité

Notre intelligence est faite pour la vérité. Elle la cherche avec avidité, mais, tant qu'elle se tourne vers les créatures, elle ne peut assouvir sa faim et sa soif. Nous ne sommes pleinement satisfaits que quand nous avons trouvé celui qui s'est appelé la Vérité. *Ego sum veritas*. Jésus, le Verbe divin, est la Vérité infinie, que le Père contemple avec complaisance de toute éternité. En elle il voit l'expression juste et adéquate de sa puissance, de sa sagesse et de tous ses attributs. Elle lui dit tout ce qu'il est ; elle chante les merveilles de sa nature ; elle contient le plan de la création et l'essence de tous les êtres. En Jésus sont tous les trésors de la sagesse et de la science.

Jésus est la vérité que les Anges et les saints regardent et admirent dans la cité bienheureuse. Elle les ravit et les enchante. Ils sont pleinement rassasiés par cet aliment divin. C'est en elle et par elle qu'ils aperçoivent les merveilles de nature et de grâces répandues par Dieu au sein des mondes, qu'il découvrent l'action constante de la Providence sur les créatures et les voies, pleines de suavité et de force, par lesquelles elle les conduit à leur fin.

Dans le temps d'épreuve, la croyance à cette vérité suprême a été imposée aux êtres intelligents et libres pour conquérir l'éternel amour. Les Anges durent accepter, avec la pleine soumission de leur intelligence, cette étonnante affirmation que le Verbe se ferait chair. Les uns refusèrent leur adhésion et se placèrent désormais dans le mensonge. Le nom qui leur est propre est celui de menteurs, parce qu'ils se sont mis en dehors de la vérité. Les autres, assujettissant avec joie leur esprit à la parole de Dieu, traduisirent leur croyance par ce cri sublime : *Quis ut Deus !* Qui est comme Dieu ! Qu'a-t-il en dehors de lui ? Quand il parle, il dit la vérité, parce qu'il est lui-même la vérité infinie et éternelle.

C'est de cette vérité qu'a vécu et que vit encore l'humanité. A nos premiers parents, courbés sous le poids de la honte, Jéhovah promit un Sauveur, qui sortirait de leur race et en même temps serait d'origine divine. Les patriarches l'ont attendu, les prophètes l'ont annoncé, les poètes inspirés l'ont chanté dans leurs psaumes et leurs cantiques. Tous les regards étaient tournés vers Celui qui devait racheter Israël. Bienheureux nos yeux, à nous, qui voient ce que tant de saints ont appelé de leurs vœux ! La Vérité nous est apparue, elle est sortie de

terre comme nous, en prenant notre nature. *Veritas de terra orta est*. La vie éternelle consiste à la connaître, comme nous l'enseigne l'Évangile. Le Père céleste ne cesse d'attirer sur elle notre attention : « Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le. » Il envoie ses apôtres en diverses parties du monde ; il inspire les écrivains sacrés, afin que le monde regarde le Christ et croie que son Père l'a envoyé pour le sauver. Ces saints prédicateurs n'avaient pas de systèmes ingénieux de doctrines à enseigner aux faibles, ils n'essayaient pas de les éblouir par des pensées profondes et mystérieuses ou par des phrases creuses et boursouflées. Ils ne proposaient qu'une Vérité : Jésus Crucifié. Mais dans cette Vérité se trouvent renfermées toutes les leçons de la science parfaite. Elle projette une vive lumière sur toutes choses. Il nous aide à comprendre les êtres et les événements. Avec quelle éloquence elle nous montre la grandeur de Dieu et notre petitesse, la beauté de la grâce et la laideur du péché, le prix des bonnes œuvres et la vanité de tous les biens d'ici-bas. Le Christ, parce qu'il est la Vérité, explique tout et satisfait à tout. Qui vient à lui est divinement éclairé, car il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Jésus est la Vérité vivante, il ne peut se tromper ni nous tromper. Croyons donc en lui et à tout ce qu'il enseigne. N'allons pas chercher, dans les livres des philosophes, des lumières pour notre vie. L'Évangile nous suffit. Il nous montre Jésus, il nous livre sa parole. Bienheureux celui qui lit et comprend ! Bienheureux celui qui entend la parole de Dieu et sait la garder ! Cette Vérité nous délivrera des chaînes et des pièges du démon, des séductions du monde et des convoitises de la chair, du péché et de ses suites. Elle armera notre bras, pour résister au mal et pour remporter le triomphe. Appuyés sur la vérité, nous verrons les choses à leur vrai point de vue et les apprécierons à leur juste valeur. Nous estimerons ce que Jésus estime et mépriserons ce qu'il méprise. Dédaignant les choses caduques, nous n'aurons pas d'autre ambition que de jouir éternellement de la Vérité, car sa vue nous promet tous les délices.

Croyons donc sincèrement et de tout cœur aux paroles de Jésus, à toutes ses paroles. Ne faisons pas de distinction entre ce qui nous plaît et ce qui nous déplaît, entre ce que nous comprenons, et ce que nous surpasse. Croyons simplement, parce que Jésus a parlé, et qu'il est la Vérité. Eclairons nos jugements de ses maximes, conformons nos pensées à ses pensées. Béni soit l'homme qui vit en communion d'idées et de sentiments avec Jésus-Christ, tout son être est dans la lumière : *Totum corpus lucidum erit !*

Mais il ne suffit pas de croire à l'enseignement de Jésus, il faut encore se conformer à sa vie. Jésus n'est pas seulement la Vérité qui parle, il est aussi la Vérité qui agit. Il est le modèle idéal qui nous est présenté par le Père céleste pour tous les actes de notre existence. L'homme qui ne ressemble pas à Jésus, vit dans le mensonge ; ses actes qui ne cadrent pas avec ceux du Sauveur, sont des actes de mensonge.

Pour être dans la vérité, il faut qu'il soit un autre Christ, adorant, servant, aimant Dieu comme lui, aidant, consolant, soulageant le prochain comme lui, en un mot reproduisant, selon son pouvoir, sa vie parfaite. Levez-vous, vous que le Christ a éclairés, vous qui, de ténèbres que vous étiez, êtes devenus lumière devant le Seigneur ! Que vos actions brillent comme des flambeaux devant les hommes, afin qu'elles glorifient votre Père céleste ! Avec Jésus, vous pourrez dire

à Dieu, à votre dernier jour : « *Consummatum est*. Tout est consommé. J'ai réalisé le plan que vous aviez tracé pour moi. Je suis la vérité, car j'ai fait en tout votre volonté. »

Faisons donc la vérité, comme nous le recommande si justement saint Paul, faisons la vérité, c'est-à-dire faisons le personnage du Christ. Au baptême, nous avons été entés sur lui, nous avons sa vie, son esprit, nous sommes les membres de son corps mystique. Il est nécessaire que tout, en notre personne, comme en nos œuvres, soit marqué du caractère du Christ.

O Marie, qui avez fait paraître dans le ciel une lumière ineffable, vous qui avez donné la Vérité au monde, donnez-la encore à chacun de nous en particulier. Nous en avons soif ; nous la désirons de toutes nos forces ; priez-la de descendre dans nos esprits et dans nos cœurs. Aidez-nous à la réaliser en nous-mêmes. Obtenez-nous d'être humbles, pauvres, doux, patients comme Jésus, de posséder et de pratiquer des vertus vraies et sincères, et d'aspirer sans cesse à la contemplation de la Vérité, de la lumière qui n'aura pas de déclin.

Mission de la ville de Montfort

Saint Louis-Marie de Montfort prêcha dans sa ville natale une mission qui produisit les plus heureux effets. Nous détachons deux traits qui nous montrent l'amour du saint prêtre pour Jésus crucifié et la grâce qu'il avait de le communiquer aux autres.

« Un jour qu'il devait prêcher dans l'église de Saint-Jean, dit M. Blain, il monta en chaire en présence d'une grande foule, sans dire aucune parole; puis, montrant au peuple un grand crucifix qu'il portait ordinairement avec lui, il le plaça sur la chaire et descendit à l'instant, voulant faire entendre à ses auditeurs que c'était Jésus-Christ crucifié qui les prêchait, et qu'ils eussent à l'écouter. Afin de les rendre plus attentifs à la voix de ce prédicateur, il alla ensuite avec un autre crucifix par toute l'église, le présenter aux assistants et le leur donner à baiser tour à tour en disant : « Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien fâchés de l'avoir offensé ? » Alors, se mettant à genoux, il l'offrait à qui voulait lui baiser les pieds. Chose étonnante ! tous les cœurs parurent comme percés de componction et liquéfiés d'amour et de tendresse ; les yeux des assistants parlaient pour eux par des torrents de larmes ; chacun attendait, avec une pieuse impatience et une piété touchante, l'approche du missionnaire et son tour de baiser les pieds du saint crucifix. Tous s'avouaient coupables de la mort de leur Sauveur et lui en faisaient publiquement amende honorable. Cette nouvelle prédication dura autant de temps qu'il en fallut au missionnaire pour parcourir l'église, et elle tira plus de larmes des yeux, plus de gémissements du cœur, elle fit plus de changement dans les mœurs, que le sermon le plus fort, le plus pathétique, n'aurait pu espérer. » Le sermon avait été court, remarque le Père Besnard, mais il ne faut pas moins que toute la vie d'un saint, pour en préparer un semblable.

Les dispositions de ses compatriotes demeurèrent excellentes jusqu'à la fin des exercices. Il en profita pour réaliser le projet d'un beau Calvaire. Il choisit un lieu élevé, la « butte de la Motte », qui domine la vallée du Meu et commença les travaux. Autour du monticule, il voulait édifier quatorze chapelles semblables à

celles du Mont-Valérien, où seraient représentées diverses scènes de la Passion. Le Calvaire, élevé sur la butte, porterait une grande croix, qu'on apercevrait de loin. Il avait fait sculpter à Saint-Brieuc un beau Christ en bois. Il voulut en faire bénéficier sa ville natale. On devait le porter en triomphe et l'attacher à la croix pour couronner la mission. C'eût été créer à Montfort un centre de dévotion populaire et doter la petite ville des avantages matériels que procure un pèlerinage fréquenté.

Le missionnaire attendait d'heureux effets de cette érection de Calvaire. Il voyait déjà les foules accourir aux pieds du Sauveur, l'acclamer et lui offrir leurs hommages et leurs prières. Mais pendant qu'on exécutait les premiers travaux, un ordre du duc de la Trémoille, seigneur de Montfort, vint tout arrêter. Ce haut personnage de famille protestante et de tendances jansénistes, avait été poussé à cet acte arbitraire par des ecclésiastiques gagnés à la secte. Quand le commissaire de la Trémoille vint lui signifier la défense de son maître, il dit : « Quoi que vous fassiez, ce lieu deviendra un lieu de prières ! » Cette parole fut accueillie comme une prophétie par les habitants de Montfort, qui la transmirent à leurs enfants. On la vit se réaliser au milieu du XIX^e siècle. Il s'agissait de bâtir à Montfort une nouvelle église. Le clergé et les membres de la fabrique hésitaient sur le choix de l'emplacement. Sans se douter de la prédiction, ils jetèrent enfin les yeux sur le terrain sanctifié par les sueurs et les souffrances du saint missionnaire. A peine eut-on posé la première pierre, que les anciens dirent aux prêtres de la paroisse : « Nous allons voir s'accomplir la prophétie du bon Père de Montfort. » Ainsi Dieu ne laisse point tomber les paroles de ses saints : il réalise leurs désirs et bénit leurs travaux. Ce que souhaitait notre saint s'est accompli. On vient en ce lieu béni à Jésus par Marie; on y honore le Fils et la Mère, on y chante leurs louanges et on leur expose les besoins du corps et de l'âme. Daigne saint Louis-Marie de Montfort nous conduire nous-mêmes à leurs pieds, pour recevoir leurs grâces et nous sanctifier sous leurs divines influences !

Autres lectures

Évangile saint Jean, chap. XIV.

Imitation, livre IIIe, chap. II.

Vraie Dévotion, du n° 68 au n° 78.

Gloires de Marie, chap. VIII.

VINGT-SEPTIEME JOUR

III. – Jésus notre vie

Dans un chrétien, il y a trois vies. La première, la moins noble, nous est commune avec les animaux, c'est la vie du corps, qu'alimentent des mets matériels et grossiers. La seconde est la vie de la raison. Par elle nous comprenons la vérité, nous acquérons la science et l'expérience, nous goûtons et aimons ce qui est bien. Elle est déjà bien précieuse à nos yeux, car elle fait de nous des images de Dieu. Mais il est une vie bien supérieure encore : excellentiorem *viam demonstro*, c'est la vie de la grâce. Par elle nous participons à la nature de notre Créateur, nous sommes transformés et devenons des êtres divins, nous produisons des actes qui nous méritent au Ciel une récompense éternelle. C'est d'elle que Jésus parle dans son Evangile quand il dit : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec plus d'abondance. Je suis la vie. *Ego sum vita.* »

Toute la grâce qui doit animer le genre humain régénéré, Dieu l'a déposée en son divin Fils. Nous l'avons vu, dit saint Jean, plein de grâce et de vérité et c'est de sa plénitude que nous avons tout reçu. La grâce, dit à son tour saint Paul, c'est la vie éternelle de Dieu en Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est cette vie divine qui s'écoule du sein de la Trinité dans le Sacré-Cœur de Jésus, pour, de là, se répandre dans les âmes de bonne volonté. Inutile de la chercher ailleurs et de la demander à un autre. « En Jésus seul était la vie et la vie était la lumière des hommes... et cette vie s'est manifestée, continue saint Jean, et nous l'avons vue. Oui, nous l'attestons, nous vous annonçons la vie éternelle qui était en Dieu et qui nous est apparue. »

Jésus disait un jour à Marthe, près du tombeau de son frère : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même dans la mort, il vivra ; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais. Le crois-tu ? » Répondons avec cette sainte femme : « Oui, Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui est venu en ce monde. »

Oui, ô Jésus, vous êtes le Christ, et par là même vous êtes ma vie, *Mihi vivere Christus est*. Vous êtes la vraie vigne, *vitis vera*, dont je suis la branche. De vous vient couler jusqu'en moi cette sève surnaturelle, qui produit des fruits délicieux pour le Ciel et qui est votre propre vie. Vous êtes la tête d'un corps mystique dont je suis le membre. C'est donc de vous, comme de sa source, qu'arrive jusqu'à moi le fleuve d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Le même Saint-Esprit nous anime. Vous êtes en moi et je suis en vous, et, avec saint Paul, je puis dire : « Je ne vis plus, mais le Christ vit en moi. »

Quelle gloire pour le chrétien que cette union intime avec Jésus ! Extérieurement cet homme n'a rien qui la distingue. Il est peut-être pauvre, ignorant, malade. Il a des défauts et des misères que les autres remarquent et lui reprochent. Mais allez à l'intime de son cœur, où est le royaume de Dieu, *regnum Dei intra vos est*, vous trouverez un spectacle digne de toute votre admiration, Jésus demeure et vit dans cette âme ; il l'embellit d'une splendeur éblouissante, il la pénètre de sa propre lumière et la remplit de son amour. Il devient le principe de ses actes et le moteur de toutes ses vertus. La Sainte Trinité fait ses délices d'habiter dans ce temple, qui par les sacrements lui a été dédié : « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure. »

Il n'y a pour nous ici-bas rien de grand que cette vie divine. Tous nos efforts doivent être employés à la chercher, à la conserver, à la faire fructifier. Que sont, auprès d'elle, les richesses, les honneurs, les grandeurs de la terre ! Tout cela est de la fumée et disparaît au souffle de la mort. La grâce est la vie éternelle. Après la mort elle ne s'éteint pas, mais elle s'appelle la gloire du Ciel. L'âme qui possède cette vie, en comparaisant au tribunal du Juge suprême, voit face à face ce Dieu en qui elle a cru, elle possède sans crainte de le perdre ce Dieu en qui elle a espéré ; elle aime de toutes ses forces ce Dieu qu'ici-bas elle a aimé et servi. Donc, laissons les mondains se fatiguer à la poursuite de vanités éphémères ; pour nous, ambitionnons le trésor sacré de la grâce, que les voleurs ne peuvent nous prendre, que ni la rouille, ni les vers ne peuvent détruire. Travaillons à l'augmenter en nous.

La vie divine s'alimente d'abord par la foi. L'apôtre saint Paul nous l'enseigne : le Juste vit de la foi. Il nous explique cette parole en nous disant : Je vis de la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. Mon âme a besoin de vérité, de lumière : je trouve tout cela en Jésus ; mon âme a besoin de force : elle la puise dans le Sacré-Cœur de Jésus. Je suis faible, languissant, en proie aux infirmités, en butte aux tentations : je n'ai qu'à regarder avec foi le crucifix, je sens renaître en moi un nouveau courage, une généreuse patience. Le Sauveur réalise en moi la parole qu'il disait à Nicodème : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit placé en haut sur une croix, afin que ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » O Jésus, je crois en vous, et je sens qu'à chaque acte de foi que je produis mon âme est plus vaillante, plus humble, plus énergique. Je puise en vous la vie divine par la foi et je veux en multiplier les actes dans la pratique, surtout aux moments difficiles.

Mais Jésus est surtout l'aliment de la vie divine par la sainte communion : «

Je suis le pain de vie, disait-il aux Juifs. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et cet aliment céleste ne les a pas empêchés de mourir. Voici le vrai pain descendu du Ciel. Si quelqu'un en mange, il ne mourra point. Je suis le pain vivant descendu du Ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement, et ce pain que je lui donnerai est ma chair pour la vie du monde. En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. »

Jésus ne pouvait affirmer plus solennellement la nécessité de l'Eucharistie pour la vie de nos âmes. Répondons avec empressement à cet appel miséricordieux du Sacré-Cœur. Venons puiser avec joie l'eau de la grâce aux sources du Sauveur. Ne nous contentons pas de communier à Pâques, ni même aux grandes fêtes de l'année ; communions fréquemment, communions tous les jours. Le divin Maître, dans la sublime prière du Pater, nous fait demander notre pain quotidien à notre Père céleste. Mais ce pain quotidien, c'est avant tout l'Eucharistie. Bienheureux celui qui comprend cette vérité et sait en profiter dans la pratique !

O Marie, je n'oublie pas que, si Jésus est le fruit de vie, qui nourrit nos âmes, vous êtes l'arbre qui l'a porté. Je viens donc au pied de cet arbre de vie, pour y trouver la grâce et le salut. O Mère, donnez-moi la vie, donnez-moi Jésus, gardez-le dans mon âme contre les tentations du monde et du démon ; faites grandir en moi cette vie délicieuse. Votre gloire, comme celle de Dieu, y est intéressée. Car plus j'aurai de grâce, plus je serai saint, et par conséquent plus je vous aimerai, et vous louerai dans l'éternité. Par là même aussi je verrai Dieu avec plus de clarté, j'aurai pour lui une charité plus grande, et je lui donnerai plus de gloire dans les siècles des siècles. Dans votre office, vous dites : « Celui qui me cherche me trouvera, et celui qui me trouvera trouvera la vie. » O Vierge Immaculée, je vous cherche, je veux être à vous, tout à vous, pour trouver Jésus et m'unir à lui éternellement.

Le Calvaire de Pontchâteau

Le monument qui nous montre le mieux l'amour de saint Louis-Marie de Montfort pour Jésus crucifié est celui de Pontchâteau. Son histoire est aussi intéressante qu'édifiante.

En 1673, année de la naissance du missionnaire, vers l'heure de midi, par un temps fort clair, on vit paraître dans les airs des croix lumineuses et des étendards au-dessus d'une lande de Pontchâteau, appelée lande de la Madeleine. Puis l'air retentit d'un grand bruit qui fit fuir les troupeaux dans les villages voisins. Cette scène mystérieuse se termina par un concert d'une suave harmonie. Que signifiait cette vision ? Les témoins étaient bien embarrassés pour le dire. Ils en eurent le sens quarante ans plus tard, quand sur cette lande saint Louis-Marie de Montfort éleva son Calvaire. Les croix radieuses entourées d'étendards étaient le symbole du triomphe qu'en ce lieu on réservait au Rédempteur. Les animaux, mis en fuite

par un bruit d'En-Haut, désignaient les esprits infernaux, chassés du pays par la vertu de la croix et la parole du saint missionnaire. Enfin, la musique céleste laissait prévoir les pieux cantiques, qui désormais ne se tairaient plus sur la montagne sacrée.

L'emplacement fut désigné, d'une façon merveilleuse, au choix du missionnaire et de ses collaborateurs. Tout d'abord on avait jeté les yeux sur le village de Sainte-Reine; mais, pendant qu'on commençait les premiers travaux, deux blanches colombes vinrent becqueter la terre fraîchement remuée, partirent à tire d'aile pour reparaître bientôt, becqueter de nouveau le sol et s'envoler dans la même direction. Saint Louis-Marie de Montfort fit observer ces allées et venues à ses compagnons. On suivit le vol des oiseaux et l'on finit par remarquer qu'ils s'arrêtaient, après chaque course, au point le plus élevé de la lande de la Madeleine. Là on trouva, selon l'expression des paysans, « toute une ruchée de terre », déposée sur le sol aride.

Le missionnaire vit dans ce signe une indication du Ciel. Dieu voulait que, sur cette immense plate-forme, on élevât bien haut l'image de son Fils bien-aimé. Le jour même, le Père de Montfort traça trois grands cercles concentriques, l'un de 400, le deuxième de 500, le troisième de 600 pieds. Le premier marquait la base du mont qu'il projetait d'élever sur la colline; entre le deuxième et le troisième, il ferait creuser un vaste fossé, et la terre qu'on en tirerait servirait de base au monument.

Le projet du saint prêtre était grandiose. Puisque Jérusalem était aux mains des infidèles, il voulait donner aux chrétiens une idée de la ville sainte, leur fournir une vive représentation des lieux sanctifiés par la Passion du Sauveur. On se mit tout de suite à l'œuvre. Prêtres et fidèles, enthousiasmés par la voix du missionnaire, se livrèrent aux labeurs les plus pénibles pour ériger la montagne de Dieu. Pendant quinze mois consécutifs, on vit constamment chaque jour, sur la lande de la Madeleine, de deux cents à quatre cents ouvriers de bonne volonté, venus de tous côtés, même des pays étrangers, comme de la Flandre et de l'Espagne. Ce n'était pas seulement de robustes paysans, mais des femmes, des jeunes filles, des enfants, des ecclésiastiques, des bourgeois, des gentilshommes, heureux et fiers de contribuer personnellement au triomphe de la croix. Le seul salaire qu'ils demandaient était de contempler, aux moments de repos, le beau Christ qui reposait dans une grotte éclairée par la pâle lumière d'une lampe, et qui devait être suspendu à la croix.

Tout en travaillant, on chantait. Le missionnaire avait composé un cantique qui renouvelait sans cesse l'enthousiasme. Il y avait surtout un couplet qui frappait les esprits, c'était le suivant, qui était une vraie prophétie :

Oh ! qu'en ces lieux, l'on verra de merveilles !

Que de conversions.

De guérisons, de grâces sans pareilles !

Faisons un Calvaire ici.

Faisons un Calvaire !

Enfin, à force de fatigues, la montagne fut achevée. Un mur entourait la plateforme et supportait un grand Rosaire. Trois croix furent dressées au sommet du Calvaire. Celle de Notre-Seigneur, qui n'avait pas moins de cinquante pieds de long, était rouge ; celle du bon larron était verte, et celle du mauvais, noire. Au pied de la croix de Jésus, se trouvait Marie, la Mère des douleurs, avec saint Jean et sainte Marie-Madeleine. La Vierge et son Rosaire, on le voit, n'étaient point oubliés. Cependant, pour exciter la dévotion des pèlerins, Montfort fit planter autour du monument, comme nous l'avons déjà dit, un immense Rosaire de cent cinquante sapins et de quinze cyprès, qui invitaient à réciter les cent cinquante *Ave Maria* et les quinze *Pater*. Il avait réservé aussi des emplacements pour trois chapelles, où seraient représentés les mystères joyeux, douloureux et glorieux. Mais on ne lui laissa pas le temps d'exécuter son dessein.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. VI.

Imitation, livre IVe, chap. 1^{er}.

Vraie Dévotion, du ° 83 au n° 90.

Gloires de Marie, chap. IX.

VINGT-HUITIEME JOUR

IV. – Jésus bon Pasteur

Le titre de bon Pasteur est un des plus gracieux sous lesquels ait été désigné Notre-Seigneur. Toujours très populaire dans l'Eglise, il n'a cessé d'inspirer l'iconographie chrétienne. Dès les premiers siècles, les fidèles des catacombes aimaient à représenter, sur les murs de leurs temples souterrains, le bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée qu'il ramène au bercail.

Ce nom nous donne, sous une forme expressive et touchante, le mode de gouvernement que le Sauveur vient inaugurer sur terre. Ce n'est plus la loi de crainte, mais la douce houlette, qui console et protège le troupeau. *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. Le vrai pasteur sait qu'il n'est constitué que pour le bien de ses brebis. Il les éloigne des passages dangereux et les conduit dans de bons pâturages. Il emploie toute son industrie, tout son savoir-faire, et aussi toute son affection, à leur procurer toute satisfaction. Car il les aime, ses chères brebis ; il les connaît et les appelle chacune par son nom. Elles aussi reconnaissent sa voix ; elles répondent à ses tendres invitations et le suivent partout où il veut les mener.

Jésus nous dit qu'il est le bon Pasteur, le Pasteur idéal, qui réalise pleinement ce nom, et qui a toutes les qualités que demandent ces fonctions. Il aime tellement ses brebis qu'il donne sa vie pour elles. Les mercenaires s'enfuient au moment du danger, abandonnant sans défense le troupeau confié à leur garde. Jésus est resté et a lutté jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il a donné la plus grande marque d'amour qu'on puisse attendre ici-bas de ses amis : il a voulu mourir pour les âmes que son Père lui avait données.

Jésus, le bon Pasteur, connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Il y a entre lui et elles la plus douce intimité. Il les écoute et leur parle avec une tendresse ineffable. Il les instruit, les console, les relève, les guérit. Que leur manque-t-il sous une vigilance si charitable ? Elles peuvent redire la parole du prophète : « Vous m'avez préparé une table merveilleuse, en face de ceux qui me tourmentent. Vous avez oint ma tête d'une huile exquise, et mon calice, oh ! qu'il

est beau ! » A ses brebis le Pasteur donne en nourriture sa chair adorable et leur fait boire son propre sang. Saint Louis-Marie de Montfort chantait, rempli d'admiration à la vue de ce prodige :

*Le Tout-Puissant
Se fait ma nourriture.
J'ai pour Pasteur et pour pâture
Le Tout-Puissant !
Quel avantage!
Posséder sans partage
Le Tout-Puissant !*

Comblée de tant de faveurs, chaque brebis dit à Jésus : « Quand je marcherais au milieu de la nuit, je ne craindrais aucun malheur, car vous êtes avec moi : *quoniam tu mecum es.* » Le bon Pasteur, en effet, n'a pu se décider à abandonner ici-bas son cher troupeau. Par la Sainte Eucharistie il demeure avec lui. Il est toujours son guide, son appui et sa force. « O bon Pasteur, s'écrie l'Eglise, pain véritable, ô Jésus, ayez pitié de nous ! Paissez vos brebis, défendez-nous, faites-nous voir le bien dans la terre des vivants. »

Mais, hélas ! toutes les brebis ne restent pas fidèles. Il en est qui s'éloignent de la bergerie attirées par les caresses trompeuses du monde et du démon. Elles s'imaginent trouver des pâturages plus succulents que ceux de leur vrai Pasteur. Elles s'en vont donc bien loin, dans des régions froides et désolées, où les attendent la famine et des maux de toutes sortes.

En constatant la disparition de ces infortunées, le cœur du bon Pasteur s'est ému. Il n'aura plus de joie et de repos qu'il ne les ait retrouvées. Il s'en va donc à la recherche de la brebis égarée, ne comptant pour rien ses peines et ses fatigues, jusqu'à ce qu'il l'ait revue et serrée entre ses bras. *Quaerens me sedisti lassus.* Enfin il l'aperçoit tremblante, couverte de blessures, entourée de loups qui vont la déchirer. Il s'élançe, écarte les ennemis, et prononce des paroles de consolation et d'amour. Après un premier pansement aux plaies qui saignent, il prend la brebis languissante, la met sur ses épaules et la ramène joyeux au bercail. Pour fêter son retour, il invite ses amis : « Réjouissons-nous, dit-il, ma brebis était perdue, elle est retrouvée. »

Comme ces détails de la vie pastorale s'appliquent bien à la charité infinie du Cœur de Jésus ! Il semble ne se préoccuper que des pauvres pécheurs, pour lesquels il est descendu du Ciel. Les gens bien portants n'ont pas besoin du médecin, ce sont les malades qui réclament ses soins. Il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. Jésus est le Sauveur, et son bonheur est de sauver. C'est avec une inexprimable félicité qu'il retire les âmes de la fange du péché. Et, chose digne de toute admiration, ces âmes, quelques instants avant, dégradées, souillées, vendues à Satan, sont à peine lavées de leurs crimes, que Jésus les admet sans retard à son intimité. Il leur donne de telles marques de tendresse, que les justes en auraient de la jalousie, comme le frère du prodigue, si la charité ne leur faisait partager les sentiments de leur divin Maître.

Le fidèle qui se prépare à se consacrer entièrement à Jésus par Marie fera bien de méditer longuement sur le nom bon Pasteur donné à Jésus. Cette étude délicieuse lui fera mieux connaître le Sacré-Cœur. Il comprendra mieux sa miséricorde, sa bonté, son ineffable charité pour les hommes, même pour ses ennemis.

En même temps, il réfléchira aux devoirs qu'implique sa condition de brebis du Christ. Que nous demande Jésus, pour pouvoir nous faire tout le bien qu'il désire et nous conduire au céleste bercail ? Avant tout, la docilité et l'obéissance. Il faut que nous soyons soumis à notre divin Pasteur, que nous écoutions ses doctes leçons, que nous suivions ses exemples, que nous l'aimions de tout notre cœur, et que nous nous appliquions à lui faire plaisir en toutes choses. Alors nous pourrons, avec une suprême confiance, lui présenter nos prières ; il ne refusera aucune grâce à celui qui ne lui refuse aucun service.

O Marie, vous que l'Eglise, dans sa liturgie, appelle la divine Bergère, conduisez-nous au bon Pasteur. Daigniez nous faire connaître son amour pour nous et nous inspirer pour lui un amour réciproque. Obtenez-nous de lui être toujours fidèles et de ne jamais nous séparer de sa douce compagnie. Protégez-nous contre notre propre faiblesse ; ne permettez pas que nous nous laissions séduire par les biens périssables de ce monde. Attirez-nous, ô Vierge Immaculée ; nous courrons à l'odeur de vos parfums, nous suivrons le chemin sans tache où vous avez marché ! Avec vous et par vous, nous serons réunis au bercail céleste, où il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un Pasteur. *Fiat !*

Le Calvaire de Pontchâteau (suite)

La plus grande gloire que reçut Jésus-Christ à Pontchâteau ne vint pas de la croix qui fut érigée sur le Calvaire, mais de celle qui fut plantée dans le cœur du Père de Montfort. Rarement saint fut accablé d'une humiliation aussi grande et douloureuse.

L'œuvre était terminée. Tous les habitants du pays se réjouissaient et demandaient qu'on fit des fêtes splendides, pour l'inauguration du monument. La bénédiction en fut fixée au 14 septembre 1710. L'évêque de Nantes autorisait saint Louis-Marie de Montfort à la présider en son nom. Rien ne fut négligé pour donner plus d'éclat à la cérémonie. Quatre excellents prédicateurs avaient accepté de prêcher aux quatre côtés de la sainte montagne. On savait que l'auditoire serait immense. Les pèlerins accouraient à flots pressés et inondaient la lande. Persuadés qu'ils ne trouveraient pas d'hôtellerie pour s'abriter, ils apportaient leurs provisions et se proposaient de dormir sur l'herbe en plein air, ou sous les arbres de la forêt. Le vieux père du missionnaire était venu lui-même de Rennes pour voir, avant de mourir, l'œuvre maîtresse de ce fils, qui, disait-il, ne lui avait jamais fait de peine.

Le 13 au soir, on faisait les derniers préparatifs pour la fête du lendemain, quand survint un messenger qui apportait une lettre de l'évêché de Nantes. C'était la défense de procéder à la bénédiction. A cette nouvelle, tout le monde fut

profondément attristé. Seul saint Louis-Marie de Montfort demeura calme, sans proférer une plainte. Néanmoins, espérant, par une explication verbale, faire changer la décision du prélat, il partit pour Nantes. Après avoir voyagé toute la nuit, il supplia l'évêque de lever la défense qu'il avait portée. Ce fut inutile. Le missionnaire revint vers son Calvaire, le lendemain de la fête. Tout s'était passé comme on l'avait réglé à l'avance, sauf la bénédiction. L'arrivée de Montfort excita la joie des pèlerins : mais quand on sut l'insuccès de sa démarche, ce fut une véritable consternation.

Le serviteur de Dieu, sans se laisser abattre, s'en alla le dimanche suivant commencer une mission à Saint-Molf. Une autre humiliation l'y attendait. Quatre jours après son arrivée dans la paroisse, l'évêque lui interdit de prêcher et de confesser. Montfort se soumit sur-le-champ à cet ordre si sévère et se retira à Nantes, chez les Jésuites.

Mais il n'était pas au bout de ses peines. Les Jansénistes intriguèrent si bien à la Cour, qu'ils obtinrent de Louis XIV une sentence qui vouait à la destruction le Calvaire de Pontchâteau. On réquisitionna d'office pour cet effet les paysans d'alentour.

En apprenant cette nouvelle, saint Louis-Marie tomba à genoux. « Dieu soit béni ! dit-il, je n'ai jamais songé à ma gloire, mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra avec la même faveur que si j'avais réussi. » Et il commença, sous la direction d'un Père Jésuite, le Père Préfontaine, les exercices de saint Ignace. Ce Père a rendu témoignage de la vertu héroïque de son hôte.

« Je l'accueillis, dit-il, sans m'apercevoir qu'il lui fût arrivé le moindre chagrin. Il me parla comme à son ordinaire, et ne me fit jamais paraître la moindre émotion dans ses paroles, ni dans ses maximes, ni même sur son visage. Comme l'ordre du roi fit grand bruit à Nantes et aux environs, nous en fûmes bientôt instruits. J'en parlai à M. de Montfort, il me confirma ce qui se disait, mais sans qu'il lui échappât une seule parole de plainte ou de mécontentement contre ceux qu'il avait raison de soupçonner de lui avoir attiré un ordre si positif et si peu attendu. Cette paix, cette égalité d'âme dont il ne se départit pas pendant nuit jours, me surprit : je l'admiraï. Ce que j'avais vu et ce que j'avais su de lui me l'avait fait regarder comme un homme de bien; mais cette patience, cette soumission à la Providence, dans une occasion aussi délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint et m'inspirèrent des sentiments de respect et de vénération pour sa vertu que j'ai toujours conservés depuis et que je conserverai jusqu'à la mort. »

M. des Bastières, son compagnon de mission, étant venu le visiter, fut lui-même surpris de sa tranquillité. « Je croyais, dit-il, le trouver accablé de chagrin, je me disposais à faire tout mon possible pour le consoler, mais je fus très surpris, lorsque je le vis plus gai et plus content que moi, qui avait plus besoin de consolation que lui. Je lui dis en riant : « Vous faites l'homme fort et généreux. Pourvu qu'il n'y ait là rien d'affecté, à la bonne heure ! — Je ne suis ni fort, ni courageux, me répondit-il, mais, Dieu merci, je n'ai ni peine, ni chagrin, je suis content. — Vous êtes donc bien aise qu'on détruise votre Calvaire ? — Je n'en suis ni aise ni fâché. Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire, il permet aujourd'hui

qu'il soit détruit; que son saint nom soit béni ! »

Ce courage, le saint le puisa dans le cœur sacré de Marie. Comme il le dit dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, les favoris de cette bonne Mère sont contredits et persécutés; mais avec son secours, ils portent leurs croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire. Demeurons nous-mêmes avec Marie : cette charitable Mère nous aidera à souffrir et nous inspirera une sainte résignation dans nos peines. Par elle, nous persévérons jusqu'à la mort à la suite de Jésus.

Autres lectures

Evangile saint Jean, chap. X.

Saint Luc, chap. XV.

Imitation, livre IVe, chap. II

Vraie Dévotion, du n° 257 au n° 266.

Gloires de Marie, chap. X.

VINGT-NEUVIEME JOUR

V. – Le Sacré-Cœur

Tous les titres donnés à Jésus peuvent se résumer dans un mot, qui les explique tous : *Dilexit*. Il a aimé. Il a aimé le monde et il s'est fait homme pour le sauver. Il nous a aimés et il s'est livré pour nous à toutes les opprobes et à toutes les douleurs. Il nous a aimés comme Dieu, d'un amour éternel, et il a voulu nous aimer comme homme dans le temps. Le Fils de Dieu a eu un cœur humain semblable aux nôtres, un cœur qui savait compatir à nos misères, un cœur qui souffrait, un cœur qui aimait. C'est cela surtout qui attire et captive les hommes. Les menaces de la justice nous épouvantent, sans toujours nous convertir ; les promesses d'une félicité sans fin restent stériles devant notre désir ardent des plaisirs sensibles. Ce qui gagne le cœur, ce qui l'entraîne et le livre à Dieu, c'est de voir Jésus nous sourire dans la crèche, travailler dans l'atelier de saint Joseph, mourir sur la croix. L'amour appelle l'amour. Jésus a donc montré tant d'amour, il a manifesté par des marques si nombreuses sa charité sans bornes, que les âmes de bonne volonté ne résistent pas à ses tendres invitations. Elles donnent entièrement leur cœur à celui qui leur a livré le sien.

C'est le motif éminent qui nous décidera à nous consacrer sans partage à notre Sauveur. Nous croyons fermement à l'amour de Jésus pour nous. Délicieuse pensée qui nous reconforte et nous repose ! Nous savons qu'il n'y a pas une minute dans notre vie où Jésus ne nous regarde avec tendresse, ne nous bénit, ne nous envoie ses grâces. Dans le tabernacle de nos églises, son cœur eucharistique est un soleil qui nous éclaire, nous réchauffe et nous réjouit. Il est vrai que nous avons la liberté de nous soustraire à son influence. Nous pouvons mettre entre lui et nous des obstacles ; mais ce divin soleil n'en continue pas moins de luire et de nous envoyer ses bienfaisants rayons. Ah ! si nous le laissons faire, si nous savions profiter de ses lumières et de ses feux, comme notre vie changerait et deviendrait sainte !

Pensons souvent à cet ami qui ne nous oublie jamais. On est si heureux de posséder un ami ! C'est une chose si rare ici-bas, que l'Esprit-Saint nous conseille de conserver ce précieux trésor avec un soin jaloux. Cet ami, nous le possédons ; il demeure avec nous dans le Saint-Sacrement ; sa maison s'élève au milieu des nôtres. Son affection est fidèle. Rien n'est capable de la détruire, de la diminuer ou de la décourager. En quelque endroit que nous soyons, quelles que soient nos

occupations, emploierions-nous notre temps à pécher, elle nous poursuit et cherche à nous séduire.

C'est que Jésus est l'amour, l'amour incarné, l'amour vivant. Quoi d'étonnant alors qu'il aime, qu'il repande ses bienfaits ! C'est sa nature à lui d'aimer. Laissons-le donc nous envelopper dans sa charité ; permettons-lui de donner à nos âmes toutes les richesses de sa grâce, et d'assouvir ainsi son besoin de faire du bien. Qu'il est dur pour une âme tendre et bienveillante de voir sa bonté se briser contre la dureté d'un cœur ingrat ! Quelle souffrance pour une mère quand un fils coupable, loin de comprendre son affection maternelle, en repousse froidement ou avec mépris les tendres effusions ! Jésus a connu et connaît tous les jours ces douleurs intimes. On peut dire qu'il en est continuellement abreuvé.

Pour nous, qui, par la pratique de notre Vraie Dévotion, aspirons à l'honneur de mieux l'aimer, de mieux le servir, et par là de vivre dans une plus grande intimité avec lui, nous éviterons avec un soin jaloux de blesser ce cœur si tendre. Nous voudrions au contraire lui procurer de douces joies, en faisant en toutes choses son bon plaisir. Nous réparerons, par notre amour et notre fidélité, les injures qu'il reçoit des impies et même des mauvais chrétiens. Jésus nous a donné tout ce qu'il pouvait donner. Il nous a livré sa personne, son corps, son âme, sa divinité, dans le sacrement de l'autel. Il nous communique tous ses mérites, toutes ses grâces, en attendant de nous associer à sa gloire éternelle. Il nous a faits, par la grâce, fils de Dieu, comme lui ; il veut que nous soyons ses cohéritiers du royaume du Ciel. Répondons à cette libéralité divine par une générosité aussi grande que possible. Donnons tout à notre aimable Sauveur : notre corps avec ses membres ; notre âme avec ses facultés ; tous nos biens intérieurs et extérieurs, nos mérites passés, présents et futurs. Faisons-lui cette offrande par les mains immaculées de Marie. Unissons-nous aux sentiments avec lesquels cette divine Mère correspondait à l'amour de son cher Fils.

Surtout consacrons notre cœur à Jésus. C'est cela qu'il désire avant toutes choses ; c'est pour le conquérir qu'il est venu du Ciel en terre et qu'il a entrepris de si pénibles labeurs. Donnons-lui notre cœur tout entier pour l'aimer ardemment, pour n'aimer que lui et aimer en lui toutes les créatures. Il faut que Jésus soit vraiment le Roi de nos cœurs. Il faut qu'il règne efficacement sur notre esprit, sur notre cœur, sur notre chair. Consacrons-lui notre vie entière avec toutes ses œuvres, et que désormais chacune de nos pensées, chacun de nos désirs, chacune de nos actions, soit une manifestation et comme un écoulement de notre amour.

Mais en regardant notre pauvre cœur, en nous rappelant ses basses convoitises et ses abaissements malheureux, ne rougirons-nous pas d'avoir un si triste présent à faire au Roi des rois ? Ne craignons-nous pas de le voir dédaigné et repoussé ? Non, nous savons que Jésus ne méprise point le cœur contrit et humilié. Si bas qu'il soit tombé, il se plaît à le relever et à le restaurer. Mais pour que ce cœur ne soit pas trop indigne de la divine Majesté, plongeons-le dans le cœur de Marie. Dans cet océan de pureté, dans cette fournaise d'amour, il se purifiera, il s'embrasera. Jésus en le regardant ne verra plus sa misère, mais les vertus de sa Mère bien-aimée. Il accueillera notre présent, comme s'il venait directement de Marie.

O Cœur de Jésus, j'ai confiance en vous. Je crois à votre amour pour moi. De mon côté je désire vous aimer de tout mon esprit, de tout mon cœur, de toute mon

âme, de toutes mes forces, et voilà pourquoi je veux me donner à vous. Daignez agréer et récompenser ma bonne volonté, en m'infusant une plus grande abondance de votre divine charité. *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus.* Amen.

Confiance et amour de saint Louis-Marie de Montfort

Saint Louis-Marie de Montfort méditait constamment la charité infinie de Dieu. Il savait combien le Cœur de Jésus aime l'humanité et lui désire de bien. N'est-ce pas la joie du Sauveur d'accorder des grâces à ses frères, de soulager leurs misères, de consoler leurs peines, de les aider à marcher vers l'éternelle Béatitude ? Aussi le saint prêtre recourait avec une souveraine confiance à cette source inépuisable de bénédictions « Personne peut-être, dit un de ses historiens, le Père de Clorivière, n'a pratiqué plus parfaitement que lui le conseil que notre divin Maître nous a laissé, *de n'être point en peine pour le lendemain.* Dépourvu de tout, il attendait chaque jour des mains de la Providence tout ce qui lui était nécessaire, et cette bonne Mère, comme il l'appelait, pourvoyait amoureusement et souvent d'une manière miraculeuse, non seulement à tous ses besoins, mais encore à ceux d'un grand nombre de pauvres qu'il se chargeait de nourrir. »

« Il est arrivé bien des fois, dit un prêtre qui a beaucoup travaillé avec M. de Montfort. et qui était même chargé du soin de présider sur eux pendant le repas, il est arrivé que les pauvres se mettaient à table, sans qu'on eût rien à leur donner. Plein de confusion, ce prêtre allait trouver M. de Montfort. qui le rassurait, et sans qu'on se fut donné le moindre souci, un moment après on voyait arriver des provisions de toute espèce, en si grande abondance, qu'après la réfection de deux cents pauvres, on a compté plus d'une fois jusqu'à cinquante grands pains qui restaient. »

Ainsi Dieu se plaisait à récompenser la confiance de son serviteur. Comme Montfort ne refusait rien à son divin Maître, celui-ci ne lui refusait aucune grâce. Jésus connaissait l'amour immense, généreux et prêt à tous les sacrifices qui remplissait ce cœur ; il savait qu'il pouvait compter sur lui.

Qui dira, en effet, l'amour de saint Louis-Marie de Montfort pour Dieu ! C'était un incendie allumé par l'Esprit-Saint et entretenu sans cesse par l'oraison. Cette charité si ardente s'accroissait chaque jour, animait de sa vertu les actions du missionnaire, enflammait ses discours et faisait de chacune de ses paroles « comme une flèche de feu qui embrasait le cœur de ses auditeurs... Jamais il ne perdait Dieu de vue, et, même lorsqu'il conversait avec les hommes, il s'entretenait intérieurement avec lui, dans le fond de son cœur, où le Seigneur lui manifestait sa présence d'une manière très singulière et qui n'est accordée qu'aux âmes favorisées de ses plus intimes communications. »

« Pour nourrir sa dévotion par quelque objet sensible, il élevait son crucifix au-dessus de bon bâton, au moyen d'une vis qu'il avait fait faire, et souvent y fixait les yeux avec une tendre dévotion. On peut regarder une pareille vie comme une oraison continuelle. Cela ne l'empêchait pas de consacrer beaucoup de temps dans la journée à ce saint exercice, dans le fort même de ses plus grandes occupations

et souvent encore pendant la nuit. La manière dont il la faisait était celle qui est commune aux hommes apostoliques et aux âmes contemplatives. L'Esprit-Saint agissait plus en lui que lui-même et y produisait souvent de ces transports subits et affectueux qu'il n'était pas le maître de retenir en lui-même et dont le but ordinaire était de demander la conversion des pécheurs et d'exprimer l'ardeur du feu divin qui le dévorait. D'autres fois, c'était une espèce de sommeil mystique dans lequel, comme on l'a su de lui-même, il se reposait tranquillement entre Jésus et Marie, qu'il considérait ou plutôt qu'il ressentait au milieu de son cœur. D'ordinaire, au sortir de l'oraison, son visage était tout enflammé ; des paroles toutes de feu sortaient de sa bouche » (CLORIVIÈRE)

On devine quelle était la ferveur extraordinaire avec laquelle il célébrait les saints mystères. Il paraissait tous les jours à l'autel comme un séraphin, absorbé dans la contemplation des grandes choses qui s'y opèrent. Il s'y préparait par l'oraison, et dans l'action de grâces remerciait avec une ardeur incomparable le Seigneur qui s'était donné à lui.

Son amour pour Jésus dans l'Eucharistie dépassait tout ce que l'on peut dire. Il demeurait des heures entières devant le tabernacle, à genoux et comme en extase. Les heures s'écoulaient trop vite, à son gré, quand il était dans la maison de Dieu.

Pour comprendre cette charité de saint Louis-Marie de Montfort, il faut se rappeler que son cœur s'était tellement donné et consacré à Marie, qu'il ne faisait plus qu'un avec le Cœur Immaculé. Si l'on a pu dire que le Cœur de Jésus était le cœur de saint Paul, on peut dire aussi d'une certaine façon que le Cœur de Marie était le cœur de Montfort. Cette bonne Mère avait réalisé pour lui la promesse qu'il fait en son nom à ses esclaves dévots et constants : elle lui avait communiqué son âme, son esprit et son cœur, pour glorifier le Seigneur, l'aimer et se réjouir en lui. De là ces ardeurs qui embrasaient le saint et se répandaient sur ses auditeurs. Demandons qu'un jour nous-mêmes ayons part à cette faveur inappréciable.

Autres lectures

Saint Jean, chap. XIII.

Imitation, livre IIe, chap. VII et VIII.

Vraie Dévotion, du n° 266 au n° 273.

Gloires de Marie, chap. XI.

TRENTIEME JOUR

VI. – Jésus notre Maître

Jésus est le maître de l'humanité. C'est sous cet aspect que nous le présentent les prophètes. Le monde était plongé dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Il croupissait dans l'ignorance la plus grossière, ne se souvenant ni de son origine, ni de sa destinée. Le Verbe, la Parole du Père, est donc venu l'éclairer et l'instruire. C'est là son grand rôle, sa fonction par excellence. Pour déterminer à aimer et à faire le bien la volonté, qui est une faculté aveugle, il faut d'abord illuminer l'intelligence.

Notre divin Maître s'est ingénié à nous enseigner la vérité. Il l'a fait d'une manière supérieure, transcendante, par ses exemples et par ses paroles.

Tout, dans sa vie, est une leçon. Ses moindres actions, comme ses plus sublimes, nous prêchent et nous édifient. Il nous montre le prix de la pauvreté en naissant dans une étable ; il nous fait estimer le travail, en adoptant le métier de charpentier. Il est la douceur vivante, la charité personnifiée. Sa modestie frappe tous les regards et invite les âmes à modérer leurs passions. Sa bonté gagne tous les cœurs. Personne n'est, comme lui, zélé pour la gloire de Jéhovah et strict observateur de la Loi. Quand il expose de vive voix son enseignement, les foules peuvent redire qu'il l'a auparavant pratiqué parfaitement. Les vertus qu'il annonce il les a exercées ; les préceptes, comme les conseils, ont été la nourriture de sa vie, selon son expression, parce qu'il y voyait la volonté de son Père.

Cette méthode rend son enseignement populaire et à la portée des plus humbles. Qui ne comprendrait cette vérité si haute, que Dieu s'est anéanti en prenant la forme d'esclave, quand il contemple l'Enfant Jésus couché sur de la paille, entre deux animaux ?

De même que l'Incarnation, le mystère de la Rédemption est, pour ainsi dire, tangible à l'intelligence la plus vulgaire, parce que ce n'est pas seulement une vérité abstraite, mais un fait qu'on peut voir et constater. Le petit enfant apprend ainsi combien Dieu nous a aimés, en contemplant le Fils de Dieu couvert de plaies, couronné d'épines, expirant sur la croix, au milieu des plus grandes douleurs.

L'existence terrestre du Sauveur est donc, dans ses plus petits détails, un enseignement pour les humbles comme pour les savants. S'il opère des miracles de toutes sortes, c'est toujours dans le but d'instruire et d'édifier. Il montre que les

guérisons dans l'ordre temporel sont l'image des guérisons qu'il est venu opérer dans l'ordre spirituel. Il veut rendre la vue aux aveugles, qui ne voient point les vérités surnaturelles, l'ouïe aux sourds qui n'entendent point les paroles de la foi, la santé de l'âme à tant d'infirmités, languissant au service divin. Les pécheurs, représentés par les lépreux, sont envoyés par lui aux autres prêtres, pour recouvrer, avec le pardon, la vigueur et la paix. Les tempêtes sont apaisées et les flots se calment à sa voix, pour nous dire que Jésus sait dompter les passions et mettre au cœur la tranquillité. S'il ressuscite les morts, c'est pour nous apprendre qu'il est la résurrection et la vie, et que son bonheur est de rendre aux âmes la vie surnaturelle, que les artifices du démon ont réussi à leur ravir.

Oui, ô divin Maître, votre Evangile est rempli de salutaires leçons. Pour m'instruire, je n'ai pas besoin d'être savant, il me suffit de vous regarder. Vous êtes ce beau modèle que Dieu montra à Moïse. Nous n'avons, pour devenir des saints, qu'à le contempler et le reproduire. Mais vous parlez aussi de votre bouche divine, et chacune de vos paroles mérite mon attention.

Quelle école douce et agréable que celle de Jésus ! Son langage n'a rien de rebutant ni d'obscur. Les obligations les plus austères s'adoucissent en passant par ses lèvres, les vérités les plus abstraites s'éclairent et se simplifient. Tout dans la nature visible lui sert de comparaison pour faire pénétrer sa doctrine dans l'esprit des auditeurs : la semence, le lys de la vallée, le passereau, le corbeau, le soleil, la pluie. Il multiplie les pains afin d'avoir une base pour son enseignement sur l'Eucharistie ; la manne n'est qu'une pâle figure du vrai pain descendu du ciel. Jésus ne cherche pas à étonner ses disciples par des discours au-dessus de leur portée ; avant tout il veut les introduire dans le royaume des Cieux.

Nous aimerons à lire l'Evangile, livre fermé pour trop de chrétiens. Nous l'étudierons à genoux, avec un souverain respect, et nous croirons entendre Jésus lui-même. C'est toujours lui qui parle dans ces pages inspirées, et qui veut produire en nous les merveilles qu'il opérait autrefois. Ecoutez-le, nous dit son Père dans la vision du Thabor. Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Si vous voulez m'être agréable, écoutez-le, car il a les paroles de vie. Bienheureux le sein qui vous a porté, disait une femme à Notre-Seigneur, bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri. Bien plus heureux, réplique Jésus, celui qui entend la parole de Dieu et la garde pour la pratiquer. En cela il n'abaissait pas le mérite de sa divine Mère, car jamais il n'eut un auditeur plus attentif. Plus que Marie-Madeleine, aux pieds du Sauveur, elle était digne d'entendre cet éloge : « *Elle a choisi la meilleure part.* » Choisissons-la nous-mêmes. Mettons notre bonheur et notre gloire à entendre la parole de Dieu et à la méditer le jour et la nuit. Nous la trouverons dans nos saints Livres, où le Saint-Esprit se révèle, dans les ouvrages des saints et des docteurs, même dans la création tout entière, qui chante la gloire de Dieu.

Jésus nous parle par nos Pasteurs : le Pape, les Evêques, les Prêtres ; écoutons-les et profitons de leurs leçons. Le chrétien est un homme qui se laisse instruire et conduire, tandis que le disciple de Satan veut suivre ses idées propres et faire ses volontés.

Jésus nous parle dans l'Eucharistie : allons souvent aux pieds des autels recueillir ses divins enseignements. Recevons-le quotidiennement dans notre cœur par la sainte communion, pour avoir le bonheur de posséder toujours en

nous le Maître bien-aimé. Faisons silence et recueillons-nous ; purifions nos âmes par le repentir, et simplifions-les par l'humilité. Alors la douce voix de Jésus se fera entendre, et, nous trouvant bien disposés, elle produira ses effets. Elle est souverainement efficace. Elle purifie l'âme, la transforme, la divinise. Elle fait ce qu'elle dit. O Jésus, parlez, votre serviteur écoute. Prononcez de ces paroles qui changent une vie, qui l'orientent vers la perfection. Dites un mot seulement et je serai guéri ; dites un mot, et je serai digne de vous. Seigneur, je n'aurai pas d'autre maître que vous ; je veux que vous seul m'instruisiez, me conduisiez, me fassiez parvenir à ma fin. Je m'attache à vous par Marie, je veux écouter vos leçons, suivre vos exemples, vivre de votre vie.

O Marie, aidez-moi à mieux connaître, mieux aimer, mieux servir Jésus, mon divin Maître. Attirez-moi à lui, livrez-moi à lui. Que je sois vraiment son disciple. Obtenez-moi que j'apprenne pratiquement de lui à être doux et humble de cœur, pour trouver le repos de mon âme et la perfection de ma vie. Je veux me donner entièrement à Jésus par vos mains, ô divine Mère, et avec votre secours lui être fidèle à jamais.

Charité du Père Mulo, **successeur de saint Louis-Marie de Montfort**

Saint Louis-Marie de Montfort transmet sa grande charité, comme un héritage précieux, à ses enfants, les missionnaires de la Compagnie de Marie. Elle brilla avec un vif éclat dans le Père Mulo, qui lui succéda dans l'œuvre des missions et dans la direction des Filles de la Sagesse.

Ce saint homme aimait à passer de longues heures devant le Saint-Sacrement. Les églises, où Jésus repose, étaient son séjour préféré. Là son âme s'épanchait avec effusion. Il voulait que le lieu saint fût toujours respecté et orné avec décence. Dans sa dernière mission, à Questembert, diocèse de Vannes, voyant l'église paroissiale en désordre, parce qu'on enterrait les morts dans la nef, il en vint à souhaiter *que son corps pût servir de pavé et le sang de son cœur de ciment à la maison de Dieu*. Ce désir fut en quelque sorte réalisé. Car, en aidant les fidèles à faire les réparations nécessaires, il se fit au pied une grave blessure dont il mourut quelques jours après.

« Ministre fidèle de Jésus-Christ, dit son oraison funèbre, il faisait consister tout son honneur, toute sa gloire, toute son ambition et tout son triomphe, à le faire connaître et aimer. Souvent il s'écriait avec saint Paul : « Qui pourra jamais me séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Non, non, rien ne sera capable de me séparer de cet amour, de l'union que j'ai avec mon Sauveur Jésus. » Tous les états de la vie de ce divin Maître le remplissaient d'admiration, mais le grand mystère de l'Incarnation le jetait dans un étonnement profond, de sorte qu'il disait souvent qu'il ne savait comment lui en témoigner sa reconnaissance. »

La Passion de Notre-Seigneur avait le don de l'émouvoir et de le ravir d'une façon extraordinaire. Véritablement amant de la croix, comme saint Louis-Marie

de Montfort, il l'exaltait en tous lieux et la faisait respecter et chérir de tous. Lorsque les circonstances le permettaient, il aimait à représenter le portement de croix du Prétoire au Calvaire, comme il le fit à la mission de Oiron, au diocèse de Poitiers.

Voici l'ordre de la procession. A la tête marchaient deux hommes avec des tambours couverts d'un voile noir, puis le peuple suivait sur deux lignes. Ensuite venaient deux grands drapeaux en deuil sous les plis desquels s'avancait le cortège de la Passion : le bon et le mauvais larron, les mains liées comme des criminels, conduits par deux bourreaux ; le grand-prêtre, les scribes et les pharisiens, avec leurs costumes respectifs ; Judas, à la tête d'une troupe de soldats, comptant et recomptant ses trente deniers ; Hérode et Pilate, causant comme deux amis récemment réconciliés ; des jeunes gens pieds nus, portant la croix de mission, pendant que des deux côtés marchaient des enfants, ayant en main les instruments de la Passion.

En dernier lieu, on voyait le Père Mulot chargé d'une croix de bois, de quinze pieds de longueur, avec un croisillon de huit pieds. Deux bourreaux le tenaient, l'un par une corde passée à son cou, l'autre par une corde qui lui serrait les reins. Ces deux personnages jouaient convenablement leur rôle. Ils portaient des pistolets (*sic*) à leur ceinture et des sabres au côté. Ils tenaient en mains des cordes, des fouets, des bâtons, et en frappaient la croix en hurlant et en faisant tous les reproches que l'Evangile met dans la bouche des ennemis de Jésus. Les secousses imprimées à la croix par ces mouvements brusques la rejetaient sur la couronne d'épines, que le Père Mulot portait sur la tête, et lui causaient de douloureuses blessures. Mais le saint homme était trop attentif à méditer sur les souffrances de son divin Maître pour penser aux siennes propres. Il pleurait sur Jésus, crucifié par amour pour nous, et les larmes gagnaient les spectateurs. La cérémonie se terminait par la plantation de la croix de mission.

Cet amour pour Jésus crucifié éclata surtout dans la dernière maladie du Père Mulot. Les douleurs qu'il endurait lui rappelaient celles du Sauveur. Il s'encourageait à souffrir en regardant la croix et en la baisant avec tendresse. Il expira en disant cette parole de confiance : « Mon Dieu, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu. »

A l'exemple de saint Louis-Marie de Montfort, le Père Mulot cherchait en Marie sa consolation et sa force. « En servant le Fils, dit son panégyriste, il servait la Mère ; en honorant la Mère, il honorait le Fils. C'est pourquoi il se soutint toujours dans cette dévotion fervente à Jésus et à Marie. Aussi n'en fut-il jamais abandonné, et il est mort fidèle à Jésus et à Marie, comme il avait vécu attaché à Jésus et à Marie. »

Retenons la devise de nos ancêtres dans la dévotion à la Sainte Vierge : « Allons à Jésus par Marie » Restons et cheminons sur cette route bénie. *Beati immaculati in via.*

Autres lectures

Saint Jean, chap. XVII et suivants.

Imitation, livre IIe, chap. XII.

Vraie Dévotion, du n° 222 au n° 225.

Gloires de Marie, chap. XII.

TRENTE-ET-UNIEME JOUR

VII. – Le jour de la consécration

Nous voici parvenus au terme de notre préparation. Nous avons fidèlement suivi le programme tracé par saint Louis-Marie de Montfort. Après avoir travaillé durant douze jours à nous débarrasser de l'esprit du monde, nous avons employé une première semaine à nous étudier nous-mêmes, une deuxième semaine à connaître Marie et une troisième à connaître Jésus. Le but de ces pieux exercices était de nous vider de nous-mêmes et de notre amour-propre, pour nous remplir de l'esprit de Jésus et de Marie. Nous sommes pleinement convaincus que nous ne sommes rien, que nous ne valons rien, et que nous ne pouvons rien par nous-mêmes. Tout notre espoir est en Jésus et Marie. C'est en nous appuyant sur eux que nous pourrons quelque chose. C'est avec leur secours que nous vaincrons le démon, que nous échapperons aux séductions du monde et que nous obtiendrons la sainteté.

Nous voulons donc nous unir à eux de la façon la plus étroite, et pour cela nous allons nous livrer et nous consacrer à eux aussi parfaitement que possible. Nous reconnaissons Jésus et Marie pour le Roi et la Reine de nos esprits et de nos cœurs, et nous sommes décidés à leur faire hommage de notre personne et de tous nos biens.

La formule à prendre pour exprimer nos sentiments est toute trouvée : c'est celle de saint Louis-Marie de Montfort. Elle est admirable à tout point de vue, d'une doctrine profonde, d'une clarté et d'une précision remarquables, d'une noblesse et d'une majesté insignes. Il est donc bien de l'étudier un peu pour mieux la comprendre, pour en saisir toute l'importance et pour nous imprégner de son esprit.

La consécration débute par une invocation ardente à Jésus, la sagesse éternelle et incarnée, vrai Dieu et vrai homme. Il est la fin de toute dévotion et en particulier du Saint Esclavage. Notre premier devoir est de nous prosterner devant lui. Adorons-le donc dans le sein du Père et dans le sein virginal de Marie. Ainsi doit commencer toute prière, mais l'acte de consécration que nous allons produire demandait que nous mettions d'abord Jésus à sa vraie place, la première de toutes, et que nous nous mettions à la nôtre, dans la poussière, dans le néant.

Après l'adoration viennent l'action de grâce, la louange et la glorification. Ces devoirs sont trop souvent négligés de nos jours. On songe à demander, on oublie de remercier, et l'on regarde comme du temps perdu les heures employées à reconnaître les bienfaits de Dieu et à chanter ses divins attributs. Réparons aujourd'hui nos négligences passées. Proclamons ce que nous devons à Jésus, bénissons-le de sa bonté à notre égard, exaltons sa puissance et sa majesté.

Mais il y a lieu aussi de nous humilier et de nous repentir. Car comment avons-nous répondu aux avances divines ? Qu'avons-nous fait des promesses de notre baptême ? Hélas ! nous les avons indignement violées. Deux sentiments surgissent dans notre esprit, celui de notre indignité, car nous ne méritons pas les faveurs de Dieu, et en même temps celui de la confiance, car si nous n'osons plus approcher par nous-mêmes de la divine Majesté, nous allons recourir à Marie, avec l'espoir que nous obtiendrons tout par elle, mais surtout deux biens inappréciables : la contrition et le pardon de nos péchés, l'acquisition et la conservation de la sagesse.

Se tournant alors vers Marie, l'âme lui présente des salutations toutes brûlantes d'amour, comme au tabernacle immaculé et vivant de la divinité, à la Reine du ciel et de la terre, au refuge assuré des pécheurs. N'est-il pas juste d'honorer autant qu'on le peut la Mère de Dieu, avant de lui demander ses faveurs ? N'est-ce pas une tactique pleine de sagesse ? Il faut d'abord gagner les bonnes grâces de celle dont on espère tant de bienfaits.

Après ce prélude, nous faisons l'acte proprement dit de consécration. Il est très clair, très précis et très complet. C'est d'abord ce renouvellement des vœux du baptême, qui caractérise l'enseignement de saint Louis-Marie de Montfort. Le but des prédications du missionnaire, et la fin de sa dévotion mariale, sont de renouveler les fidèles dans le véritable esprit du christianisme, en les ramenant aux fonts baptismaux, où ils ont reçu la vie divine. Il faut donc abandonner l'esclavage du démon pour embrasser celui de Jésus-Christ. Il faut renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et se donner tout entier à Jésus, la Sagesse incarnée, pour porter la croix à sa suite tous les jours de la vie.

Mais ces promesses ont été peut-être renouvelées bien des fois, sans qu'on ait eu le courage de les garder. Serons-nous donc plus forts et plus fidèles à l'avenir ?... Oui, si nous prenons le moyen tout-puissant que nous offre saint Louis-Marie de Montfort. « Afin que je sois plus fidèle à Jésus, que je n'ai été jusqu'ici, je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la cour céleste, pour ma Mère et ma Maîtresse. Je vous livre et consacre en *qualité d'esclave...* » Suit alors l'énumération de tout ce qu'on donne à Marie. Pesons bien les termes, avant de parler. *Nous dédions le corps et l'âme, les biens intérieurs et extérieurs, et la*

valeur même des bonnes actions passées, présentes et futures. Donc tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire. Nous voulons être tellement à Marie, lui appartenir si complètement, que nous lui laissons un entier et plein droit de disposer de nous et de tout ce qui nous appartient, selon son bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité.

L'holocauste, on le voit, est complet. Dans la pensée de saint Louis-Marie, il n'y a aucune réserve dans le sacrifice. On donne tout ce qu'on peut donner. On va jusqu'à la racine de l'être, on étend sa consécration jusqu'aux moindres actions qu'on pourra faire ici-bas, et à la gloire dont on espère jouir éternellement.

Cet acte qu'on vient de faire a quelque chose de grandiose. Il marque une générosité peu commune, surtout si on l'a bien compris et si l'on en a pesé les graves conséquences. Mais par cela même qu'il exige un effort courageux, il peut être un stimulant pour l'amour-propre. L'on croit peut-être avoir fait à Marie un grand honneur, tandis que tout l'honneur est pour nous. Au lieu donc de nous complaire dans l'œuvre accomplie il vaut mieux supplier la Sainte Vierge de daigner accepter cette offrande. Saint Louis-Marie veut qu'on l'en prie avec ferveur, en invoquant tout ce qui peut la toucher davantage : en l'honneur de la soumission que la Sagesse éternelle a eue pour sa Mère, au nom de la puissance de Marie et des privilèges dont elle est favorisée.

Pour obtenir qu'elle agrée notre supplication, nous lui protestons que désormais, comme de véritables et fidèles esclaves, nous chercherons son honneur et lui obéirons en toutes choses. Il semble alors qu'il n'y a plus d'obstacle à l'épanouissement sur nous des bienfaits de notre divine Mère. Nous pouvons lui demander en toute confiance qu'elle nous présente à son Fils en qualité d'esclaves éternels, qu'elle nous mette au rang de ceux envers lesquels elle remplit avec tant de bonté les fonctions maternelles, et qu'elle fait parvenir à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ sur la terre et de sa gloire dans les Cieux.

Après avoir ainsi médité cette salutaire prière, après nous être nourris de son suc et pénétrés de ses sentiments, retirons-nous dans quelque chapelle solitaire, si nous ne faisons pas notre consécration en public, dans une association. Là, dans une douce intimité avec Jésus et Marie, donnons-nous à eux sans réserve, sans partage, sans arrière-pensée, avec la volonté bien arrêtée de ne jamais rétracter notre donation, et d'en faire désormais la règle et comme le ressort de notre vie spirituelle. Heureux le sage qui comprendra toutes les richesses de cet acte et l'immense influence qu'il peut avoir sur la vie du temps et sur l'éternité.

Consécration de soi-même

à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie

O Sagesse éternelle et incarnée ! ô très aimable et adorable Jésus, vrai Dieu et homme, Fils unique du Père éternel et de Marie toujours Vierge, je vous adore profondément dans le sein et les splendeurs de votre Père, pendant l'éternité, et dans le sein virginal de Marie, votre très digne Mère, dans le temps de votre Incarnation.

Je vous rends grâce de ce que vous vous êtes anéanti vous-même en prenant la forme d'un esclave, pour me retirer du cruel esclavage du démon ; je vous loue et glorifie de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, afin de me rendre par elle votre fidèle esclave : mais, hélas ! ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ai pas gardé les promesses que je vous ai si solennellement faites dans mon baptême ; je n'ai point rempli mes obligations ; je ne mérite pas d'être appelé votre enfant, ni votre esclave ; et, comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de votre très sainte et auguste Majesté.

C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession de votre très sainte Mère, que vous m'avez donnée pour médiatrice auprès de vous ; et c'est par ce moyen que j'espère obtenir de vous la contrition et le pardon de mes péchés, l'acquisition et la conservation de la Sagesse.

Je vous salue donc, ô Marie immaculée, tabernacle vivant de la divinité, où la Sagesse éternelle cachée veut être adorée des Anges et des hommes ; je vous salue, ô Reine du Ciel et de la terre, à l'empire de qui est soumis tout ce qui est au-dessous de Dieu. Je vous salue, ô refuge assuré des pécheurs, dont la miséricorde ne manque à personne : exaucez les désirs que j'ai de la divine Sagesse, et recevez pour cela les vœux et les offres que ma bassesse vous présente.

Moi N..., pécheur infidèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains les vœux de mon baptême ; je renonce pour jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie, et afin que je lui sois plus fidèle que je n'ai été jusqu'ici.

Je vous choisis aujourd'hui, en présence de toute la Cour céleste, pour ma Mère et ma Maîtresse ; je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et dans l'éternité.

Recevez, ô Vierge bénigne, cette petite offrande de mon esclavage, en l'honneur et union de la soumission que la Sagesse éternelle a bien voulu avoir à votre maternité ; en hommage de la puissance que vous avez tous deux sur ce petit vermisseau et ce misérable pécheur ; en action de grâces des privilèges dont la sainte Trinité vous a favorisée. Je proteste que je veux désormais, comme votre véritable esclave, chercher votre honneur et vous obéir en toutes choses.

O Mère admirable, présentez-moi à votre cher Fils, en qualité d'esclave éternel, afin que, m'ayant racheté par vous, il me reçoive par vous.

O Mère de miséricorde, faites-moi la grâce d'obtenir la vraie Sagesse de Dieu, et de me mettre pour cela au nombre de ceux que vous aimez, que vous enseignez, que vous conduisez, que vous nourrissez et protégez comme vos enfants et vos esclaves.

O Vierge fidèle, rendez-moi en toutes choses un si parfait disciple, imitateur et esclave de la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, votre Fils, que j'arrive, par votre intercession et à votre exemple, à la plénitude de son âge sur la terre, et de sa gloire dans les Cieux. Ainsi soit-il.

Prière de saint Augustin

« Vous êtes, ô Jésus, le Christ du Seigneur, mon père saint, mon Dieu plein de miséricorde, mon roi infiniment grand ; vous êtes mon pasteur charitable, mon unique maître, mon aide plein de bonté, mon bien-aimé d'une beauté ravissante, mon pain de vie, mon prêtre éternel ; vous êtes mon guide vers la patrie, ma vraie lumière, ma douceur toute sainte, ma voie droite et sans détour ; vous êtes ma sagesse brillante par son éclat, ma simplicité pure et sans tache, ma paix et ma douceur ; vous êtes enfin toute ma sauvegarde, mon héritage précieux, mon salut éternel.

O Jésus-Christ, aimable Maître, pourquoi, dans toute ma vie, ai-je aimé, pourquoi ai-je désiré autre chose que vous ? Jésus, mon Dieu, où étais-je quand je ne pensais pas à vous ? Ah ! du moins, à partir de ce moment, que mon cœur n'ait de désirs et d'ardeurs que pour le Seigneur Jésus ; qu'il se dilate pour n'aimer que lui seul. Désirs de mon âme, courez désormais, c'est assez de retard ; hâtez-vous d'atteindre le but auquel vous aspirez, cherchez en vérité celui que vous cherchez. O Jésus, anathème à qui ne vous aime pas ! Que celui qui ne vous aime pas soit rempli d'amertume ! O doux Jésus, soyez l'amour, les délices et l'admiration de tout cœur dignement consacré à votre gloire. Dieu de mon cœur et mon partage, divin Jésus, que mon cœur tombe dans une sainte défaillance, et soyez vous-même ma vie ; que dans mon âme s'allume un charbon brûlant de votre amour et qu'il y soit le principe d'un incendie tout divin, qu'il brûle sans cesse sur l'autel de mon cœur ; qu'il embrase le plus intime de mon être ; qu'il consume le fond de mon âme ; qu'enfin au jour de ma mort je paraisse devant vous consommé dans votre amour. Ainsi soit-il. »

Litanies du Saint-Esprit

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père tout-puissant, ayez pitié de nous.

Jésus, Fils éternel du Père et Rédempteur du monde, sauvez-nous.

Esprit du Père et du Fils, amour infini de l'un et de l'autre, sanctifiez-nous.

Trinité sainte, exaucez-nous.

Esprit-Saint, qui procédez du Père et du Fils, venez en nous.

Esprit-Saint, qui êtes égal au Père et au Fils, venez en nous.

Promesse de Dieu le Père, ayez pitié de nous.

Rayon de la lumière céleste, ayez pitié de nous.

Auteur de tout bien, ayez pitié de nous.

Source d'eau vive, ayez pitié de nous.

Feu consumant, ayez pitié de nous.

Charité ardente, ayez pitié de nous.

Onction spirituelle, ayez pitié de nous.

Esprit d'amour et de vérité, ayez pitié de nous.

Esprit de sagesse et d'intelligence, ayez pitié de nous.

Esprit de conseil et de force, ayez pitié de nous.

Esprit de science et de piété, ayez pitié de nous.

Esprit de la crainte du Seigneur, ayez pitié de nous.

Esprit de grâce et de prière, ayez pitié de nous.

Esprit de paix et de douceur, ayez pitié de nous.

Esprit de modestie et d'innocence, ayez pitié de nous.

Esprit consolateur, ayez pitié de nous.

Esprit sanctificateur, ayez pitié de nous.

Esprit qui gouvernez l'Eglise, ayez pitié de nous.

Don du Dieu très haut, ayez pitié de nous.

Esprit qui remplissez l'univers, ayez pitié de nous.

Esprit d'adoption des enfants de Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, inspirez-nous l'horreur du péché.

Esprit-Saint, venez renouveler la face de la terre.

Esprit-Saint, répandez vos lumières dans nos esprits.

Esprit-Saint, gravez votre loi dans nos cœurs.

Esprit-Saint, embrasez-nous du feu de votre amour.

Esprit-Saint, ouvrez-nous le trésor de vos grâces.

Esprit-Saint, apprenez-nous à bien prier.

Esprit-Saint, éclairez-nous par vos inspirations célestes.

Esprit-Saint, conduisez-nous dans les voies du salut.

Esprit-Saint, accordez-nous la seule science nécessaire.

Esprit-Saint, inspirez-nous la pratique du bien.	Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, envoyez-nous votre Esprit-Saint.
Esprit-Saint, donnez-nous le mérite des vertus.	Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, répandez dans nos âmes les dons du Saint-Esprit.
Esprit-Saint, faites-nous persévérer dans la justice.	Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous l'Esprit de sagesse et de piété.
Esprit-Saint, soyez vous-même notre récompense.	

- v. Esprit-Saint, remplissez le cœur des fidèles.
 r. Et allumez en eux le feu de votre divin amour.

ORAISON

Que votre divin Esprit, ô mon Dieu, nous éclaire, nous enflamme et nous purifie ; qu'il nous pénètre de sa rosée céleste, et nous rende féconds en bonnes œuvres, par Notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du même Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Litanies du Sacré-Cœur de Jésus

Approuvées par S. S. Léon XIII

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

1. Cœur de Jésus, Fils du Père éternel, ayez pitié de nous.
2. Cœur de Jésus, formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, ayez pitié de nous.
3. Cœur de Jésus, uni substantiellement au Verbe de Dieu, ayez pitié de nous.
4. Cœur de Jésus, souveraine majesté, ayez pitié de nous.
5. Cœur de Jésus, temple saint du Seigneur, ayez pitié de nous.
6. Cœur de Jésus, tabernacle du Très-Haut, ayez pitié de nous.
7. Cœur de Jésus, maison de Dieu et porte du Ciel, ayez pitié de nous.
8. Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous.

9. Cœur de Jésus, sanctuaire de l'amour, ayez pitié de nous.

10. Cœur de Jésus, plein d'amour et de bonté, ayez pitié de nous.

11. Cœur de Jésus, abîme de toutes les vertus, ayez pitié de nous.

12. Cœur de Jésus, très digne de toutes louanges, ayez pitié de nous.

13. Cœur de Jésus, Roi et centre de tous les cœurs, ayez pitié de nous.

14. Cœur de Jésus, dans lequel sont tous les trésors de la sagesse et de la science, ayez pitié de nous.

15. Cœur de Jésus, dans lequel réside toute la plénitude de la divinité, ayez pitié de nous.

16. Cœur de Jésus, objet de complaisance du Père céleste, ayez pitié de nous.

17. Cœur de Jésus, dont la plénitude se répand sur nous, ayez pitié de nous.

18. Cœur de Jésus, le désiré des collines éternelles, ayez pitié de nous.

19. Cœur de Jésus, patient et très miséricordieux, ayez pitié de nous.

20. Cœur de Jésus, libéral pour tous ceux qui vous invoquent, ayez pitié de nous.

21. Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté, ayez pitié de nous.

22. Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés, ayez pitié de nous.

- | | |
|---|---|
| <p>23. Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres, ayez pitié de nous.</p> <p>24. Cœur de Jésus, broyé à cause de nos péchés, ayez pitié de nous.</p> <p>25. Cœur de Jésus, obéissant jusqu'à la mort, ayez pitié de nous.</p> <p>26. Cœur de Jésus, percé par la lance, ayez pitié de nous.</p> <p>27. Cœur de Jésus, source de toute consolation, ayez pitié de nous.</p> <p>28. Cœur de Jésus, notre vie et notre résurrection, ayez pitié de nous.</p> <p>29. Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.</p> <p>30. Cœur de Jésus, victime des pécheurs, ayez pitié de nous.</p> | <p>31. Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous, ayez pitié de nous.</p> <p>32. Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent dans votre amour, ayez pitié de nous.</p> <p>33. Cœur de Jésus, délices de tous les saints, ayez pitié de nous.</p> <p>Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez- nous, Seigneur.</p> <p>Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez- nous, Seigneur.</p> <p>Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.</p> <p>v. Jésus, doux et humble de Cœur,
r. Rendez notre cœur semblable au vôtre.</p> |
|---|---|

ORAISON

Dieu tout-puissant et éternel, regardez le Cœur de votre Fils bien-aimé ; soyez attentif aux louanges et aux satisfactions qu'Il vous rend au nom des pécheurs. Apaisé par ces divins hommages, pardonnez à ceux qui implorent votre miséricorde au nom de ce même Jésus-Christ Votre Fils qui vit et règne avec Vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Litanies de saint Louis-Marie de Montfort

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.

Saint Louis-Marie de Montfort, priez pour nous.

Disciple fidèle de Jésus-Christ, la Sagesse Incarnée, priez pour nous.

Cœur docile à l'Esprit-Saint, priez pour nous.

Ministre fervent de l'Eucharistie, priez pour nous.

Amant passionné de la Croix, priez pour nous.

Esclave d'amour de Jésus en Marie, priez pour nous.

Dévoth de saint Michel et des saints Anges, priez pour nous.

Figure d'une éminente sainteté, priez pour nous.

Merveille de pauvreté et d'abandon à la Providence, priez pour nous.

Ange d'innocence et de pureté, priez pour nous.

Portrait du parfait obéissant, priez pour nous.

Homme de retraite et d'oraison, priez pour nous.

Prodige de mortification, priez pour nous.

Exemple de patience et de charité, priez pour nous.

Vaillant athlète de la gloire de Dieu et du salut des âmes, priez pour nous.

Semeur infatigable de la parole de Dieu, priez pour nous.

Chantre de la doctrine chrétienne, priez pour nous.

Rénovateur de la piété eucharistique, priez pour nous.

Propagateur du culte du Sacré-Cœur, priez pour nous.

Prédicateur insigne de la Croix et du Rosaire, priez pour nous.

Apôtre et prophète du règne de Jésus par Marie, priez pour nous.

Docteur de la parfaite dévotion à la Sainte Vierge, priez pour nous.

Défenseur intrépide de l'intégrité de la foi, priez pour nous.

Fils très dévoué de l'Eglise et de son Chef, priez pour nous.

Admirable moissonneur d'âmes, priez pour nous.

Formateur des élites par les associations pieuses, priez pour nous.

Zélateur de l'éducation chrétienne, priez pour nous.	Modèle du prêtre et du missionnaire, priez pour nous.
Père des pauvres, priez pour nous.	Ame toute consumée pour Dieu seul, priez pour nous.
Secours des infirmes et des malades, priez pour nous.	Intercesseur puissant près de Jésus et de Marie, priez pour nous.
Auxiliaire des âmes du Purgatoire, priez pour nous.	Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous Seigneur.
Guide du vrai pèlerin, priez pour nous.	Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous Seigneur.
Restaurateur des temples du Seigneur, priez pour nous.	Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Fondateur des congrégations re- ligieuses, priez pour nous.	

v. Priez pour nous, saint Louis-Marie de Montfort

R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS

O Dieu, qui avez fait de saint Louis-Marie un prédicateur éminent du Règne de votre Fils unique, et par lui avez suscité dans votre Eglise une double famille religieuse ; daignez nous accorder, selon son enseignement et à son exemple, la grâce de servir pour toujours, sous le joug suave de la Bienheureuse Vierge Mère, ce même Fils bien-aimé qui vit et règne avec Vous en l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Veni Creator

Venez, Esprit créateur, visitez les âmes de vos fidèles, et remplissez de la grâce d'en haut les cœurs que vous avez créés.

Vous qui êtes appelé Consolateur, don du Dieu très haut, fontaine de vie, feu, amour et onction spirituelle.

Vous qui répandez sept dons dans les âmes, doigt de la droite du Père, solennellement promis par Lui aux hommes, et qui mettez sur leurs lèvres les trésors de votre parole.

Faites briller votre lumière à nos yeux, répandez votre amour dans nos cœurs : soutenez la faiblesse de notre chair par votre incessante vertu.

Repoussez bien loin notre ennemi, et donnez-nous promptement la paix : marchez devant nous comme notre guide, pour que nous évitions tout mal.

Qu'il nous soit donné par vous de connaître le Père, comme aussi le Fils, et vous, ô Saint-Esprit, qui procédez de l'un et de l'autre, faites que nous ayons toujours foi en vous.

Gloire à Dieu le Père, et au Fils, qui est ressuscité des morts, comme au Paraclet, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Veni, creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora.

Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, charitas,
Et spiritalis unctio,

Tu septiformis munere,
Digitus Paternæ dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans gultura.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans peteti.

Hostem repellas longius,
Pacemque dones protinus,
Ductore sic te prævio,
Vitemus omne noxium.

Per te sciamus da Patrem,
Noscamus atque Filium :
Teque utriusque Spiritum,
Credamus omni tempore.

Deo Patri sit gloria,
Et Filio qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In sæculorum sæcula.
Amen.

Ave maris Stella

Salut, Astre des mers ;
Mère de Dieu féconde.
Salut ô toujours Vierge !
Porte heureuse du Ciel.

Vous qui de Gabriel
Avez reçu l'Ave,
Fondez-nous dans la paix,
Changez le nom d'Eva.

Délivrez les captifs,
Eclairez les aveugles,
Chassez loin tous les maux,
Demandez tous les biens.

Montrez-vous notre Mère,
Vous-même offrez nos vœux
Au Dieu qui, né pour nous,
Voulut naître de vous.

O Vierge incomparable,
Vierge douce entre toutes,
Affranchis du péché,
Rendez-nous doux et chastes

Donnez vie innocente
Et sûr pèlerinage,
Pour qu'un jour soit Jésus,
Notre liesse à tous.

Louange à Dieu le Père,
Gloire au Christ souverain ;
Louange au Saint-Esprit ;
Aux trois le même bonheur.
Amen.

Ave, maris Stella,
Dei Mater alma,
Atque semper Virgo,
Felix cœli porta.

Sumens illud Ave,
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ nomen.

Solve vincla reis,
Profer lumen cœcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Montra te esse Matrem,
Sumat per te preces,
Qui pro nobis natus,
Tulit esse tuus.

Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos culpīs solutos,
Mites fac et castos.

Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum,
Semper colletæmur,

Sit laus Deo Patri,
Summo Christo decus,
Spiritui Sancto,
Tribus honor unus.
Amen.

Oraison à Jésus

(de saint Louis-Marie de Montfort)

Mon aimable Jésus, permettez-moi de m'adresser à vous pour vous témoigner ma reconnaissance de la grâce que vous m'avez faite en me donnant à votre sainte Mère par la dévotion de l'esclavage, pour qu'elle soit mon avocate auprès de votre Majesté, et mon supplément universel dans ma très grande misère. Hélas ! Seigneur, je suis si misérable que, sans cette bonne Mère, je serais infailliblement perdu. Oui, Marie m'est nécessaire auprès de vous et partout : nécessaire, pour vous calmer dans votre juste colère, puisque je vous ai tant offensé et vous offense tous les jours ; nécessaire, pour arrêter les châtements éternels de votre justice que je mérite ; nécessaire, pour vous regarder, pour vous parler, vous prier, vous approcher et vous plaire ; nécessaire, pour sauver mon âme et celle des autres ; nécessaire, en un mot, pour faire toujours votre sainte volonté et procurer en tout votre plus grande gloire. Ah ! que ne puis-je publier par tout l'univers cette miséricorde que vous avez eue envers moi ! Que tout le monde ne connaît-il que, sans Marie, je serais déjà damné ! Que ne puis-je rendre de dignes actions de grâces d'un si grand bienfait ! Marie est en moi, haec facta est mihi. Oh ! quel trésor ! Oh ! quelle consolation ! et je ne serais pas, après cela, tout à elle ! Oh ! quelle ingratitude ! Mon cher Sauveur ! envoyez-moi plutôt la mort que de permettre que ce malheur m'arrive : car j'aime mieux mourir que de vivre sans être tout à Marie. Je l'ai mille et mille fois prise pour tout mon bien, avec saint Jean l'Évangéliste, au pied de la Croix, et je me suis autant de fois donné à elle ; mais si je ne l'ai pas encore bien fait selon vos désirs, mon cher Jésus, je le fais maintenant comme vous voulez que je le fasse ; et si vous voyez en mon âme et en mon corps quelque chose qui n'appartienne pas à cette auguste Princesse, je vous prie de me l'arracher et de le jeter loin de moi, puisque, n'étant pas à Marie, il est indigne de vous.

Ô Saint-Esprit ! accordez-moi toutes ces grâces ; plantez, arrosez et cultivez en mon âme l'aimable Marie, qui est l'Arbre de vie véritable, afin qu'il croisse, qu'il fleurisse et apporte du fruit de vie avec abondance. O Saint-Esprit ! donnez-moi une grande dévotion et un grand penchant vers Marie, votre divine Epouse, un grand appui sur son sein maternel et un recours continu à sa miséricorde, afin qu'en Elle vous formiez en moi Jésus-Christ au naturel, grand et puissant, jusqu'à la plénitude de son âge parfait. Ainsi soit-il ³

³ Voir l'Oraison à Marie, pp. 81-82 du présent ouvrage.

Notice sur l'Archiconfrérie de Marie Reine des Cœurs

I. BUT. — Etablir le règne de Marie dans nos âmes, pour y faire régner plus parfaitement Jésus-Christ.

II. PRATIQUE. — Tous les matins, les associés renouvellent leur Consécration à Jésus par Marie, ne serait-ce que par ces mots : « Je suis tout à vous et tout ce que j'ai je vous l'offre, ô mon aimable Jésus, par Marie, votre sainte Mère. » Puis ils s'appliquent à vivre dans la dépendance de Marie, et à faire toutes leurs actions en union avec elle. C'est la seule obligation. Les prières les plus conformes à l'esprit de l'Archiconfrérie sont le Rosaire, l'*Angelus*, les Litanies de la Sainte Vierge, le *Magnificat* et la Petite Couronne de Marie.

III. CONDITIONS D'ADMISSION. — 1° Donner son nom au Directeur de la Confrérie qui l'inscrira dans le registre de l'Œuvre et délivrera le billet d'admission.

2° Se préparer à faire, au jour fixé par le Directeur, la Consécration à Marie. On la fera en se servant de la formule même de saint Louis-Marie de Montfort. Il convient aussi, ce jour-là, de présenter à Marie une offrande, ou au moins quelque bonne œuvre.

3° Porter l'insigne de l'Archiconfrérie. à moins qu'en raison de son état, on ne porte déjà sur soi le crucifix ostensiblement.

IV. AVANTAGES ET PRIVILÈGES, — *Indulgences plénières* :

1° Au jour de l'admission (Léon XIII, 30 mai 1899).

2° En la fête de l'Annonciation (Léon XIII, 30 mai 1899).

3° En la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre (Pie X, 24 décembre 1907), à condition de renouveler sa consécration.

4° En la fête de saint Louis-Marie Grignon de Montfort (Pie X, 24 décembre 1907), à condition de renouveler sa consécration.

5° Le jour de Noël.

6° En la fête de la Purification.

7° Aux deux fêtes de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

8° En la fête de la Visitation.

9° En la fête de l'Assomption (Pie X, décembre 1913).

Toutes ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, se gagnent aux conditions ordinaires : confession, communion, etc.

10° A l'article de la mort. Personnelle.

Indulgences partielles. — 1° de 300 jours, toutes les fois que les associés renouvellent leur Consécration par ces mots : « Je suis tout à vous, et tout ce que j'ai, je vous l'offre, ô mon aimable Jésus, par Marie, votre sainte Mère. »

2° Une indulgence de 100 jours à chaque fois qu'ils feront quelque bonne œuvre en union avec la Très Sainte Vierge.

Enfin, le T. R. P. Supérieur Général des Pères de la Compagnie de Marie et des Sœurs de la Sagesse accorde, aux associés de l'Archiconfrérie, une part dans les mérites, prières et bonnes œuvres de ces deux Congrégations.

V. FÊTES DE L'ARCHICONFRÉRIE. — La fête principale de l'Archiconfrérie est la fête de l'Annonciation, jour auquel Jésus-Christ, en s'incarnant, est venu à nous par Marie et nous a servi d'exemple, en se mettant ici-bas sous sa dépendance. La fête secondaire est celle de saint Louis-Marie de Montfort (28 avril).

VI. — ORGANES DE L'ARCHICONFRÉRIE. — Pour la France : *Le Règne de Jésus par Marie* (revue mensuelle), villa Montfort, avenue de la Résistance, Saint-Paulles-Dax (Landes).

Pour la Belgique : *Médiatrice et Reine*, 121, boulevard de Diest, Louvain.

Association des Prêtres de Marie Reine des Cœurs

L'Association des Prêtres de Marie, Reine des Cœurs, a été fondée en 1907. Béni spécialement par Pie X, qui voulut en faire partie, encouragée par de nombreux cardinaux, archevêques et évêques, elle a grandi rapidement dans tous les pays catholiques. Depuis qu'en 1913 la Confrérie de Marie, Reine des Cœurs, a été érigée en Archiconfrérie, ayant son siège à Rome, avec le droit de s'agréger d'autres confréries dans tout l'univers, l'Association des Prêtres de Marie, Reine des Cœurs, appartient canoniquement à cette Archiconfrérie et participe à tous ses privilèges.

I. FIN. - Les prêtres de Marie, Reine des Cœurs se proposent :

1° De sanctifier leur vie sacerdotale par la pratique de la parfaite Dévotion enseignée par saint Louis-Marie de Montfort.

2° De faire de cette Dévotion leur grand moyen d'apostolat, pour établir le règne de Jésus-Christ, aussi bien dans les individus que dans la famille et la société. Bref, il s'agit d'aller et de conduire les autres à *Jésus par Marie*, et de réaliser la parole de saint Louis-Marie de Montfort : *Ut adveniat regnum Jesu. Adveniat regnum Mariæ.*

II. ORGANISATION. — 1° L'Association a pour Directeur général le Supérieur de la Compagnie de Marie, fondée par saint Louis-Marie de Montfort. Son centre est à Rome, 44. via Romagna

On peut aussi s'adresser au Séminaire des Missions, Montfort-sur-Meu, au directeur de la *Nouvelle Revue Mariale*.

2° Pour entrer dans l'Association :

a) Il faut se faire inscrire dans le registre de l'Association

b) Faire la consécration composée par saint Louis-Marie de Montfort, après s'être entendu avec le Directeur pour le jour, qui doit être, autant que possible, un samedi ou une fête de la Sainte Vierge.

Il est bon de se préparer pendant un mois à cette Consécration, et, le jour où on la fait, de célébrer la Sainte Messe aux intentions de la Sainte Vierge.

c) Les prêtres de Marie, Reine des Cœurs doivent vivre et agir selon l'esprit de leur consécration. Ils feront bien de lire de temps en temps le *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, pour se pénétrer de sa doctrine.

III. — PRIVILÈGES ACCORDÉS — 1° Ils ont la faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine (Pie X, 18 décembre 1913).

2° *Indulgences plénières* : au jour de l'admission, à l'Annonciation, à Noël, à la Purification, aux deux fêtes de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à la Visitation, à l'Assomption et à l'article de la mort (Pie X, 18 décembre 1913).

3° Ils peuvent aussi gagner une indulgence plénière le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée Conception ; le 28 avril, fête de saint Louis-Marie de Montfort,

pourvu qu'ils renouvellent en ces jours leur consécration. Tous les fidèles peuvent gagner cette indulgence, aux mêmes conditions (Pie X, 22 janvier 1908).

4° Ils gagnent une indulgence de 300 jours toutes les fois qu'ils renouvellent leur consécration par ces mots : *Je suis tout à vous, et tout ce que j'ai, je vous l'offre, ô mon aimable Jésus, par Marie, votre sainte Mère.*

Une indulgence de 100 jours, chaque fois qu'ils font quelque bonne œuvre, en union avec la très sainte Vierge, dans l'esprit de l'Association (18 décembre 1913).

5° Ils ont part à toutes les bonnes œuvres, à tous les mérites satisfaisants et impétraux des membres de la Compagnie de Marie et des Filles de la Sagesse.

IV. AVANTAGES. — Les Prêtres de Marie, Reine des Cœurs, jouiront tout d'abord des avantages qu'on trouve dans une société : direction, encouragements, bons exemples, recours et prières pendant la vie et après la mort.

De plus, la Sainte Vierge ne peut manquer de bénir spécialement ceux qui s'unissent pour mieux la servir et pour établir plus parfaitement son règne dans les âmes. En douter un instant, ce serait bien peu connaître son cœur si charitable. Est-il possible qu'elle ne comble pas de ses grâces des prêtres qui n'épargnent rien et ne se réservent rien pour travailler à sa gloire, quand on la voit donner à tous, même aux pécheurs, même aux ingrats ? Soyons assurés que Marie ne se laissera pas vaincre en générosité, et que nous recevrons plus que le centuple en échange de notre donation.

Saint Louis-Marie de Montfort consacre un nombre assez considérable de pages de son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* à décrire les merveilleux effets de cette pratique. On sent qu'il se complaît dans l'énumération de ces bienfaits et qu'il en comprend toute l'importance et la douceur, les ayant expérimentés en sa propre personne. Ne devons-nous pas espérer les voir se réaliser en nous ? Les âmes sacerdotales ne sont-elles pas en effet les privilégiées de Marie, d'abord parce qu'elles ont une charge plus lourde et sont plus attaquées par le démon, mais surtout parce qu'elles lui représentent mieux son Fils : *Sacerdos alter Christus* ? Combien elle doit tressaillir d'allégresse, quand un prêtre se livre à elle et lui permet ainsi de satisfaire son désir de lui faire beaucoup de bien !

A notre tour, n'est-ce pas un bonheur pour nous de faire régner Marie dans les âmes d'une manière plus complète et plus étendue ? Prêtres de Marie, ce sera alors notre vocation, et pour y répondre nous aurons *grâces d'état* Quelles jouissances et consolations, au soir de la vie, d'avoir gagné des cœurs à la Mère de notre Juge ! Notre dévotion à Marie suffira pour désarmer la main de Jésus.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PREFACE.....	3
Douze jours préliminaires.....	4
PREMIER JOUR	
I. - Qu'est-ce le monde ?.....	5
Horreur de saint Louis-Marie de Montfort pour le monde.....	7
DEUXIEME JOUR	
II. - Le chef du monde.....	9
Saint Louis-Marie de Montfort en lutte avec le monde.....	11
TROISIEME JOUR	
III. - L'esprit du monde.....	13
Saint Louis-Marie de Montfort combat l'esprit du monde.....	15
QUATRIEME JOUR	
IV. - La concupiscence des yeux.....	17
Saint Louis-Marie de Montfort et la pauvreté.....	19
CINQUIEME JOUR	
V. - La concupiscence de la chair.....	22
Saint Louis-Marie de Montfort et la pureté.....	24
SIXIEME JOUR	
VI. - Orgueil de la vie.....	27
Saint Louis-Marie de Montfort et l'humilité.....	29
SEPTIEME JOUR	
VII. - Les maximes du monde.....	31
Saint Louis-Marie de Montfort et l'obéissance.....	33
HUITIEME JOUR	
VIII. - Œuvres du monde.....	35
Saint Louis-Marie de Montfort et le péché.....	37

	PAGES
NEUVIEME JOUR	
IX. - Le monde et la mort.....	39
Saint Louis-Marie de Montfort et la mort.....	41
DIXIEME JOUR	
X. - L'enfer, empire final du monde.....	43
Saint Louis-Marie de Montfort et les jugements de Dieu	
Son influence sur les cœurs pour les convertir.....	45
ONZIEME JOUR	
XI. - Le mondain désabusé.....	47
Saint Louis-Marie de Montfort et la retraite.....	50
DOUZIEME JOUR	
XII. - Adieu au monde.....	52
Saint Louis-Marie de Montfort et les vœux du baptême.....	55
PREMIERE SEMAINE	
Connaissance de nous-mêmes.....	57
TREIZIEME JOUR	
I. - Comment l'homme s'abaisse par le péché ?.....	58
Saint Louis-Marie de Montfort forme les âmes au renon-	
cement.....	60
QUATORZIEME JOUR	
II. - Notre ingratitude.....	62
La Sagesse, école de renoncement.....	64
QUINZIEME JOUR	
III. - Notre petitesse.....	67
Renoncement pratique de saint Louis-Marie de Montfort.....	69
SEIZIEME JOUR	
IV. - Notre impuissance au point de vue surnaturel.....	71
Nécessité de la grâce, son efficacité.....	73
DIX-SEPTIEME JOUR	
V. - Pourquoi nous vider de nous-mêmes ?.....	76
Comment la Sainte Vierge nous aide à nous vider de nous-	
mêmes.....	78

	PAGES
DIX-HUITIEME JOUR	
VI. - Conclusion de la première semaine.....	80
Eve et Marie.....	82
DEUXIEME SEMAINE	
Connaissance de la Sainte Vierge.....	85
DIX-NEUVIEME JOUR	
I. - Maire, Reine de Beauté.....	87
Dévotion de saint Louis-Marie de Montfort à la Sainte Vierge dans son enfance.....	89
VINGTIEME JOUR	
II. - Marie, Reine de Puissance.....	91
Dévotion de saint Louis-Marie de Montfort à la Sainte Vierge dans sa jeunesse.....	93
VINGT-ET-UNIEME JOUR	
III. - Marie, Reine de Bonté.....	96
Dévotion de saint Louis-Marie de Montfort pendant son séjour à Paris.....	98
VINGT-DEUXIEME JOUR	
IV. - Marie, Reine de Pureté.....	101
Saint Louis-Marie de Montfort prêche la dévotion à la Sainte Vierge.....	103
VINGT-TROISIEME JOUR	
V. - Marie, Reine de Miséricorde.....	106
Saint Louis-Marie de Montfort et le Rosaire.....	108
VINGT-QUATRIEME JOUR	
VI. - Marie, Reine des Cœurs.....	110
Saint Louis-Marie de Montfort et le Rosaire (<i>suite</i>).....	112
TROISIEME SEMAINE	
Connaissance de Jésus-Christ.....	114
VINGT-CINQUIEME JOUR	
I. - Jésus, notre voie.....	115
Saint Louis-Marie de Montfort prêche Jésus-Christ.....	117

	PAGES
VINGT-SIXIEME JOUR	
II. - Jésus, la vérité.....	119
Mission de la ville de Montfort.....	121
VINGT-SEPTIEME JOUR	
III. - Jésus, notre vie.....	123
Le Calvaire de Pontchâteau.....	125
VINGT-HUITIEME JOUR	
IV. - Jésus, bon Pasteur.....	128
Le Calvaire de Pontchâteau (<i>suite</i>).....	130
VINGT-NEUVIEME JOUR	
V. - Le Sacré-Cœur.....	133
Confiance et amour de saint Louis-Marie de Montfort.....	135
TRENTIEME JOUR	
VI. - Jésus, notre Maître.....	137
Charité du P.Mulot, successeur de saint Louis-Marie de Montfort.....	139
TRENTE-ET-UNIEME JOUR	
VII. - Le jour de la Consécration.....	142
Consécration de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie.....	145
Prière de saint Augustin.....	147
Litanies du Saint-Esprit.....	148
Litanies du Sacré-Cœur de Jésus.....	150
Litanies de saint Louis-Marie de Montfort.....	152
Veni Creator	154
Ave maris Stella.....	155
Oraison à Jésus (de saint Louis-Marie de Montfort).....	156
Notice sur l'Archiconfrerie de Marie Reine des Cœurs.....	157
Association des Prêtres de Marie Reine des Cœurs.....	159